

Alain Badiou nous attaque, et nous faisons (humblement) notre autocritique

Naturel, surnaturel, artificiel
Le communisme des technocrates
Misère de l'anticapitalisme exclusif
Notre ennemie, la volonté de puissance
Organisation, autonomie, autorité
Automation, organisation
Le communisme de l'automation

Au cas, toujours possible, où réfugié l'été dernier dans votre grotte primitive, à l'abri du réchauffement climatique, vous auriez manqué *Le Monde* du 28 juillet 2018 et *Le Monde diplomatique* du mois d'août 2018, sachez que nous, Pièces et main d'œuvre, ne vous avons conté que fadaïses et fariboles sur le transhumanisme, depuis notre première enquête sur le sujet, *Nanotechnologies/Maxiservitude*, voici quinze ans de cela¹.

C'est du moins ce que l'on apprend dans une diatribe d'Alain Badiou, intitulée « Le capitalisme, seul responsable de l'exploitation destructrice de la nature² », et dans une alerte du *Monde diplomatique* contre « L'autre fantasme du "grand remplacement". À quoi sert le mythe du transhumanisme ? ». Voyons l'un, puis l'autre dans une prochaine livraison.

Badiou, c'est l'autre nom de Macron. Non pas le contraire, mais le complément. S'il a tribune libre dans *Le Monde*³ – et dans toutes les publications et institutions « bourgeoises » - ce n'est certes pas en vertu d'une « radicalité » postiche. Ni même grâce à « l'entrisme » de son co-auteur Nicolas Truong, directeur des pages Débat du *Monde*, notabliau de l'idéologie dominante, avec qui il a publié un *Eloge de l'amour* (Flammarion, 2009) et un autre du théâtre (Flammarion, 2013); mais bien parce qu'il représente – lui parmi d'autres – « la gauche communiste » du saint-simonisme (le machinisme collectiviste); face à la « droite capitaliste » et « communicatrice » (les barons des réseaux) – et surtout contre les briseurs de machine « primitivistes ».

¹ 9/01/2003. A lire sur www.piecesetmaindoeuvre.com et dans *Aujourd'hui le nanomonde. Nanotechnologies un projet de société totalitaire*, L'Échappée, 2008

² « Le capitalisme, seul responsable de l'exploitation destructrice de la nature », *Le Monde*, 28/07/2018

³ Depuis 2010, Badiou a publié 10 tribunes et cinq entretiens dans *Le Monde*.

I. Démontage d'un discours mécanique

Que dit Badiou tout d'abord⁴ ?

Certes, on assiste à une destruction de la nature qui menace l'humanité, mais celle-ci n'est nullement due à l'essor symétrique des forces productives/destructives, enlacées comme les deux faces d'un ruban de Möbius, ainsi que le prétendent les « primitivistes obscurantistes et peureux ». Toute la faute, selon notre fantôme du communisme, en revient au « capitalisme mondialisé » et aux « prédateurs milliardaires » qui dans leur funeste concurrence dévoient « l'essor scientifique » (i.e l'emballlement technologique) à leur seul profit financier. Bref, c'est la faute de la propriété privée des moyens de production et d'échange. Face à cette « anarchie capitaliste », il ne faut donc ni « retour à la nature » et à « l'animalisme » ; ni fuite dans « l'impasse transhumaniste », réduite au

«... thème inépuisable des films d'horreur et de la science-fiction, du créateur dépassé par sa créature, soit pour s'enchanter de la venue du surhomme, qui depuis Nietzsche, se fait attendre, soit pour la craindre et aller se réfugier dans les jupes de Gaia, la mère Nature. »

Que le créateur puisse être dépassé ou non par sa créature, cela dépend comme on l'entend et qui est examiné plus bas. Quant au surhomme issu de la Mère Machine et qui depuis La Mettrie, se qualifierait plutôt lui-même d'*Homme-machine* (de « surmachine » ?), chacun peut voir son avènement à travers les procédés d'automachination déjà en usage : *design* génétique des enfants, dopage et modifications génétiques des adultes, implants cérébraux et corporels, organes et membres artificiels destinés à son « rehaussement » (*enhancement*). Et mon tout est un homme-machine de mieux en mieux encastré dans une humanité et une société-machine, ayant elle-même *machiné* son milieu transformé en technotope (ville « intelligente », planète « intelligente »). Si cela ne ressemble pas forcément au surhomme nietzschéen, c'est tout-à-fait conforme aux humanoïdes futuristes exaltés depuis l'orée du XX^e siècle par les communistes aussi bien que par les fascistes, et par Badiou lui-même.

Lequel sème ensuite des volées de mots et d'expressions qui le font hennir de dédain : « robotisation de tout le travail », « numérique somptueux » (? *sic*), « art automatique », « fétichisme de la technique », « révolution numérique », « paradis du non-travail et de la fainéantise universelle », « écrasement de l'intellect humain par la "pensée" électrique », « péril d'une intelligence surhumaine », etc.

On ne la lui fait pas à Badiou, c'est un esprit fort. Et donc :

1) Il n'y a pas de « révolutions technologiques successives » parce que Marx et Engels lui ont enseigné qu'une, et une seule, révolution industrielle avait eu lieu, à partir de l'émergence de la machine-outil, en 1735 ; et que depuis le « concept de révolution industrielle » ne faisait que « se réaliser » à travers de multiples « innovations », « incrémentales » ou « disruptives ». Une révolution permanente, donc, répondant au constat réjoui de Marx : « la vapeur et l'électricité conspirent contre le Statu Quo », et aux jubilatons d'Engels quant aux heureuses conséquences de la « révolution électrotechnique⁵ »⁶.

2) Il n'y a donc pas de fâcheuses conséquences des prétendues « révolutions technologiques successives ». En particulier, pas de chômage technologique contraignant nos technocrates, de droite ou de gauche, à débattre de l'instauration d'un « revenu universel », afin « d'assurer à la

⁴ Lire le texte intégral en annexe parmi les pièces à conviction

⁵ Voir sa lettre à Bernstein dans les pièces à conviction

⁶ Pour la démonstration, lire *Le marxisme et la révolution industrielle* du groupe Robin Goodfellow : https://www.robingoodfellow.info/pagesfr/rubriques/Revolutions_industrielles.htm

classe opprimée des conditions d'existence qui lui permettent au moins de vivre dans la servitude⁷ ».

Le Droit à la paresse (1880), connaît pas Badiou. D'ailleurs, il ne voit même pas pourquoi Rudi Supek⁸, André Gorz⁹, Hardt & Negri¹⁰, et quelques autres marxistes s'acharnent à fouiller ces mêmes passages des *Grundrisse* (1857) où Marx prophétise le communisme du temps libre et de l'abondance, grâce à l'automation générale.

3) En revanche, ces « révolutions technologiques » - qui n'existent pas - nous apportent « des inventions au moins aussi importantes que le smartphone ou l'avion » ; parce que la technologie, c'est le progrès ; le progrès c'est l'Histoire ; et qu'on n'arrête pas l'Histoire. Ne pouvant blasphémer ni l'Histoire, ni le progrès, ni la technologie, Badiou est contraint de se contredire à quelques lignes ou paragraphes d'intervalle, pour exalter la grandeur de ces révolutions imaginaires.

4) En fait, tout dépend des maîtres et possesseurs de ces technologies. Si ce sont des capitalistes privés, ils en font mauvais usage. Si ce sont des technocrates publiques qui les détiennent en vue de « l'organisation des sociétés à l'échelle du monde entier », d'une « organisation collective de tout ce qui a un destin collectif », bref du communisme cybernétique, alors tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Et donc :

« Encore un effort, bel animal humain, pour sortir de tes 5000 ans d'inventions au service d'une poignée de gens. »

Mais tout d'abord, ce triste animal de Badiou doit vaincre cette nature dont il est né, s'arracher des déterminations obscures du « site rural et paysan » par opposition aux lumières de la ville qu'il enrichit de ses propres clartés.

« Depuis les origines de la philosophie, on se demande ce que recouvre le mot "nature". Il a pu signifier (...) l'envers objectif de toute culture, le site rural et paysan par opposition aux artifices suspects de la ville ("*La terre, elle, ne ment pas*", disait Pétain). »

Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes. Pétain n'a fait que chevroter le discours rédigé par le philosophe Emmanuel Berl, afin de plaire aux ruraux, encore majoritaires en France.

Dans les faits, les technocrates issus du groupe de polytechniciens X-crise, de la banque Worms, de l'université et de la recherche, ont poursuivi la modernisation du pays, des années trente aux années soixante, de la III^e à la V^e République en passant par l'Etat de Vichy. Ainsi la création du CNRS en 1939, de la Délégation Générale à l'Equipement National en 1942 (futur Commissariat au Plan en 1944). Planisme, investissement scientifique (CNRS, CEA...), nucléaire et informatique, expansion industrielle, liquidation de la paysannerie, supermarchés, « grands ensembles », autoroutes.

Si Badiou radote le poncif de « la droite scientifiquement et culturellement arriérée » (des campagnards, quoi), c'est pour souligner par contraste le progressisme d'une gauche « avancée », et notamment de son avant-garde communiste (les Joliot-Curie par exemple, pionniers de la bombe atomique). Il aimerait occulter l'existence de ces modernissimes fascistes, futuristes et réactionnaires¹¹, tel Le Corbusier, apôtre de la mégapole, concepteur de « la

⁷ *Le Manifeste du Parti communiste* (1848)

⁸ Cf. *Karl Marx et l'époque de l'automation* in *L'Homme et la société* n°3, 1967. pp.105-112. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/homso_0018-4306_1967_num_3_1_933

⁹ *Les Chemins du Paradis (l'agonie du Capital)*, Galilée, 1983

¹⁰ *Empire*. 2000

¹¹ Cf. Jeffrey Herf, *Le modernisme réactionnaire. Haine de la raison et culte de la technologie aux sources du nazisme*, L'Echappée, 2018

machine à habiter » et inspirateur des « grands ensembles »¹². Ou les travestir en communistes, voire en « purs techniciens » comme Le Corbusier lui-même, quand il devint dangereux d'afficher son identité partisane. De droite ou de gauche, la ville, elle, ne ment pas.

C'est que la terre et la nature (la paysannerie et le clan primitif) concentrent toutes les répulsions de Badiou. Encore nous épargne-t-il Barrès, *La terre et les morts*, faute de place, sans doute. D'où son ironie balourde :

« Je crains qu'aujourd'hui "nature" désigne surtout la paix des jardins et des villas, le charme touristique des animaux sauvages, la plage et la montagne où passer un agréable été. »

A vrai dire, on ne voit pas dans quelle « nature », le révolutionnaire Badiou pourrait passer son été, sinon dans quelque Luberon ou autre villégiature, afin d'y rédiger l'un de ses doctes et sanguinaires traités à l'usage du prolétariat. Vu leur importance stratégique, les dirigeants et théoriciens révolutionnaires doivent jouir des meilleures conditions de travail possible.

Puis l'ironie tourne à l'ambiguïté sous couleur de désinvolture :

« Et qui donc peut imaginer que l'homme en soit comptable de la Nature, lui qui n'est qu'une puce pensante sur une planète secondaire dans un Système solaire moyen sur les bords d'une galaxie banale ? »

Que « l'homme », cette « puce pensante », ne soit pas responsable, ni coupable des aventures de la galaxie, passe encore. Mais quelques lignes plus bas, la « puce » devient « roseau » et le « roseau » devient un « animal (...) capable des plus grandes choses dans l'ordre matériel ». Capable, par exemple, de bouleverser le climat et de détruire son milieu naturel sur cette « planète secondaire » ?

C'est ce que notre ennemi de la terre ne dit pas. Parce qu'il n'y croit pas ?

Mais peut-être Badiou distingue-t-il entre chaos climatique, destruction de la nature et « exploitation destructrice de la nature » ?

*Car nous voulons la Nuance encore,
Pas la couleur, rien que la Nuance !*

Et que penser de ce « roseau », de cette « puce », de cet « homme » enfin, alors qu'on croyait tenir « le seul responsable de l'exploitation destructrice de la nature » : « le capitalisme » ?

Ce serait tout de même une percée philosophique de premier ordre que sous la plume du plus lumineux théoricien de « l'Idée communiste », le capitalisme et l'humanité soient confondus en une seule et même entité – à moins que sans crier gare, le philosophe n'ait cédé la plume au poète ; on sait qu'il excelle dans tous les genres :

*Il faut aussi que tu n'aïles point
Choisir tes mots sans quelque méprise.
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.*

¹² Cf. *Les vrais « fascistes » de notre temps. Le Corbusier et les architectes urbanistes*, Pièces et main d'œuvre, www.piecesetmaindoeuvre.com

Penser c'est compter, pouvoir c'est calculer

Cependant, face à l'ignardise et à la confusion générales, Badiou se fait fort de nous donner des « définitions claires et correctes de la nature et de l'artifice » :

« Les Grecs ont médité sur la dialectique de *Technè* ("production") et *Phusis* ("nature"), ils y ont situé l'animal humain et préparé qu'il soit vu comme "*un roseau, le plus faible de la nature, mais un roseau pensant*", ce qui veut dire, pense Pascal : plus fort que la Nature, et plus près de Dieu. Ils ont vu depuis longtemps que l'animal capable de mathématiques ferait de grandes choses dans l'ordre matériel. »

Quoi qu'il prétende se gausser de ceux qui voient un cerveau dans le calculateur, et de la pensée dans le calcul, notre mathématicien philosophe les rejoint dans « la grande armée de la métaphysique », suivant l'expression de ses camarades marxistes du groupe Robin Goodfellow¹³.

Les mathématiques selon Badiou, c'est la pensée ; la pensée c'est la force ; et la force triomphe de la nature.

La pensée force mathématique est mère de la production.

C'est en effet un vieux poncif, à condition de réduire la pensée au calcul (« Que nul n'entre ici, s'il n'est géomètre », « la nature est un livre écrit en langage mathématique », « Ce qui n'est pas mesurable, n'est pas scientifique ») ; et c'est ainsi qu'au moyen de cette réduction au calcul, le génial ingénieur peut artificialiser la nature et transformer le monde en « grandes choses matérielles »¹⁴. Et même en un gros tas de déchets collectif – mais communiste et organisé. Cette pensée *ingénieuse* ne *génère* et n'*engendre* (ne « produit ») qu'à partir d'un savoir premier, fruit de *l'intelligence*, de la cueillette des faits (du latin *legere*, lire, choisir, collecter), et raisonné par le calcul prédictif.

Or si « l'avancée des connaissances » rend les scientifiques modernes bien plus savants – et partant, bien plus puissants - que les anciens, nul « progrès de la conscience » ne peut rendre les philosophes post-modernes plus sages que les anciens. Voyez Badiou, le « mathématicien philosophe », tellement plus savant que Thalès, tellement moins sage qu'Epicure.

Mais oublions la rengaine de Rabelais. Science et conscience n'ont rien à voir ensemble, elles ne relèvent pas du même ordre. La science n'a aucune conscience, elle ne traite que du *comment* de la matière et du *moyen* de la transformer en puissance ; elle relève de l'efficacité pratique. La conscience se moque de la science. Elle ne traite que du *pourquoi* du monde ; du *sens* et de l'*insensé* (de l'absurde) de ce monde et de cette volonté de le transformer en puissance. Relevant de la contemplation théorique, elle émet des avis purement consultatifs sur les motifs, les moyens et les effets de cet « empouvoirement », que la science transgresse depuis plus de vingt siècles. Et ainsi n'est-elle que ruine de l'homme – ou si l'on préfère : déshumanisation.

C'est dans cette opposition entre *Les Deux Cultures*¹⁵, la nouvelle (maths, sciences et techniques), *versus* les humanités (lettres et philosophie) qu'il nomme « culture traditionnelle », qu'intervient le chimiste anglais, C. P. Snow, lors de sa fameuse conférence de 1959. Il y fait l'apologie de « la révolution scientifique » qui par son activité *façonne* le monde moderne (nucléaire, informatique, industrie chimique, etc.) ; et fulmine contre les intellectuels

¹³ Cf. *Le marxisme et la révolution industrielle*, art. cité

¹⁴ C'est d'ailleurs le même principe qui, à partir des statistiques, permet de « traiter les faits sociaux comme des choses » (Durkheim) et de fonder les prétendues « sciences » sociales

¹⁵ *Les Deux Cultures ou la défaite des humanités*, Pièces et main d'œuvre, www.piecesetmaindoeuvre.com

« naturellement luddites », furieux du prestige et de l'autorité persistants des lettres et philosophie.

Et en effet, depuis deux siècles, les scientifiques n'ont fait que transformer le monde, dans un emballage destructeur et déshumanisant. Il s'agit maintenant de contempler le résultat, d'interpréter ce qu'il en reste afin de le sauver, s'il est encore temps.

Pour Bacon, savoir c'est pouvoir ; pour Badiou, compter c'est pouvoir. Où il se retrouve avec Benny Lévy, son double ennemi qui évoque « la vieille idée grecque de la *sophia* comme *mékhané* ("truc"), comme invention du *moyen*¹⁶. »

La pensée comme moyen et machine – c'est le même mot en grec, *mékhané* - en vue de la volonté de puissance. La pensée comme pouvoir.

Ainsi les *makers*, grâce à leurs *fab labs*, « peuvent » – produisent – de petits objets en 3D. Mais leur but exposé par Eric K. Drexler, c'est la mise au point d'*Engins de création*, de nanomachines capables de faire, produire, *n'importe quoi*, par l'assemblage planifié et automatisé des atomes¹⁷.

Bref, la pensée selon Badiou, c'est un pouvoir en vue de *plus* de pouvoir, d'un pouvoir illimité dans la tête de Notre Badiou avec commande vocale incorporée. « Badiou dit : Que ma volonté soit faite ! et elle le fut ; et Badiou vit que cela était bon. »

Franchement, *qui* voudrait doter un Badiou ou n'importe quel de ses pareils, individuellement ou collectivement, de pouvoirs ou de super-pouvoirs ? De la puissance matérielle et technologique ? Donnerait-on une tronçonneuse ou des allumettes à un enfant de six ans ? Et plus encore, le rendrait-on maître et possesseur d'une baguette magique ou d'une machine à tout faire ?

La pensée Badiou n'est pas la *sophia*, la sagesse de cet Epicure dont il se réclame à tort, mais l'*hubris* de la raison instrumentale au service de cette volonté de puissance illimitée.

Disons cependant au Professeur Badiou qu'on entend par nature ce qui naît, vit et meurt. C'est-à-dire le vivant premier qui trouve en lui-même le principe de son développement ; spontané, autonome et imprévisible ; par opposition à ce qui est fabriqué pour fonctionner. Tout ce que haïssent, redoutent et envient les mécanocrates qui ne cessent de le torturer pour lui arracher les secrets de ses pouvoirs. Ou pour déceler ceux qui s'y dissimulent encore inconçus, et trouver les moyens/machines de s'en saisir. L'artificiel, c'est le surnaturel débarrassé des esprits, des dieux et de Dieu, qui animent, commandent ou personnifient la nature. Il n'est que de l'emprisonner, stériliser, décomposer et recomposer sous forme machinale et morte afin de l'asservir et de l'exploiter¹⁸.

On ne commande à la nature qu'en lui obéissant. D'où la nécessité du « génie » technicien pour « transformer le monde ». C'est-à-dire le détruire, lui et ses éléments, ses milieux, ses espèces ; afin de les reconstruire sous forme de simulacres serviles et fonctionnels. Ainsi les organismes génétiquement « améliorés » - plantes, animaux et humains¹⁹. Ce n'est ni capitaliste, ni communiste ; ce n'est pas politique ; c'est technique et productif. Et techniquement, il n'y a jamais qu'*une seule* meilleure solution.

¹⁶ *L'Alcibiade, introduction à la lecture de Platon*, Benny Lévy, Verdier, 2013

¹⁷ Cf. *Engins de création, l'avènement des nanotechnologies*. Eric K. Drexler, (1986) Vuibert, 2005

¹⁸ Cf. *Les êtres vivants ne sont pas des machines*, Bertrand Louart, La Lenteur, 2018

¹⁹ Cf. *La reproduction artificielle « pour toutes » : le stade infantile du transhumanisme*, juin 2018, sur www.piecesetmaindoeuvre.com

Les saint-simoniens : communistes ou communicateurs

Ce qui revient à dire - mais Badiou se garde bien de le dire - que la technologie est la poursuite de la politique par d'autres moyens. Tous les technologistes aspirent à la technocratie et veulent, suivant le mot de Saint-Simon, « remplacer le gouvernement des hommes par l'administration des choses » (le pilotage du monde-machine, rationnel, scientifique, *organisé*). Mais dès la mort du fondateur (1825), les saint-simoniens se divisent entre libéraux, adeptes de la communication, et communistes, partisans de l'organisation collective²⁰.

Les communicateurs - scientifiques, ingénieurs, banquiers, cadres, entrepreneurs - *organisent les réseaux* : canaux, chemins de fer, lignes électriques, aériennes, maritimes, téléphoniques, radio, télé, Internet, etc. Ces réseaux, à leur tour, *organisent le monde* en multiples sous-réseaux, économiques et sociaux, qui, établissant des relations partout et entre tous, aboutissent à la religion/relation universelle.

Pour les communistes, cette organisation socio-matérielle du monde doit elle-même être un *projet* planifié et centralisé, à l'échelle la plus large possible en vue d'une efficacité maximale ; et non pas laissée au gré de l'initiative privée, des foudres capitalistes, des perspectives de profit, des gaspillages de temps, d'argent, d'énergie, etc.. Cette organisation doit être consciemment édifiée par les organisateurs organisés, et non pas résulter de sa propre logique immanente.

Simple conflit de priorité (quel est le bœuf ? Quelle est la charrue ?) que le mouvement réel des choses se charge de périmé. Le dernier mot des communistes contemporains, c'est la « réappropriation collective » des réseaux construits par les communicateurs, afin de « dépasser le capitalisme » au sein d'un cyber-communisme du monde-machine. Cependant que pour les communicateurs, le contenu communiste coule littéralement des tuyaux communicants. Le complexe réticulaire sécrétant le communisme, comme le foie la bile.

Non seulement les deux voies, planifiée ou immanente, convergent à terme, mais elles présentent dès l'abord deux points communs qui vont toujours mieux sans dire. Qu'il résulte de la rationalité technicienne ou du « socialisme scientifique », le monde-machine prohibe la politique entendue comme affrontement des opinions, puisque « techniquement parlant, il n'y a jamais qu'une seule meilleure solution », et que cette rationalité s'exerce au service de l'intérêt commun. Le débat est donc réservé aux experts et spécialistes des technologies concernées, seuls à même d'en saisir les termes : *savoir c'est pouvoir*.

D'où la persistance d'une classe dirigeante qu'on peut nommer technocratie, mécanocratie, parce que *détentrices effectives* des moyens/machines. La classe des puissants qui peuvent ce qu'ils veulent, parce qu'ils peuvent ce qu'ils savent.

Quant aux acrates de la classe dirigée, privés des moyens/machines de la puissance, ils ne peuvent que subir les volontés des mécanocrates, tout en luttant de manière tantôt ouverte, tantôt dissimulée, pour s'approprier, sinon la puissance elle-même, du moins des miettes de cette puissance. Ceux-là ne sont qu'une quantité toujours croissante, quoique toujours plus négligeable, de pièces vivantes, remplacées par d'autres, artificielles, de bien meilleure qualité. Ce n'est pas contre eux, les composants élémentaires de l'organisation-machine, que Badiou fulmine ses imprécations, mais contre les briseurs de machines qui s'en prennent aux moyens mêmes du pouvoir technocratique.

Sans doute la mécanocratie, détenant les moyens, détient le pouvoir. Mais nul Terrien ne vit plus comme il y a 5000 ans dans une hutte sans smartphone. Le technotope ayant détruit et remplacé notre biotope commun, la mécanocratie nous contraint à fonctionner dans le monde-machine façonné à son image.

²⁰ Cf. Pierre Musso, *Saint-Simon et le saint-simonisme*, Que sais-je ? PUF, 1999 et *La Religion industrielle*, Fayard, 2017

Badiou et son *Monde*

Badiou, c'est l'autre nom de Macron. Non pas le contraire, mais le complément. S'il a tribune libre dans *Le Monde* – et d'ailleurs dans toutes les publications et institutions « bourgeoises » – ce n'est certes pas en vertu d'une « radicalité » postiche. Ni même de sa productivité (89 titres au dernier recensement, dont 43 ouvrages philosophiques, 25 essais politiques, neuf essais critiques, 12 œuvres littéraires et théâtrales²¹). Ou grâce à « l'entrisme » de son co-auteur Nicolas Truong, directeur des pages Débat du *Monde*, notabliau de l'idéologie dominante (« responsable du Théâtre des Idées au festival d'Avignon », « metteur en scène de la pensée critique »), avec qui il a publié un *Eloge de l'amour* (Flammarion, 2009) et un autre du théâtre (Flammarion, 2013) ; mais bien parce qu'il représente – lui parmi d'autres – « la gauche communiste » du saint-simonisme (le machinisme collectiviste) ; face à la « droite capitaliste » et « communicatrice » (les barons des réseaux) – et surtout contre les briseurs de machine « primitivistes ».

Que ce même Nicolas Truong ne manque jamais une occasion de donner la parole à Badiou ou de prôner les opuscules du Comité invisible, dans *Le Monde* et ailleurs, rappelle simplement comment se fabriquent ces impostures de « radicalité » auxquelles tant de naïfs accordent leur bonne foi. On ne se souvient pas que l'organe central de la technocratie ait jamais fait tant de bruit autour des ouvrages de L'Encyclopédie des nuisances ; ni auparavant de Jacques Ellul & Bernard Charbonneau ; ni ensuite des multiples entités (auteurs, groupes, maisons d'édition) qui nourrissent depuis des décennies, en actes et en paroles, la seule critique radicale de *notre temps*, celle de l'industrialisme.

Le Monde, journal saint-simonien et de toutes les puissances, s'est toujours gardé de rendre intelligible à ses lecteurs le sens et l'unité de cette critique à travers ses innombrables expressions, dans sa trajectoire historique comme dans son action ubiquitaire ; tantôt pulvérisée dans ses multiples rejets (« anti »-nucléaire, OGM, nano, pollutions, autoroutes, etc.) et parasitée par l'extrême-gauche ; tantôt réduite à l'écologisme, l'écologisme à la décroissance, et la décroissance à l'épouvantail « réactionnaire »²².

Dans un article récent intitulé *Derrière la décroissance, de la gauche à la droite identitaire, une multitude de chapelles*²³, nous apprenons ainsi qu'outre « une multitude de blogs, d'associations, mais aussi de groupes de gauche anti-modernisme, comme Pièces et main d'œuvre », grenouilleraient des groupes survivalistes, de louches figures, Alain de Benoist (Nouvelle Droite, GRECE, *Eléments*), Alain Soral (Egalité et Réconciliation) – sans compter Pierre Rahbi, les jeunes papistes de *Limites* et bien sûr Vincent Cheynet, patron du mensuel *La Décroissance*. Le journaliste cite ses sources : Stéphane François, « politologue », auteur de *L'Écologie politique. Une vision du monde réactionnaire*²⁴ ? et qui lui sert de guide au sein de cette « multitude » de décroissants ; Paul Ariès, autre « politologue », son chouchou visiblement, qui atteste en tant que décroissant de gauche, adepte du bien-vivre, que Vincent Cheynet est un décroissant de droite (et du mal-vivre en plus) ; Vincent Liegey, qui n'est pas politologue, mais qui, en tant que camarade de Paul Ariès, confirme ses propos – « Pour M. Cheynet, l'élite doit imposer ses choix aux autres à travers des restrictions plutôt que de mener une transformation culturelle de la société ! ».

Hmm. Il se pourrait bien sûr que Vincent Cheynet ne soit pas l'individu le plus jovial du monde, ni le moins crispé sur son *copyright* de la « décroissance », ce « mot obus » ravi de haute volée

²¹ Cf. Alain Badiou, *On a raison de se révolter*, Fayard, 2018

²² Cf. Stéphane François, *L'Écologie politique. Une vision du monde réactionnaire ?* Les éditions du Cerf, 2012 et *Le Monde*, « Derrière la décroissance, une multitude de chapelles », 2/12/18

²³ *Le Monde*, 2 septembre 2018

²⁴ Les éditions du Cerf, 2012

aux prétentions d'autres champions. Ce n'est pas comme le joyeux François Ruffin, humble animateur du bimestriel *Fakir*, défenseur d'Arkema (chimie, PVC), d'Ecopla (aluminium), de l'emploi industriel en général et de toutes ses nuisances sanitaires et écologiques, lequel incarne désormais à nos yeux éberlués, le « bon » décroissant pour *Le Monde* :

« En témoigne le plaidoyer pour la décroissance de François Ruffin, lors des débats à l'Assemblée nationale sur la loi Pacte. Le 25 septembre, le député de La France insoumise reprenait un à un les thèmes du parfait décroissant.²⁵ »

Lisez, pour saisir l'imposture, *Métro, boulot, chimio*²⁶, le petit livre que nous avons dû consacrer au cas Ruffin, ou *Cancer français – la récidive*²⁷.

Mais c'est de bonne guerre, *Le Monde* et son monde font la guerre aux briseurs de machines. On ne le voit pas titrer : « *Derrière la croissance, de la gauche à la droite identitaire, une multitude de chapelles* ». Ni le politologue Stéphane François publier *La Technologie politique. Une vision du monde réactionnaire*, à partir de l'immense corpus disponible (les futuristes italiens, les modernistes réactionnaires allemands, les appareils militaro-scientifiques du monde entier, etc.) Le monde, voyez-vous, se divise en deux. Ceux qui disposent de la technologie et du pouvoir de la technologie. Et ceux qui macèrent dans leur impuissance écologique, privés – de leur propre fait – de moyens et machines de pouvoir.

Le pouvoir est dans la machine. La machine nous obéit. Le pouvoir ne peut nous échapper.

S'étant avisé qu'au *moyen* d'une *machine* rudimentaire, un levier et un point d'appui, il *pouvait* soulever le monde, le Professeur Badiou soutient que tous les *pouvoirs*, toujours plus complexes et puissants, que « l'intellect général » (Marx) perfectionne depuis l'âge des cavernes, lui seront toujours soumis et dépourvus d'intention propre. Et certes, nous avons toujours souligné qu'il ne s'agissait pas de moyens sans maîtres ou capables de révolte contre leurs pilotes et possesseurs. Tout au plus d'« effets pervers » et de « dysfonctionnements » que l'inexistence du « risque zéro » rend, hélas, fatals. Ce n'est qu'une question de temps, malgré toutes les « redondances » du réseau, avant de découvrir *in concreto* ce que signifie un emballement ou une panne cybernétique générale.

Mais Badiou croit-il à ce qu'il dit ? Ayant réduit la pensée au calcul, il devrait s'inquiéter du fulgurant progrès de la pensée mécanisée : algorithmes gavés de données en myriades exponentielles grâce à l'informatisation ubiquitaire du monde, et à leur traitement par des machines en boucles rétroactives permanentes.

Or il nie que ces processus machinaux uniquement mus par la volonté et les perfectionnements de leurs maîtres, soient gros d'une supériorité calculatoire, susceptible d'advenir à force d'accroissement et de complexification. Que de la reproduction matérielle et artificielle d'un cerveau humain - du développement récent des puces « synaptiques » par exemple - puisse émerger une autonomie²⁸. Que l'interaction avec le milieu qui a permis au cerveau humain de développer son intelligence au fil de millions d'années soit imitable par « l'apprentissage profond » - ou plutôt accéléré.

²⁵ *Le Monde*, 2 septembre 2018

²⁶ Editions Le Monde à l'envers, 2012

²⁷ sur www.piecesetmaindoeuvre.com

²⁸ Cf. Catherine Malabou, *Métamorphoses de l'intelligence*, PUF, 2017

Il y aurait donc pour Badiou des limites (infranchissables ?) aux « grandes choses » que « l'animal capable de mathématiques pourrait faire dans l'ordre matériel ». À moins que notre prophète technologiste ne mente pour protéger l'accomplissement de « ces grandes choses » des « exagérations prophétiques » du « prêche écologique ».

S'il y a une chose de sûre, en effet, c'est qu'il attend tout, et avec quelle ferveur, de la machine à tout pouvoir.

« Ces « robots » dont on nous rebat les oreilles, que sont-ils d'autre que du calcul agencé en machine ? Que du nombre cristallisé en mouvements ? On sait qu'ils comptent plus vite que nous, mais c'est nous qui les avons précisément conçus pour cette tâche. »

Mais qui est ce « nous » qui nous rebat les oreilles ? Un « nous » qui sait bien distinguer, en effet, entre la logique intrinsèque et virtuelle de « l'art de faire », du « savoir-faire » - la *tekhnê* – la *mékhaniké tekhnê* par exemple, l'art de faire une machine, et son actuel développement par *certaines hommes*, qui « ont les moyens », qui « veulent des moyens », qui « se donnent les moyens », etc. Et il a pour cela une raison irréfutable, c'est qu'il fait partie de ces hommes qui, au niveau historique et empirique, luttent et imposent leurs volontés aux autres hommes, en vue d'acquiescer pouvoir et puissance. C'est ce *Nous* qu'effleure l'article fameux de Rudi Supek, *Karl Marx et l'époque de l'automation*, paru en 1967 dans la revue yougoslave *Praxis* et aussitôt reproduit en français dans *L'Homme et la société* :

« Cependant il apparaît un danger nouveau, à savoir celui de la naissance d'une oligarchie techno-bureaucratique, d'une couche sociale risquant d'utiliser la nouvelle forme de production sociale pour tenter de se placer, par des moyens politiques non démocratiques, "au nom de la société, au-dessus de la société"²⁹. »

Nous, les membres de la « couche » dominante, pour ne surtout pas dire de la classe dominante, de ses héritiers et successeurs depuis la « révolution industrielle » - 1735 selon Marx et Robin Goodfellow³⁰.

Nous, les maîtres ingénieurs futuristes de l'Etat - Parti omnipotent³¹. *Nous*, les communistes bolcheviques, les « constructeurs de Dieu », Gorki (1868-1936), Lounatcharski (1875-1933)³² ; Bogdanov (1873-1928), concepteur de la « tectologie », qui, cent ans après Saint-Simon et cinquante ans avant Norbert Wiener met au point une « science de l'organisation »³³ ; Bazarov (1874-1939) qui en utilise les principes à la tête du *Gosplan* et fomenta ainsi, dès 1921, le formidable essor industriel de l'URSS.

Pas si formidable cependant pour Trotsky, le chef de file des « superindustrialisateurs », qui, vingt ans plus tard, dans *La Révolution trahie* (1936), vitupère « la mesquinerie » des taux de croissance à 9 % alors retenus par « la fraction dirigeante » (Staline, Molotov, Rykov, Tomsy, Boukharine), tandis que lui, Trotsky, exigeait des objectifs de 15 à 18 %.³⁴

Où la tyrannie de l'efficacité fusionne avec l'efficacité de la tyrannie.

Bref, les machines peuvent « dysfonctionner », mais la révolte reste le propre de l'animal politique.

²⁹ *Karl Marx et l'époque de l'automation*, art. cité

³⁰ Cf. *Le marxisme et la révolution industrielle*, art. cité

³¹ Cf. *Nous*, Eugène Zamiatine, (1920) Gallimard

³² Cf. *L'Athée* (1908) ; *Religion et Socialisme* (1908)

³³ Cf. *L'Etoile rouge* (1908) ; *Tectologie : une science générale de l'organisation*, essais publiés entre 1913 et 1922

³⁴ Cf. L. Trotsky, *La Révolution trahie*, UGE, Collection 10/18, 1969

Et en effet, le montage d'« une grue » n'est pas plus « la naissance d'un musculeux géant transhumain » que celui d'un ordinateur fonctionnant « à la vitesse de l'éclair » n'est celle d'un génie transhumain. Les machines ne « naissent » pas. Elles se fabriquent, y compris celles dont la fabrication est automatisée, les machines « auto-répliquantes » comme dans *Autofac*, la nouvelle de Philip. K. Dick³⁵ ; ou les « nano-robots » dont Bill Joy craint l'emballement reproductif³⁶. Ou encore comme les balais de *L'Apprenti sorcier*, que Goethe (1797), Paul Dukas (1897) et Walt Disney (1940) ont animés – en vain - pour l'instruction de quinze générations.

Le cenéquisme de Badiou – Confusion entre technique (autonome) et technologie (autoritaire)

Badiou :

« La question de notre temps n'est certes pas celle d'un retour au primitivisme, d'une terreur messianique devant les "ravages" de la technique, pas plus que celle de la fascination morbide pour la science-fiction des robots triomphants. »

Notez avec quelles pincettes sont évoqués d'improbables « ravages » de la « technique » - en fait, la technologie - laquelle, bien sûr, est innocente de tout ravage.

« Evoquer par ailleurs en tremblant la victoire de l'artificiel sur le naturel, du robot sur l'homme, est aujourd'hui une régression intenable, une véritable absurdité. Objectons à ces terreurs et à ces prophéties ceci : une simple hache, ou un cheval dressé pour ne rien dire d'un papyrus rempli de signes, sont à ce compte déjà exemplairement trans-posthumains - et déjà un boulier permettait de calculer bien plus vite que les doigts de la main³⁷. »

L'absurdité et la régression sont dans l'esprit du marxiste Badiou, qui, en dépit de tout son matérialisme, mélange les époques en vrac, comme s'il n'y avait pas d'histoire ni de saut qualitatif dans le mouvement réel des moyens de la puissance.

Pour lui, une « simple hache » ou une grue, un *outil* ou une machine, une usine ou un macro-système technologique, c'est tout un. Rien de nouveau quand on passe du cheval à l'automobile, du travailleur humain au robot mécanique, du papyrus et du boulier à Internet et au super-calculateur, des statistiques aux *big data*, des questionnaires aux algorithmes : « du gouvernement des hommes à l'administration des choses », comme le souhaitaient Saint-Simon, Marx, Engels et toute leur séquelle. C'est-à-dire à « la machine à gouverner », ainsi nommée en 1948, à l'avènement de la cybernétique, dans un article du *Monde*³⁸.

Notre technoprogessiste affiche son transhumanisme quand il reprend quasi mot à mot, l'argument *cenéquiste* des transhumanistes³⁹.

Le *cenéquisme* n'est jamais que de la continuité dans le changement. Les OGM ? *Ce n'est que* la poursuite de la sélection et de l'hybridation végétales pratiquées depuis le néolithique par les paysans. La pollution nucléaire ? *Ce n'est que* le même phénomène que le radon dans la nature.

³⁵ Traduite sous le titre *Le règne des robots*, 1956

³⁶ « Why the future doesn't need us », cité in *Aujourd'hui le nanomonde. Nanotechnologie, un projet de société totalitaire*, Pièces et main d'œuvre, L'Echappée, 2008

³⁷ *Le Monde*, 28 juillet 2018

³⁸ « Vers la machine à gouverner », Pierre Dubarle, *Le Monde*, 28 décembre 1948

³⁹ Cf. *Manifeste des chimpanzés du futur contre le transhumaniste*, p. 132-138, Pièces et main d'œuvre, Service compris, 2017

Les nanoparticules ? *Ce n'est que* la poursuite d'un procédé utilisé par les Incas dans leurs peintures.

Pour le neurobiologiste Pierre-Marie Lledo :

« Quand vous emmenez vos enfants à l'école, n'est-ce pas déjà du transhumanisme, puisque l'apprentissage de la lecture détourne des circuits initialement dévolus à la reconnaissance des formes ? (...) Personne n'est choqué par le port de lunettes, mais la société a encore du mal à accepter qu'un individu puisse être un cyborg⁴⁰. »

Marc Roux, le président de Technoprog, l'association française qui milite « pour un autre transhumanisme » (de gauche), nous offre ce splendide spécimen de *cenéquisme* :

« Cette "évolution choisie", à l'opposé de "l'évolution subie" des animaux et végétaux ne serait finalement que la suite d'un mouvement amorcé au moins à la Renaissance et qui, loin d'être fondamentalement nouveau, ne fait que "passer à l'échelle supérieure" (...) Le transhumanisme est moins une rupture qu'une continuité⁴¹. »

Qu'attend Badiou, qui répète déjà le discours de Technoprog, pour en prendre la présidence à la place de Marc Roux, afin de réactiver l'Idée communiste du transhumanisme ?

Il est plaisant de voir l'anti-humaniste Badiou nier et railler « La victoire du robot sur l'homme », alors qu'après avoir évincé le paysan des champs, l'ouvrier des usines, l'employé des guichets, des bureaux, l'automation s'attaque maintenant aux soins à la personne (hospices, hôpitaux, enseignement) et aux professions intellectuelles (gestion, finances, droit, information, etc.). Un emballage machinal qui nous transforme en patients, sous dépendance de nos machines à vivre comme de nos voitures « autonomes », au prix de notre auto-machination, de notre asservissement aux procédures de la machine et de notre intégration matérielle à sa structure : objets connectés, mouchards et activateurs électroniques (mems, nems), implants sous-cutanés et cérébraux. Soit les premiers dispositifs technologiques de la société de contrainte⁴². Sans omission du génie génétique, déjà à l'œuvre dans la reproduction artificielle de l'humain, afin d'assurer la supériorité de l'élite augmentée sur le nombre diminué et voué à l'extinction⁴³. Tant qu'on nous réduira à l'état de robots (nous, le nombre), les robots nous réduiront à néant.

Cette diminution intellectuelle du nombre étant mesurable, pour ceux qui ne croient qu'aux chiffres, par la perte de 3,8 points de Q.I depuis les années 2000⁴⁴.

Mais de quel « homme » parle Badiou, l'anti-humaniste, quand il raille les opposants au calcul artificiel et la possibilité d'une conscience artificielle, sinon de lui-même et de ses pareils, technocrates, mécanocrates, cybernéticiens ; maîtres et pilotes de la machine à gouverner et à tout faire.

⁴⁰ Cité in *Manifeste des Chimpanzés du futur*, op. cité

⁴¹ Idem

⁴² Cf. *Terreur et possession. Enquête sur la police des populations à l'ère technologique*, Pièces et main d'œuvre, L'Echappée, 2008

⁴³ Cf. *Manifeste des chimpanzés du futur contre le transhumanisme*, Pièces et main d'œuvre, Service compris, 2017

⁴⁴ Cf. « *Nos cerveaux, Zone à défendre* » prioritaire, février 2018, sur www.piecesetmaindoeuvre.com

On ne lui fera pas injure en disant que la pensée Badiou, c'est la répétition pédantesque et dogmatique des thèses du « socialisme scientifique ». Parmi ses articles de foi, la machine est bonne, seuls ses propriétaires, « les prédateurs milliardaires », peuvent en faire une chose mauvaise en la dévoyant à leur seul « profit privé ». « En ce sens, les communistes peuvent résumer leur théorie dans cette formule unique : abolition de la propriété privée⁴⁵. » Voir aussi les analyses de Marx dans ses *Contributions à la critique de l'économie politique* et au chapitre XV du *Capital*, sa critique des briseurs de machines luddites (1810-1812), et des insurgés canuts (1831-1834) dénoncés comme « réactionnaires », visant « à faire tourner à l'envers la roue de l'histoire », à « reconquérir la position perdue de l'ouvrier du moyen âge⁴⁶ » ; et par opposition ses louanges à l'intelligence théorique des tisserands de Silésie (1844) :

« La révolte silésienne commence justement par là où les révoltes ouvrières françaises et anglaises s'achèvent, avec la conscience de ce qui constitue la nature du prolétariat. L'action elle-même est marquée de cette supériorité. On détruit non seulement les machines, ces rivales de l'ouvrier, mais encore les registres de comptabilité, les titres de propriété, et tandis que tous les autres mouvements étaient d'abord tournés contre l'ennemi visible, le Seigneur de l'industrie, ce mouvement se tourne en même temps contre le banquier, l'ennemi caché. (...) il faut reconnaître que le prolétariat allemand est le théoricien du prolétariat européen, tout comme le prolétariat anglais en est l'économiste, et le prolétariat français, le politique. Il faut en convenir, l'Allemagne possède une vocation classique à la révolution sociale dans la mesure même où elle est inapte à la révolution politique. » (*Vorwärts !* 7 et 10 août 1844. Bi-hebdomadaire des émigrés allemands à Paris. 1000 exemplaires par numéro, de janvier à décembre 1844)⁴⁷

Incidentement, les canuts *n'étaient pas* des briseurs de machine. L'héroïque avant-garde du prolétariat lyonnais, sinon français, mainte fois insurgée (1744, 1831, 1834), héritière d'une histoire remontant à Henri IV et Colbert, se composait en effet de maîtres ouvriers, propriétaires de leurs métiers à tisser, travaillant à domicile avec leur famille, et souvent avec un ou deux compagnons ouvriers et apprentis. Leur revendication n'était pas l'abolition des machines, mais « le tarif », la garantie d'un prix pour la tâche accomplie, le droit de coalition, de former des mutuelles, etc. C'est sur leurs drapeaux noirs qu'on lut pour la première fois la sinistre devise, *Vivre en travaillant ou mourir en combattant*, dont la vérité ne paraît qu'à condition de l'inverser, *Vivre en combattant ou mourir en travaillant*⁴⁸.

Cependant, comme l'explique Engels lui-même, trente ans après le soulèvement des tisserands de Silésie, ce ne sont pas seulement les rapports de production, le capitalisme, qui oppriment les ouvriers, *mais les instruments de production eux-mêmes*, indépendamment de leur propriétaire, capitaliste ou collectif :

« Supposons qu'une révolution sociale ait détrôné les capitalistes qui président maintenant à la production et à la circulation des richesses. Supposons, pour nous placer entièrement au point de vue des antiautoritaires, que la terre et les instruments de travail soient devenus la propriété collective des travailleurs qui les emploient. L'autorité aura-t-elle disparu ou bien n'aura-t-elle fait que changer de forme ? (...) Le mécanisme automatique d'une grande fabrique est bien plus tyrannique que ne l'ont jamais été les petits capitalistes qui emploient des ouvriers. Pour les heures de travail, tout au moins, on peut inscrire sur la porte de la fabrique : *Lasciate ogni*

⁴⁵ *Le Manifeste du Parti communiste*, 1848

⁴⁶ *Idem*

⁴⁷ cf. <http://merlerene.canalblog.com/archives/2014/08/25/31950876.html>

⁴⁸ Cf. Fernand Rude, *Les révoltes des canuts (1831-1834)*, La Découverte, 2007

autonomia voi che entrate ! (NdA : Vous qui entrez, laissez toute autonomie !) Si, par la science et son génie inventif, l'homme s'est soumis les forces de la nature, celles-ci se vengent de lui en le soumettant, puisqu'il en use, à un véritable despotisme indépendant de toute organisation sociale. Vouloir abolir l'autorité dans la grande industrie, c'est vouloir abolir l'industrie elle-même, c'est détruire la filature à vapeur pour retourner à la quenouille⁴⁹. »

Engels oppose mot à mot l'*autonomie* de la technique dans l'atelier du petit patron, à l'*autoritarisme* de la technologie dans la grande industrie. Cet autoritarisme que Ivan Illich traduit par le terme d'allure plus « scientifique » et moins polémique d'« hétéronomie » dans *La Convivialité*⁵⁰.

La technique humanise, la technologie déshumanise. Lorsque l'anthropologue Badiou affirme :

« Ce qu'il y a d'humain dans l'histoire a depuis toujours été par définition artificiel, faute de quoi il ne s'agirait pas de l'humanité néolithique, celle que nous connaissons, mais de la permanence d'une forte proximité avec l'animalité, permanence qui a du reste duré, sous la forme de petits groupes nomades, pendant probablement deux cent mille ans »,

il confond technique autonome et technologie autoritaire.

Communisme primitif et communisme technocratique

Ce communiste, critique du « fallacieux concept de communisme primitif », ennemi des « nations » et des « identités fermées et hostiles », peine visiblement à considérer comme vraiment humains « les petits groupes nomades ayant duré pendant probablement deux cent mille ans dans une forte proximité avec l'animalité ».

Ils n'étaient pas entrés dans l'histoire humaine, voyez-vous. Pas assez d'artifices. Ils n'avaient inventé ni l'agriculture, ni la guerre, ni les chefs ; ni l'écriture qui – outre le gouvernement des hommes et la gestion des choses – permettait enfin l'avènement du *Badiou Sapiens Historicus*⁵¹. Rassurons-le ; l'Histoire et le Progrès sous les traits des paysanneries sédentaires et des industries expansives les ont tantôt exterminés, tantôt repoussés aux marges du monde ; pygmées des forêts équatoriales, aborigènes australiens, Inuit des banquises, etc. Aujourd'hui que grâce aux technologies ubiquitaires, il ne reste plus d'Ailleurs, on rase enfin avec les forêts d'Amazonie et de Bornéo les derniers rescapés de ces « peuples premiers » ayant trop longtemps survécu dans leur répugnante promiscuité avec « l'animalité ».

Que le concept de « communisme primitif » renvoie à une réalité (pré)historique établie, dépend de la définition que l'on donne du communisme. Si l'on entend par là, propriété collective de tous les biens de la communauté, par tous ses membres, vivant, produisant et partageant tout ensemble de manière égalitaire, il sera difficile à Badiou, pourfendeur de la famille, de la propriété privée et de l'Etat, de nous expliquer en quoi ce concept vise « à tromper » ou « à égarer » (« fallacieux »). Engels, lui-même, à l'instigation de Marx, a consacré un fort volume à ce « fallacieux concept », *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat* (1884).

⁴⁹ *De l'autorité*, F. Engels, octobre 1872. Publié dans le recueil *Almanaco Republicano*, 1874, et dans les *Œuvres choisies en deux volumes* de Karl Marx et Friedrich Engels, publiées en français par les Editions du Progrès, Moscou, 1955. Texte intégral en annexe.

⁵⁰ Le Seuil, 1973

⁵¹ Cf. Jean-Paul Demoule, *Les dix millénaires oubliés qui ont fait l'histoire*, Fayard, 2017

« Finalement la structure de cette société communiste primitive a été mise à nu dans ce qu'elle a de typique par la découverte décisive de Morgan qui a fait connaître la nature véritable de la gens et de sa place dans la tribu. Avec la dissolution de ces communautés primitives commence la division de la société en classes distinctes, et finalement opposées. » (*Note d'Engels, dans les éditions anglaise et allemande du Manifeste du parti communiste, de 1890 et 1888*)

Que de telles sociétés communistes primitives, répondant aux descriptions de Morgan, Engels, Kropotkine, et bien d'autres, aient réellement existé avant la Chute, la sortie de l'Eden primitif, et l'entrée dans la société de classes, c'est ce que nous disent nombre d'ethnologues, d'anthropologues et de préhistoriens. Il se peut qu'ils aient raison, sans signifier pour autant que ces communautés primitives aient été des sociétés idylliques, ni que leurs membres les aient vécues comme telles.

Mais on reviendra sur l'audacieuse percée théorique de l'historien Badiou, qui, tout en inculquant « le seul capitalisme » de « l'exploitation destructrice de la nature », fait remonter celui-ci au « néolithique ».

Engels, dans son article *De l'autorité*, explique que « le développement de la grande industrie et de la grande agriculture (...) complique inévitablement les conditions matérielles de production et de circulation » et « étendent » du même coup « le champ de cette autorité ». Les exemples du domaine agricole, de la filature de coton, du chemin de fer et du navire lui suffisent à montrer que sans coordination, sans organisation rationnelle, c'est-à-dire spécialisée, hiérarchisée et disciplinée, ces moyens de production et d'échange deviennent ineffectifs, voire dangereux pour la collectivité.

« Le coton doit subir au moins six opérations successives avant d'être réduit à l'état de fil, opérations qui se font, pour la plupart, en des salles différentes. En outre, pour maintenir les machines en mouvement, il faut un ingénieur qui surveille la machine à vapeur, des mécaniciens pour les réparations journalières et de nombreux manœuvres préposés au transport des produits d'une salle à l'autre, etc. Tous ces ouvriers, hommes, femmes et enfants sont obligés de commencer et de finir leur travail à des heures déterminées par l'autorité de la vapeur qui se moque de l'autonomie individuelle. Il faut donc, d'abord, que les ouvriers s'entendent sur les heures de travail, et ces heures, une fois fixées, deviennent la règle pour tous, sans aucune exception. Puis, dans chacune des salles et à tout instant, des questions de détail surgissent sur le mode de production, sur la distribution des matériaux, etc., questions qu'il faut résoudre sur-le-champ, sous peine de voir s'arrêter immédiatement toute la production ; qu'elles se résolvent par la décision d'un délégué préposé à chaque branche du travail ou, si possible, par un vote de la majorité, la volonté de chacun devra toujours se subordonner ; c'est dire que les questions seront résolues autoritairement. »

Autre exemple, le chemin de fer.

« Là aussi, la coopération d'une infinité d'individus est absolument nécessaire, coopération qui doit avoir lieu à des heures bien précises pour qu'il ne se produise pas de désastres. Là aussi, la première condition de l'emploi est une volonté dominante qui tranche toute question subordonnée, une volonté représentée soit par un seul délégué, soit par un comité chargé d'exécuter les décisions d'une majorité d'intéressés. Dans l'un ou l'autre cas, il y a autorité très prononcée. Mais il y a plus ; que deviendrait le premier train en partance si on abolissait l'autorité des employés du chemin de fer sur messieurs les voyageurs ?

Mais, la nécessité de l'autorité et d'une autorité impérieuse ne peut être plus évidente que sur un navire en pleine mer. Là, au moment du danger, la vie de tous dépend de l'obéissance instantanée et absolue de tous à la volonté d'un seul⁵². »

L'organisation implique l'autorité, et l'organisation – scientifique – du travail et de la société est nécessaire à l'essor des forces productives afin de réaliser l'idéal d'abondance, « de chacun selon ses moyens à chacun selon ses besoins ». L'union et la discipline, l'*interdépendance* des individus, font la force productive. En société, on ne fait pas ce qu'on veut, il y a des règles. Si l'on suit Engels, le « développement » et la « complication » des moyens de production et d'échange à l'ère technologique doit nécessairement accroître la part d'autorité subie par les individus et réduire encore leur part d'autonomie. Il faut choisir : être un chien gras ou un loup maigre.

C'est également, un siècle plus tard, l'analyse de Theodore Kaczynski, alias *Unabomber*, mathématicien et terroriste anti-industriel dans son manifeste, *La société industrielle et son avenir*⁵³ :

« Dans toute société technologiquement avancée, le sort de l'individu *doit* dépendre de décisions sur lesquelles il ne peut notablement influencer. Une société technologique ne peut pas être composée de petites communautés autonomes, parce que la production dépend du concours d'un grand nombre de personnes et de machines. Une telle société *doit* donc être hautement organisée et des décisions *doivent* être prises qui affecteront le plus grand nombre⁵⁴. »

Cette évidence pour Engels, pour Kaczynski, pour à peu près tout le monde à vrai dire, des débuts de la société industrielle à notre propre société technologique (*alias* post-industrielle), continue d'être niée par les partisans de l'organisation scientifique du monde, qu'ils soient libéraux ou communistes. On voit les limites de cette critique anti-capitaliste qui ne s'en prend qu'à une forme récente, transitoire et, selon ses idéologues, en déclin, du cours des sociétés. Notre ennemi, au-delà du capital – qui n'est qu'une machine, un moyen et un pouvoir parmi d'autres - c'est l'autoritarisme, l'absolutisme devrait-on dire, machiniste : la dictature des moyens sur les fins. Mais ces moyens, ces machines, on l'a vu sont des pouvoirs que l'on se donne en vue d'un surcroît de pouvoir. Notre ennemi au-delà du machinisme absolutiste et de la dictature des moyens, c'est la volonté de puissance, c'est-à-dire la fin elle-même que visent ces moyens, ces machines, ces pouvoirs intermédiaires.

Population et pénurie, production et organisation - La machinerie sociale et ses sociétaires

Cependant, cette société toujours plus autoritaire (« socialisée », « organisée ») émerge de conditions qui la rendent nécessaire et possible. La croissance démographique suscite et résulte tout à la fois de nouvelles conditions de vie rendues nécessaires par la destruction et l'insuffisance des anciennes (nature sauvage, puis domestiquée). D'où le renouvellement constant des modes de vie et de production sous peine de famines et autres fléaux liés à la pénurie. Mais ce renouvellement (société industrielle puis technologique) provoque à son tour, outre le nouvel essor des forces productives, un nouvel essor démographique et une hausse des besoins liés à cette société nouvelle, avec une destruction accrue du milieu d'où cette société nouvelle tire son énergie et ses matières premières, et où elle rejette ses déchets. Cela découle de

⁵² *De l'autorité*, op. cité

⁵³ Editions de l'Encyclopédie des nuisances, 1998

⁵⁴ Voir l'extrait dans les pièces à conviction

l'invention constante, exaltée par les progressistes, de « nouveaux besoins » ; de la hausse perpétuelle du « niveau » et de « la qualité de vie » (c'est-à-dire de la consommation) ; de l'incessant relèvement du « seuil de pauvreté » indexé sur celui du « seuil de richesse » dans une société d'abondance toujours plus prodigue.

La tendance qui traverse cette spirale ascendante de cycles successifs, c'est « l'effet boule de neige » : une société toujours plus nombreuse, passive, artificialisée et autoritaire ; une société machine.

D'autre part, quelles que soient les fumeuses théories autour des réseaux, des rhizomes, de l'auto-organisation, « horizontale », etc., qui dit organisation dit organisateurs. On peut les nommer « élus », « délégués », « coordinateurs », afin de ménager l'amour-propre des organisés, et de dissimuler leur existence ou leur prépondérance ; on peut les corseter de « mandats impératifs » et « révocables à tout instant » ; on peut même nier leur existence dans l'informalité bêtasse des groupes dits « affinitaires » ; mais toujours repoussent ces « têtes de réseaux » (autrement dit chefs, comme dans « couvre-chefs ») qui dirigent (« animent ») ces réseaux et, quelquefois, les créent et les maintiennent. Engels se gausse de « ces profonds penseurs qui croient avoir changé les choses quand ils en ont changé les noms. »

L'ingéniosité linguistique de ces « profonds penseurs » pour nier leur rôle dirigeant est merveilleuse. Ils peuvent se dissimuler dans l'absence de signature remplacée par un titre générique, type « L'Appel de... » ; ou dans un anonymat faussement humble, « des gens-tes », « des habitant-e-s de la Moyenne sud », « des travailleurs-euses du secteur socio-culturel ». Ils peuvent user du style impersonnel et passif, « il a été décidé que... », afin de cacher les décideurs en tant que personnes actives. Ces décideurs peuvent se contenter de « coordonner », de « fédérer » quand ils organisent et dirigent, en jouant du flou grammatical et du suivisme de leurs membres, peu regardants sur la différence entre forme active et passive ; entre sujet et objet de l'action. Et pourtant, « se fédérer », « s'organiser », ce n'est pas la même chose que « fédérer » ou « organiser » (qui ? quoi ?), ou d'« être fédéré » ou « organisé » (par qui ? pour quoi ?).

Panaït Istrati, écrivain, ouvrier, vagabond révolutionnaire, sympathisant communiste, en juge définitivement en 1929, après seize mois de séjour et d'atroces découvertes en URSS : « Toute organisation ne profite et ne profitera jamais qu'aux organisateurs⁵⁵. » C'est de cette catégorie des organisateurs, créateurs et dirigeants de l'organisation, que Badiou se fait le représentant et l'idéologue qualifié :

« Il ne s'agit pas, pour nous, des techniques, ni de la nature. Il s'agit de l'organisation des sociétés à l'échelle du monde entier. (...) Une organisation collective de tout ce qui a un destin collectif. (...) »

Depuis presque deux siècles, depuis Marx en tout cas, on sait qu'il faut commencer l'âge nouveau, celui des techniques inouïes pour tous, des travaux distribués également à tous, du partage de tout, et de l'affirmation éducative du génie de tous⁵⁶. »

Ce n'est pas faire injure à Marx ni à Engels, les fondateurs du « socialisme scientifique », que de rappeler leur dette envers Saint-Simon (1760-1825), le prophète de l'organisation⁵⁷. Engels la reconnaît dans *L'Anti-Dürhing*, un ouvrage tardif de 1878 :

« Saint-Simon était fils de la Révolution française ; il n'avait pas encore trente ans lorsqu'elle éclata. La Révolution était la victoire du tiers-état, c'est-à-dire de la grande

⁵⁵ P. Istrati, *Vers l'autre flamme* (1929), Gallimard

⁵⁶ *Le Monde*, 28 juillet 2018

⁵⁷ Cf. Pierre Musso, *Saint-Simon et le saint-simonisme*, PUF, 1999 ; *La Religion industrielle. Monastère, manufacture, usine. Une généalogie de l'entreprise*, Fayard, 2017

masse de la nation qui était *active* dans la production et le commerce, sur les ordres privilégiés, oisifs jusqu'alors : la noblesse et le clergé. Mais la victoire du tiers-état s'était bientôt révélée comme la victoire exclusive d'une petite partie de cet ordre, comme la conquête du pouvoir politique par la couche socialement privilégiée de ce même ordre : la bourgeoisie possédante. Et à vrai dire, cette bourgeoisie s'était encore développée rapidement pendant la Révolution en spéculant sur la propriété foncière de la noblesse et de l'Église confisquée, puis *vendue*, ainsi qu'en fraudant la nation par la fourniture aux armées. Ce fut précisément la domination de ces escrocs qui, sous le Directoire, amena la France et la Révolution au bord de la ruine et donna ainsi à Napoléon le prétexte de son coup d'État. De la sorte, dans l'esprit de Saint-Simon, l'opposition du tiers-état et des ordres privilégiés prit la forme de l'opposition entre « travailleurs » et « oisifs ». Les oisifs, ce n'étaient pas seulement les anciens privilégiés, mais aussi tous ceux qui vivaient de rentes, sans prendre part à la production et au commerce. Et les « ouvriers », ce n'étaient pas seulement les salariés, mais aussi les fabricants, les négociants, les banquiers⁵⁸. Il était patent que les oisifs avaient perdu la capacité de direction intellectuelle et de domination politique, et c'était définitivement confirmé par la Révolution. Que les non-possédants n'eussent pas cette capacité, ce point semblait à Saint-Simon démontré par les expériences de la Terreur. Dès lors, qui devait diriger et dominer ? D'après Saint-Simon, la science et l'industrie, qu'unirait entre elle un nouveau lien religieux, destiné à restaurer l'unité des conceptions religieuses rompue depuis la Réforme, un « nouveau christianisme » nécessairement mystique et strictement hiérarchisé. Mais la science, c'était les hommes d'études, et l'industrie, c'était en première ligne les bourgeois actifs, fabricants, négociants, banquiers. Ces bourgeois devaient, certes, se transformer en une espèce de fonctionnaires publics, d'hommes de confiance de la société, mais garder cependant vis-à-vis des ouvriers une position de commandement, pourvue aussi de privilèges économiques. Les banquiers surtout devaient être appelés à régler, par la réglementation du crédit, l'ensemble de la production sociale. Cette conception correspondait tout à fait à une période où, en France, la grande industrie, et avec elle l'opposition entre bourgeoisie et prolétariat, étaient seulement en train de naître. Mais il est un point sur lequel Saint-Simon insiste tout particulièrement : partout et toujours ce qui lui importe en premier lieu, c'est le sort de « la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ».

Déjà dans ses *Lettres de Genève*, Saint-Simon pose le principe que "tous les hommes travailleront"⁵⁹. Dans le même ouvrage, il sait déjà que la Terreur a été la domination des masses non possédantes. "Regardez, leur crie-t-il, ce qui est arrivé en France pendant le temps que vos camarades y ont dominé ; ils y ont fait naître la famine."

Or, concevoir la Révolution française comme une lutte de classe entre la noblesse, la bourgeoisie et les non-possédants était, en 1802, une découverte des plus géniales. En 1816, il proclame la politique science de la production et il prédit la résorption entière de la politique dans l'économie⁶⁰. Si l'idée que la situation économique est la base des

⁵⁸ Et pour Engels et Marx, les « ouvriers » ce sont non seulement les manœuvres, mais aussi les autres salariés, plus « qualifiés », et capables d'un travail « complexe » ou « composé », techniciens, ingénieurs, cadres.

⁵⁹ Saint-Simon. *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, p.55, Paris, 1868

⁶⁰ Allusion à une lettre de Saint-Simon : *Correspondance politique et philosophique. Lettres de H. de Saint-Simon à un Américain*, contenue dans le recueil : *L'Industrie, ou discussions politiques, morales et*

institutions n'apparaît ici qu'en germe, le passage du gouvernement politique des hommes à une administration des choses et à une direction des opérations de production, donc l'abolition de l'Etat, dont on a fait dernièrement tant de bruit, se trouve déjà clairement énoncée ici. C'est avec la même supériorité sur ses contemporains qu'il proclame, en 1814, immédiatement après l'entrée des Alliés à Paris, et encore en 1815, pendant la guerre des Cent-Jours, l'alliance de la France avec l'Angleterre et, en deuxième ligne, celle de ces deux pays avec l'Allemagne comme la seule garantie du développement prospère et de la paix pour l'Europe. Prêcher aux Français de 1815 l'alliance avec les vainqueurs de Waterloo exigeait certes un peu plus de courage que de déclarer une guerre de cancan aux professeurs allemands.

[...] nous trouvons chez Saint-Simon une largeur de vue géniale qui fait que presque toutes les idées non strictement économiques des socialistes postérieurs sont contenues en germes chez lui [...] ⁶¹. »

Lénine, lui-même, célébrait la « divination géniale » de Saint-Simon, dans laquelle il voyait une sorte de plagiat par anticipation de « l'analyse scientifique » de Marx :

« "Alors se réalisent les paroles géniales de Saint-Simon : 'L'anarchie actuelle de la production, qui provient du fait que les relations économiques se développent sans régularisation uniforme, doit céder la place à l'organisation de la production. La production ne sera plus dirigée par des chefs d'entreprise isolés indépendants les uns des autres et ignorant les besoins économiques des hommes, mais par une institution sociale. L'autorité administrative centrale, capable de considérer d'un point de vue plus élevé le vaste domaine de l'économie sociale, la régularisera d'une manière qui soit utile à l'ensemble de la société, remettra les moyens de production en des mains qualifiées et veillera notamment à une constante harmonie entre la production et la consommation. Il y a des établissements qui, au nombre de leurs tâches, se sont assigné une certaine organisation de l'œuvre économique : ce sont les banques.' Nous sommes encore loin de la réalisation de ces paroles de Saint-Simon, mais nous y allons ; c'est du marxisme, autre que ne se le représentait Marx, mais uniquement par la forme." (Cf. Schulze-Gaevernitz *Grundrisse der Sozialökonomik*, p.146)
Excellente "réfutation" de Marx, qui fait un pas en arrière de l'analyse scientifique de Marx vers la divination de Saint-Simon, géniale sans doute, mais qui n'est cependant qu'une divination ⁶². »

C'est Ludwig von Westphalen, son futur beau-père, qui avait initié le jeune Marx aux théories de Saint-Simon. Admirateur de l'industrialisme qu'il a découvert en Amérique, adepte du *management* de la société sur le modèle de l'entreprise, celui-ci est d'abord un ingénieur militaire, formé à l'Ecole royale du Génie qui réunit les ingénieurs des « places » et ceux des « tranchées », grâce à la langue commune des mathématiques et à l'architecture. Il y reçoit notamment l'enseignement du mathématicien Gaspard Monge et se passionne pour la mécanique des fluides. De Hollande, pays des eaux et réseaux, il ramène une stratégie afin de

philosophiques dans l'intérêt de tous les hommes livrés à des travaux utiles et indépendants, tome 2, Paris, 1817, pp. 83-87

⁶¹ Engels, *M. Eugen Dühring bouleverse la science*, 1878

⁶² Cf. *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*. Ecrit de janvier à juin 1916. Publié pour la première fois en avril 1917, à Petrograd. Editions en langues étrangères. Pékin, 1966

permettre la victoire politique des « industriels » ; l'un des deux néologismes, avec « intellectuel », que nous lui devons.

Ayant découvert « l'importance de la physiologie », c'est-à-dire de l'*organisation* du corps humain, cet assemblage d'outils (*organon*) spécialisés, hiérarchisés, en perpétuelle communication interne et externe, il fait des dissections à l'école de médecine. Ingénieurs et médecins travaillent sur les réseaux : les uns construisent des réseaux artificiels, les autres les observent sur le corps humain. Où l'on rejoint les tentatives de Vaucanson⁶³ et *L'Homme-machine* de La Mettrie (1748) – machine-outil polyvalente dirons-nous. Saint-Simon scrute le cerveau, ce nœud de réseaux (nerveux, sanguin, respiratoire, digestif, etc.). Il en tire une analogie entre la circulation des fluides et la communication généralisée. L'eau dans les canaux, le sang dans les veines, l'argent et la science dans le corps social. Il publie, avec la collaboration d'Augustin Thierry (1795-1856), d'Auguste Comte (1798-1857) et de jeunes polytechniciens, des ouvrages aux titres explicites, *L'Industrie*, *Le Politique*, *L'Organisateur*.

Insecte, instinct de secte (Leiris). Il s'agit en bref de faire des hommes des insectes sociaux, et de l'humanité une ruche productiviste. Certes l'homme est l'animal social (« politique » dit Aristote) et il n'est d'humanité que sociale, mais cette société qui produit les hommes qui la produisent en retour, est composée d'individus : elle n'est pas l'individu collectif. D'où la nécessité de *l'organiser* afin de produire cet homme *sursocialisé* dont parle Kaczynski : « l'homme quelconque », « sans qualité » ; l'homme de l'organisation, fonctionnel, impersonnel, interchangeable ; le rouage.

Par « industriels », Saint-Simon entend *tous les producteurs*, ouvriers, artisans, ingénieurs, savants, banquiers, etc., même s'il s'agit pour lui de confier la direction de la société aux *génies*, ingénieurs et scientifiques ; aux « capacités » qu'on n'appelle pas encore technocrates mais qui, spécialistes du *génie* militaire et civil, *gènèrent*, *engendrent*, et supplantent les aristocrates. Pour Saint-Simon, comme pour Marx et Badiou, la civilisation est basée sur la production et la liberté sur l'abondance ; cette liberté consiste à s'affranchir de la contrainte matérielle et de la dépendance à la nature. C'est le caractère *organisé* et collectif du saint-simonisme qui en fait le brouillon du socialisme scientifique.

Vingt ans après Saint-Simon, le jeune Marx (26 ans), explique dans ses *Manuscrits de 1844* que la nature est « le corps non organique » de l'homme, qui est lui-même une partie consciente de la nature, distincte de l'animal par son « activité productive, générique ». Et tout d'abord par la transformation de cette nature non-organique pour produire un monde objectif. Un produit de l'art, donc, un monde artificiel et technifié.

Au moyen de l'industrie, poursuit Marx, les sciences de la nature ont transformé la vie humaine et préparé son émancipation, tout en entraînant dans l'immédiat « une complète déshumanisation »⁶⁴.

« L'industrie est le vrai rapport historique de la nature, donc des sciences de la nature, à l'homme. Si donc on conçoit l'industrie comme la révélation exotérique des forces essentielles de l'homme, on comprend également l'essence humaine de la nature ou l'essence naturelle de l'homme. (...) La nature telle que l'industrie la fait est donc – quoique sous une forme aliénée – la vraie nature anthropologique. (...) pour l'homme socialiste, ce qu'on appelle l'histoire universelle n'est rien d'autre que la production de l'homme par le travail humain, que le devenir de la nature pour l'homme⁶⁵. »

⁶³ Cf. *Vaucanson ou le prototype de l'ingénieur*, Olivier Serre & Pièces et main d'œuvre, 2009, sur www.piecesetmaindoeuvre.com

⁶⁴ Cf. L'enquête d'Engels, en 1845, sur *La situation de la classe laborieuse en Angleterre*

⁶⁵ Cf. *Manuscrits de 1844*. p. 114 à 116. Trad. J.P. Gougeon. Introduction de J. Salem, Garnier-Flammarion, 1996

Bref, l'animal organisé (social, politique) et productif, se produit lui-même en organisant la nature, son corps inorganique, en fonction de ses besoins et désirs. Cette organisation (transformation) se fait au moyen des sciences industrielles et d'un surcroît d'organisation sociale, précisément désignée des noms de socialisme (Pierre Leroux), socialisme scientifique (ni utopique, ni chrétien) puis communisme quand Marx et Engels veulent signifier leur appartenance à la tendance la plus collectiviste du mouvement ouvrier.

Anthropocène, technocène, capitalocène

Notons au passage que cette « transformation du monde », « de la nature », par l'homme « productif » et « organisé » ressemble comme deux allumettes à cet « anthropocène », si déploré comme phénomène et si débattu comme concept. Le « capitalocène » dénoncé par Andreas Malm dans *L'Anthropocène contre l'histoire. Le réchauffement climatique à l'ère du capital*⁶⁶ est surtout la sempiternelle tentative des anticapitalistes (en l'occurrence, un néo-bolchevique suédois) de ramener tous les maux à leur idée fixe - « le capitalisme, seul responsable de l'exploitation destructrice de la nature » - et pour en disculper le technocène, dissimulé dessous. Comme si le productivisme communiste, autrement dit capitalisme d'Etat, qu'on a vu à l'œuvre en Union soviétique, en Chine, au Vietnam, en Europe de l'Est et dans tant d'autres « pays socialistes » et « démocraties populaires » avait été plus ménager de la nature, humaine ou non-humaine. Il est vrai que pour ces fanatiques « l'idée communiste » n'est pas coupable des crimes des communistes. Les échecs, ravages et massacres sont toujours imputables aux « conditions extrêmes » de la révolution, à l'activité hostile « des forces réactionnaires », à des « déviationnismes », voire aux erreurs individuelles de dirigeants glorifiés mordicus pendant des décennies et même *post mortem*. Ils ont toujours en réserve une micro-expérience mythifiée - la Commune⁶⁷, Barcelone, le Chiapas - hélas avortée par leurs ennemis, mais *qui prouve* malgré sa fugacité et son exigüité, « la possibilité d'un autre monde ». Et c'est avec la meilleure et la plus agressive conscience du monde qu'ils nous somment de les suivre dans un nouvel essai qui cette fois trouvera son lieu et sa formule.

En vérité, chaque société humaine a détruit à la mesure de ses moyens.

« L'anthropocène » si l'on veut désigner par ce mot la « transformation » de la nature, sa production/destruction par l'animal social, a commencé à feu doux avec les chasseurs cueilleurs, fort peu nombreux, fort mal armés, et qui auraient pourtant réussi à éliminer la plupart des grands mammifères rencontrés depuis 125 000 ans, dans leurs migrations⁶⁸. Au temps pour la « proximité avec l'animalité » et « le corps non-organique de l'homme ».

La destruction des forêts du nord et de l'ouest de l'Europe, les ravages des sociétés agraires partout dans le monde marquent l'extension du brasier⁶⁹. Dès le Moyen-Âge, les mines et forges d'Alleverd, dans le Grésivaudan, signalent par leur « exploitation destructrice de la nature », l'avènement de la société industrielle.

« Dans le Dauphiné, les représentants du Dauphin accusaient officiellement ceux qui fondaient le fer d'être responsables de la destruction des bois et réclamaient qu'on prît des mesures énergiques contre les bûcherons et les fondeurs⁷⁰. »

⁶⁶ La Fabrique, 2017

⁶⁷ Cf. Robert Tombs, *Paris, bivouac des révolutions*. 2014, Libertalia

⁶⁸ Cf. « *Extinction. Body size downgrading of mammals over the later Quaternary* », *Science* n° 360, 20 avril 2018, sur http://www.piecesetmaindoeuvre.com/IMG/pdf/science_20_avril_18.pdf

⁶⁹ Cf. Jared Diamond, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Gallimard, 2006

⁷⁰ J. Gimpel, *La révolution industrielle du Moyen-Age*, Le Seuil, 1975

L'embrassement devient général quand, des noces du capital et de la science, jaillissent des forces productives/destructives et une explosion démographique exponentielles. Ni le capital, ni la technologie, pris séparément, n'auraient été capables de tels exploits. Loin que « le capitalisme mondialisé asservisse anarchiquement l'essor scientifique aux techniques vendables » (Badiou), ils se servent mutuellement. Il fallait l'investissement du capital (public ou privé) pour développer les technologies ; et le développement technologique pour justifier ces investissements (au nom du profit escompté). Que le capital s'engraisse en vendant de la marchandise stupide et innovante, ou que la recherche gaspille d'énormes crédits dans des programmes erratiques ou sans issue pratique reste secondaire par rapport à la tendance principale. Mais le facteur décisif, c'est la science, la capacité de transformer la connaissance du monde en puissance matérielle *au moyen de machines* (technoscience, technologie). Le capital n'étant lui-même qu'un de ces moyens ou machines. Aussi vivons-nous à l'ère technologique de l'Anthropocène. « Les hommes font leur histoire », même s'« ils ne savent pas l'histoire qu'ils font » (Marx). Tous les hommes ont contribué au crime à leur su ou leur insu, mais tous n'y ont pas contribué autant suivant leur strate sociale et historique. Les derniers venus, les technologues, montés sur les épaules des générations précédentes, disposent de moyens sans commune mesure avec ceux des chasseurs cueilleurs. Mais ces moyens n'existeraient pas sans les moyens mis au point par les chasseurs cueilleurs, et que chaque génération, « l'intellect général », a perfectionnés. À quoi s'ajoute le facteur démographique qui en multiplie l'effet destructeur. Les membres de la société techno-industrielle, innombrables et surarmés, quelles que soient leurs positions sociales respectives (ouvriers, employés, technologues, capitalistes), ont détruit en deux siècles à peu près tout ce qui restait de nature : réseaux routiers, transports, infrastructures industrielles, etc⁷¹.

Les membres les plus puissants de chaque société historique se sont à chaque époque *approprié* le plus gros du butin de cette destruction (consommation, dépense ostentatoire, gaspillage, privilèges, etc.). Tout ce que réclament les exploités et leurs représentants plus ou moins autoproclamés c'est d'avoir part égale au pillage (à « l'abondance ») comme à son organisation. C'est l'*incipit* fameux du *Manifeste* : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire des luttes de classes. » Il se pourrait en fait que toutes les sociétés soient malheureuses, mais chacune à sa façon, et que leur histoire soit l'histoire des luttes pour l'accroissement de leur puissance, productive et destructive.

Automation, organisation

L'homme auto-producteur de lui-même et ayant « humanisé » cette part « non-organique » de lui-même est arrivé à cette phase décrite par Norbert Wiener en 1950 : « Nous avons modifié si radicalement notre milieu que nous devons nous modifier nous-mêmes pour vivre à l'échelle de ce nouvel environnement⁷². »

Il suffit de lire Bogdanov, Bazarov, Lounatcharski, Trotsky, pour savoir avec quelle ardeur certains marxistes et leurs compagnons futuristes aspirent à cette modification. Marx, le « socialiste scientifique » qui se réjouissait de ce que « la vapeur et l'électricité conspirent contre le statu quo », aurait accueilli avec enthousiasme l'avènement de la cybernétique, d'Internet, des usines 2.0, etc. Après tout, que sont ces artifices, sinon cette part non-organique de la nature, enfin humanisée et organisée. « Et il est certain, selon Descartes, que toutes les

⁷¹ Cf. *Le Monde* du 10 octobre 2018 : « Freiner la croissance de la population est une nécessité absolue », tribune signée par un collectif de scientifiques

⁷² N. Wiener, *Cybernétique et société, l'usage humain des êtres humains*

règles des mécaniques appartiennent à la physique, en sorte que toutes les choses qui sont artificielles, sont avec cela naturelles⁷³. »

Un siècle plus tard, dans *L'Homme machine* (1748), La Mettrie inverse l'analogie ; ce sont toutes les choses naturelles qui, avec cela, sont mécaniques :

« Qu'on m'accorde seulement que la matière organisée est douée d'un principe moteur, qui seul la différencie de celle qui ne l'est pas (eh ! peut-on rien refuser à l'observation la plus incontestable ?) et que tout dépend dans les animaux de la diversité de cette organisation, comme je l'ai assez prouvé ; c'en est assez pour deviner l'énigme des substances et celle de l'homme. On voit qu'il n'y en a qu'une dans l'Univers et que l'homme est la plus parfaite. Il est au singe, aux animaux les plus spirituels, ce que la pendule planétaire de Huyghens est à une montre de Julien le Roi. S'il a fallu plus d'instruments, plus de rouages, plus de ressorts pour marquer les mouvements des planètes que pour marquer les heures ou les répéter ; s'il a fallu plus d'art à Vaucanson pour faire son *flûteur* que pour son *canard*, il eut dû en employer encore davantage pour faire un *parleur* : machine qui ne peut plus être regardée comme impossible, surtout dans les mains d'un nouveau Prométhée. »

Marx eut donc sans doute embrassé avec la même résolution la nécessité pour l'homme de *s'automachiner*, individuellement et collectivement, afin de *fonctionner* dans ce nouveau milieu mécanisé ; la fusion du communisme et de la cybernétique ; de l'homme et de la machine créée par l'homme.

Si les marxistes critiquent comme « réactionnaires » toutes les métaphores du « corps social », ce n'est certes pas par rejet de l'organicisme, mais de tout ce qui se donnant pour « naturel », échappe à leur volonté. La matière organique, animée ou inanimée, n'est pour eux qu'un but de guerre ; elle est à vaincre et à conquérir pour être désorganisée et réorganisée suivant leurs vues planifiées. Quant à l'homme et à la société « naturels », l'image du « corps social » renvoie selon eux à une unité illusoire dont « la fable des membres et de l'estomac » est l'exemple typique.

C'était lors d'une de ces luttes de classes qui divisaient la société romaine. La plèbe, une fois de plus, avait fait sécession sur le Mont Aventin pour protester contre l'oppression économique et politique des patriciens (des « pères »). Sans la plèbe, plus de soldats ni de producteurs et Rome s'écroulait. Le consul Menenius Agrippa se rendit donc sur l'Aventin pour négocier et dit aux déserteurs :

« Un jour, les membres du corps humain, voyant que l'estomac restait oisif, séparèrent leur cause de la sienne, et lui refusèrent leur office. Mais cette conspiration les fit bientôt tomber eux-mêmes en langueur : ils comprirent alors que l'estomac distribuait à chacun d'eux la nourriture qu'il avait reçue, et rentrèrent en grâce avec lui. Ainsi le sénat et le peuple, qui sont comme un seul corps, périrent par la désunion, et vivent pleins de force par la concorde⁷⁴. »

Il fallut plus que de belles paroles pour ramener les plébéiens dans Rome : l'abolition des dettes et la concession de droits politiques, notamment l'institution des tribuns du peuple. Mais notons au passage que cette « concorde » érigée par Menenius Agrippa en condition *sine qua non* de la vie des hommes et de la cité, est non seulement l'un des noms de l'organisation, mais aussi de *L'Entraide*⁷⁵, le principe que Kropotkine et ses disciples opposent au « darwinisme social », à la

⁷³ Descartes, *Principes de la philosophie*, 1644, t.IX, a.203

⁷⁴ Tite-Live, *Histoire romaine*, Livre II

⁷⁵ Cf. Pierre Kropotkine, *L'Entraide, un facteur de l'évolution*, 1902, d'après l'édition Alfred Costes, 1938, Les Editions Invisibles

lutte de tous contre tous pour la survie du mieux adapté, etc. Il faut y voir de près pour distinguer entre elles ces notions et d'autres voisines (coopération, socialisation, etc.) ; et pour distinguer les différences de sens que chaque école dissimule dans ses interprétations. Quant aux assurances des communistes, mieux vaut lire les « petites lignes » du contrat, entre les lignes et même les lignes blanches avant de le signer. Bien fol est qui s'y fie : il ne vaut que pour le souscripteur et pour la ligne communiste du moment.

Il n'y a pour les marxistes rien d'inné dans l'homme et la société, rien que d'historique et de dialectique. Toujours l'homme et la société se produisent mutuellement à partir de leurs conditions d'existence matérielle. Il ne s'agit que d'en prendre conscience pour arracher cette production aux mécanismes aveugles de la nature et de la société, afin de la diriger scientifiquement.

« L'Idée du communisme⁷⁶ » c'est la construction d'un superorganisme artificiel, intelligent et mondialisé, produit de la volonté de puissance d'une humanité dont les communistes se pensent, non pas l'estomac, mais le cerveau ; les *organiseurs* ; l'avant-garde dirigeante sur le plan de la résolution et de l'intelligence théorique. Charge aux membres dirigés et organisés, de nourrir ce génial cerveau et d'exécuter ses directives incontestables, puisque scientifiques et pour le bien commun.

Reconnaissons à Badiou de la suite dans cette « idée communiste », ainsi qu'en témoigne ce magnifique déchet exhumé du *Manifeste pour la philosophie*⁷⁷ :

« Les méditations, supputations et diatribes sur la technique, pour répandues qu'elles soient, n'en sont pas moins uniformément ridicules. (...) Le caractère stéréotypé de ces ruminations, qui relèvent de ce que Marx appelait le "socialisme féodal", est du reste la meilleure preuve de leur peu de sens pensable. Si j'avais à dire quelque chose sur la technique, dont le rapport avec les exigences contemporaines de la philosophie est assez mince, ce serait bien plutôt le regret qu'elle soit encore si médiocre, si timide. Tant d'instruments utiles font défaut, ou n'existent que dans des versions lourdes et incommodes ! Tant d'aventures majeures piétinent, ou relèvent du "la vie est trop lente", voyez l'exploration des planètes, l'énergie par fusion thermonucléaire, l'engin volant pour tous, les images en relief dans l'espace... Oui, il faut dire : "Messieurs les techniciens, encore un effort si vous voulez vraiment le règne planétaire de la technique !" . »

Quand on vous le disait. Imaginez Iter, des vaisseaux spatiaux, des colonies extra-terrestres, dirigés en assemblée générale, sous la tutelle de la cellule du Parti.

Ce que le philosophe Badiou, le Soleil Rouge de la pensée sidérale et de l'année lumière, entend par technique, cette activité vieille comme l'homme, c'est bien entendu la *technologie*, consubstantielle au capitalisme, étatique ou oligarchique ; cela n'a d'importance que pour les communistes dont l'objectif est l'appropriation collective – comprenez, technocratique - des moyens de production et d'échange (les fusées et les *combinat* satellitaires). Ce que nous, luddites, entendons par technologie, c'est :

- 1) La transformation du monde par une philosophie en actes.
- 2) L'intensification de la lutte de classes par d'autres moyens, au profit de la technocratie dirigeante.

⁷⁶ Cf. A. Badiou, *L'Hypothèse communiste*, Lignes, 2009

⁷⁷ Le Seuil, 1989, cité dans *On arrête parfois le progrès*, introduction à *Les luddites en France*. Ouvrage collectif coordonné par C. Biagini et G. Carnino. L'Echappée, 2010

Il est conforme à un roqaton du communisme machiniste et électricien de s'emballer pour des projets de pouvoir illimité, si déments soient-ils, puisque dirigeant communiste, « *taillé dans une étoffe à part* » (Staline), il identifie son règne planétaire à celui « de la technique ». Déjà sous Badiou perçait Zorclub, et ses masses de zorghommes pilotés par zorglondes. De l'anti-humanisme philosophique au transhumanisme scientifique, il n'y a pas l'épaisseur d'un rapport de la NSF sur *L'augmentation des capacités humaines par les technologies convergentes*⁷⁸. N'a-t-il pas déjà sa puce sous-cutanée pour commander son environnement, activer l'Organisation, déclencher *L'Internationale* quand il rentre chez lui ? Que le monde sera scientifique, rationnel et communiste, quand IBM ayant accompli sa tâche historique de créer « la planète intelligente »⁷⁹, il ne restera plus qu'à collectiviser IBM, à en confier la direction c'est-à-dire, au Président Badiou et à ses machinistes pour instaurer le cybercommunisme de l'automatisation.

Communisme clanique : chacun pour tous et tous ensemble

En attendant, Superbadiou a une révélation à faire aux archéologues, préhistoriens, historiens, économistes, sociologues et sans doute à une demi-douzaine de spécialistes d'autres disciplines mineures :

« Le capitalisme est la forme contemporaine du néolithique (...) Il est le dernier stade du néolithique (...) Que le nouveau communisme s'oppose, partout, sur toutes les questions, à la survie morbide du capitalisme, cette "modernité" apparente d'un monde en réalité cinq fois millénaire – ce qui veut dire : vieux, bien trop vieux⁸⁰. »

À première vue, on écarquille les yeux devant l'énormité du truisme.

Notez que la forme contemporaine de Lénine a évité la franchise dans le plagiat : « Le capitalisme, stade suprême du néolithique ». Tout au plus nous inflige-t-il une paraphrase : « Le capitalisme n'est que la phase ultime des restrictions que la forme néolithique des sociétés impose à la vie humaine. »

En somme, « la forme contemporaine du néolithique » n'est que « la forme contemporaine (« ultime ») du néolithique. »

« Ultime » esquivé la tautologie de justesse. Le lecteur du *Monde* sait bien que « l'ultime » ou la « dernière » version de son logiciel de traitement de texte signifie simplement sa plus récente mise à jour, en attendant la prochaine.

A priori, quel que soit le nom qu'on lui donne, la société actuelle ne peut être que la forme contemporaine de la société passée et l'on pourrait dire, « le capitalisme est la forme contemporaine de la société humaine ».

Badius a cependant des arguments à faire valoir, sans doute tirés du récent livre de Jean-Paul Demoule, qu'il ne cite pas : *Les dix millénaires oubliés qui ont fait l'histoire (Quand on inventa l'agriculture, la guerre et les chefs)*⁸¹. C'est Demoule qui a répandu la notion de « révolution néolithique », et la révolution, c'est son domaine à Badius, son territoire de mâle Alpha. Et donc :

« Prenons les choses d'un peu plus loin. L'humanité, depuis quatre ou cinq millénaires, est organisée par la triade de la propriété privée, qui concentre d'énormes richesses dans les mains de très minces oligarchies ; de la famille, où les fortunes transitent par le biais de l'héritage ; de l'Etat, qui protège par la force armée et la

⁷⁸ M. Roco, W. Bainbridge, *Converging Technologies for Improving Human Performance*, NSF, juin 2002

⁷⁹ Cf. *L'Industrie de la contrainte*, Pièces et main d'œuvre, L'Echappée, 2011

⁸⁰ *Le Monde*, 28 juillet 2018

⁸¹ Fayard, 2017

propriété et la famille. C'est cette triade qui définit l'âge néolithique de notre espèce, et nous y sommes toujours, voire plus que jamais. Le capitalisme est la forme contemporaine du néolithique, et son asservissement des techniques par la concurrence, le profit et la concentration du capital ne fait que porter à leur comble les inégalités monstrueuses, les absurdités sociales, les massacres guerriers et les idéologies délétères, qui accompagnent depuis toujours, sous le règne historique de la hiérarchie des classes, le déploiement des techniques neuves⁸². »

Et dire qu'on se croyait naïvement à « l'âge du silicium » et du « capitalisme mondialisé » ! Tout s'éclaire. Le capitalisme, c'est le ploutocrate Crésus, propriétaire du Pactole ; c'est Babylone première cité-Etat du monde ; c'est les Atrides, le type même de la famille d'oligarques, héritière d'une grosse fortune : une triade assurément protégée par la force armée. Le tribun de l'humanité n'est pas anticapitaliste, il est anti-néolithique ! Et en effet, « les inégalités monstrueuses, les absurdités sociales, les massacres guerriers et les idéologies délétères » n'ont pas attendu « le capitalisme » pour se donner libre cours. Pour « prendre les choses d'un peu plus loin » comme il le dit, on peut remonter aux *Sanglantes origines*⁸³ et aux *Choses cachées depuis la fondation du monde*⁸⁴ ; c'est-à-dire à l'hypothèse girardienne selon laquelle l'hominisation serait liée à la chasse collective, la horde contre la harde, et en particulier contre ces énormes bêtes, depuis disparues. Une hypothèse renforcée du fait que les hominidés omnivores se contentaient jusqu'alors de cueillette et de charognage. Aucun besoin primaire ne les obligeait à s'attaquer aux ours, aux mammoths, aux rhinocéros, sinon celui de forger leur force unitaire, de « dominer sur les autres espèces » et « sur toute la terre » (*La Genèse*). C'est dans l'affrontement collectif du chacun pour tous et tous contre un, contre des animaux trop gros, trop féroces pour être combattus seul à seul, que les « animaux politiques » auraient soudé leur *entraide*, « nous tous, ensemble, contre... » (la faim, le froid, le tigre aux dents de sabre, les autres clans, etc.). « Tous ensemble !... Tous ensemble !... Ouais ! Ouais ! ». Quant à la chasse aux petits mammifères (aux oiseaux, aux poissons, etc.), le goût de la chair et la croissance démographique des hordes primitives - déjà - suffiraient à expliquer que les charognards cueilleurs soient passés à la prédation, en attendant que la sur-prédation et leur sur-multiplication n'imposent le passage à l'élevage et à l'agriculture pour un nouveau cycle de « croissance et multiplication ».

Communisme clanique : tous contre un – ou tous contre les autres

Le chapitre que Kropotkine consacre à *L'entraide chez les sauvages* préface de façon frappante les thèses girardiennes sur *La Violence et le Sacré*⁸⁵ ; le tabou de l'effusion de sang à l'intérieur du clan ; le caractère mimétique et épidémique de cette effusion intestinale que le clan redoute plus que tout ; l'origine du sacrifice, son caractère collectif (tous contre un), le choix de la victime émissaire ; l'importance des rites et des règles pour maintenir la communauté, etc. Ainsi cet exemple parmi tant d'autres, que Kropotkine tire de chez les Papous :

« Malheureusement les conflits ne sont pas rares, - non à cause de la "surpopulation du pays" ou d'une "âpre concurrence", ou d'autres inventions semblables d'un siècle mercantile, mais principalement à cause de superstitions. Aussitôt que l'un d'eux tombe malade, ses amis et parents se réunissent et se mettent à discuter sur ce qui pourrait être la cause de la maladie. Tous les ennemis possibles sont passés en revue,

⁸² *Le Monde*, 28 juillet 2018

⁸³ René Girard, Stanford University Press, 1987, Flammarion, 2011

⁸⁴ René Girard, Grasset, 1978

⁸⁵ René Girard, Grasset, 1972

chacun confesse ses propres petites querelles, et enfin la vraie cause est découverte. Un ennemi du village voisin a appelé le mal sur le malade, et une attaque contre ce village est décidée. C'est la raison de querelles assez fréquentes, même entre les villages de la côte, sans parler des cannibales des montagnes qui sont considérés comme des sorciers et de vrais ennemis, quoique lorsqu'on les connaît de plus près, on s'aperçoit qu'ils sont exactement la même sorte de gens que leurs voisins de la côte. (Cf. *Isvestia* de la Société géographique de Russie, 1880, p. 181 et suiv. ...)

Ou celui-ci de chez les Dayaks :

« Il est à remarquer qu'en cas de sentence de mort, personne ne veut prendre sur soi d'être l'exécuteur. Chacun jette sa pierre ou donne son coup avec la hache, évitant soigneusement de donner un coup mortel. À une époque postérieure ce sera le prêtre qui frappera la victime avec un couteau sacré. Encore plus tard ce sera le roi, jusqu'à ce que la civilisation invente le bourreau payé. Voyez sur ce sujet les profondes remarques de Bastian dans *Der Mensch in der Geschichte* III, *Die Blutrache*, pp. 1-36. Un reste de cet usage très ancien, me dit le professeur E. Nys, a survécu dans les exécutions militaires jusqu'à nos jours. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, on avait l'habitude de charger les fusils des douze soldats, désignés pour tirer sur le condamné, avec onze cartouches à balles et une cartouche à blanc. Comme les soldats ne savaient pas lequel d'entre eux avait cette dernière, chacun pouvait consoler sa conscience en pensant qu'il n'était point meurtrier. »

Ce que « sa conscience » dit au soldat, comme au primitif, c'est que l'effusion de sang à l'intérieur du groupe est si contagieuse et périlleuse, qu'elle doit être « anonymisée » et « collectivisée » afin de ne mettre personne en avant qui puisse, à son tour, devenir victime d'une nouvelle vendetta. Le lynchage sacrificiel doit être impersonnel. Il doit arrêter le cycle des violences et des contre-violences. Il faut donc l'effectuer dans des conditions exceptionnelles d'asepsie, et, si possible, le confier à des spécialistes consacrés, agissant au nom de « tous ensemble » ; des individus eux-mêmes exceptionnels, immunisés par leur sacralité qui leur donne un double statut, à la fois interne et externe au groupe. Assez interne pour porter la violence sanguinaire de tout le groupe, assez externe pour que le groupe et chacun de ses membres en soient déclarés innocents et que cette violence ne reflue pas au sein du groupe avec de mortelles conséquences pour celui-ci.

Les rivalités et violences nées du huis-clos de la horde peuvent en effet détruire celle-ci à moins d'être canalisées et purgées dans le massacre collectif de l'ennemi commun qui ramène – temporairement – la paix et cette bienfaisante union qui fait la force. En attendant le prochain cycle tension/purgation.

Sans ennemi, extérieur ou intérieur, sans massacre sacrificiel, pas de communauté des massacreurs et des sacrificateurs : pas d'entraide. Cette entraide décisive pour leur survie et leur développement, face à toutes les adversités issues de la nature ou de leurs congénères. Ni les hommes, ni les huîtres ne vivent de l'air du temps, et, en quelques dizaines de milliers d'années, quelques millions de chasseurs, de plus en plus adroits, de plus en plus nombreux, de mieux en mieux équipés *et organisés*, peuvent fort bien dévaster la faune au point de se trouver contraints à l'agriculture – à la « révolution néolithique » (Demoule) - pour subsister. Laquelle suscite une explosion démographique qui exige de nouvelles « révolutions », industrielle, technologique, etc.

Kropotkine se présente tout à la fois comme un darwiniste authentique et un rousseauiste raisonné face aux fictions également « anti-scientifiques » du « bon » et du « mauvais » sauvage :

« Ce serait une fatigante répétition que de donner plus d'exemples de la vie sauvage. Partout où nous allons nous trouvons les mêmes habitudes sociales, le même esprit de solidarité. Et quand nous nous efforçons de pénétrer dans la nuit des temps lointains, nous trouvons la même vie du clan, les mêmes associations d'hommes, quelque primitifs qu'ils soient, en vue de l'entraide. Darwin avait donc tout à fait raison lorsqu'il voyait dans les qualités sociales de l'homme le principal facteur de son évolution ultérieure, et les vulgarisateurs de Darwin sont absolument dans l'erreur quand ils soutiennent le contraire.

Le peu de force et de rapidité de l'homme (écrivait Darwin), *son manque d'armes naturelles, etc., sont des défauts plus que contre-balancés, premièrement par ses facultés intellectuelles* (lesquelles, remarque-t-il ailleurs, ont été principalement ou même exclusivement acquises pour le bénéfice de la communauté) ; *et secondement par ses qualités sociales qui l'amènent à donner son appui à ses semblables et à recevoir le leur.* (Cf. *Descent of Man*, seconde édition, pp. 63 et 64)

Au XVIII^e siècle le sauvage et sa vie "à l'état de nature" furent idéalisés. Mais aujourd'hui les savants se sont portés à l'extrême opposé, particulièrement depuis que quelques-uns d'entre eux, désireux de prouver l'origine animale de l'homme, mais n'étant pas familiers avec les aspects sociaux de la vie animale, se sont mis à charger le sauvage de tous les traits "bestiaux" imaginables. Il est évident cependant que cette exagération est encore plus anti-scientifique que l'idéalisation de Rousseau. Le sauvage n'est pas un idéal de vertu, mais il n'est pas non plus un idéal de "sauvagerie". L'homme primitif a cependant une qualité produite et maintenue par les nécessités mêmes de sa dure lutte pour la vie – il identifie sa propre existence avec celle de sa tribu ; sans cette qualité l'humanité n'aurait jamais atteint le niveau où elle est arrivée maintenant⁸⁶. »

On ne va pas reprendre *Le sentier de la guerre (visages de la violence préhistorique)*⁸⁷, ni refaire *Les guerres préhistoriques*⁸⁸. Il est raisonnable de penser avec Kropotkine que l'union du clan se forge aussi contre les autres clans.

« Bref, à l'intérieur de la tribu, la règle de "chacun pour tous", est souveraine, aussi longtemps que la famille distincte n'a pas encore brisé l'unité tribale. Mais cette règle ne s'étend pas aux clans voisins, ou aux tribus voisines, même en cas de fédération pour la protection mutuelle. Chaque tribu ou clan est une unité séparée. C'est absolument comme chez les mammifères et les oiseaux ; le territoire est approximativement partagé entre les diverses tribus, et excepté en temps de guerre, les limites sont respectées. En pénétrant sur le territoire de ses voisins, on doit montrer que l'on n'a pas de mauvaises intentions. Plus on proclame haut son approche, plus on gagne la confiance ; et si l'on entre dans une maison, on doit déposer sa hache à l'entrée. Mais aucune tribu n'est obligée de partager sa nourriture avec les autres : elles peuvent le faire ou ne pas le faire. De cette façon la vie du sauvage est partagée en deux séries d'actions, et se montre sous deux aspects moraux différents : d'une part les rapports à l'intérieur de la tribu, de l'autre les rapports avec les gens du dehors ; et (comme notre droit international) le droit "inter-tribal" diffère sous beaucoup de rapports du droit commun. Aussi, quand on en vient à la guerre, les plus révoltantes cruautés peuvent être considérées comme autant de titres à l'admiration de la tribu.

⁸⁶ *L'Entraide*, op. cité

⁸⁷ Jean Guilaine, Jean Zammit, Le Seuil, 2001

⁸⁸ Lawrence H. Keeley, Editions du Rocher, 2002. Perrin, 2009

Cette double conception de la moralité se rencontre à travers toute l'évolution de l'humanité, et s'est maintenue jusqu'à nos jours. Nous, les Européens, nous avons réalisé quelques progrès, pas bien grands, pour nous débarrasser de cette double conception de la morale ; mais il faut dire aussi que, si nous avons, en quelque mesure, étendu nos idées de solidarité – au moins en théorie – à la nation, et en partie aux autres nations, nous avons affaibli d'autre part les liens de solidarité à l'intérieur de nos propres nations, et même au sein de la famille⁸⁹. »

On est frappé de ce que ces « sociétés communistes primitives » (pour parler comme Marx, Engels, et Morgan), et soumises à la règle de « chacun pour tous », soient tout, sauf des sociétés de l'autonomie individuelle. Mais bien au contraire des sociétés de contrainte et d'autorité collectives où l'organisation est poussée au dernier degré. Vous qui aspirez au retour à la communauté primitive, oubliez toute autonomie personnelle. Vos comportements désormais, vos faits et gestes, goûts et dégoûts, vos attitudes et habitudes, vos discours et silences, vos habits, nourriture et sexualité, seront scrutés, interprétés, commentés, corrigés par *toussétoutes* ; et surtout par ceux qui s'instituant les gardiens de la règle & de la communauté, s'érigent ainsi en éminences personnelles au sein de *noustoussétoutesensemble*.

Admettons que la survie du groupe soit à ce prix ; quant au bonheur et à la liberté individuelle, ils n'y sont pas compris.

Aussi, quand Badiou vitupère : «... tout indique que les sociétés en question étaient pétries de violence, parce que constamment sous le joug, pour seulement survivre, de nécessités harassantes », il profère une affirmation aussi étonnante que celles des apologistes de *L'âge de pierre, âge d'abondance*⁹⁰ et de *La société contre l'Etat*⁹¹. D'autant plus étonnante vu le degré de violence interne (de voisinage, de proximité) dont sont pétries nos sociétés d'abondance technologiques, et que n'eussent jamais toléré « les petits groupes nomades restés proches de l'animalité ». Encore plus étonnante de la part d'un imprécateur du « capitalisme mondialisé » (argent, marchandises, pollutions, *world culture*, migrations), de la famille et de la nation, qu'on imagine au fait des conditions de vie du « prolétariat international », dans les cités de l'ex-« banlieue rouge ».

À l'époque des « réseaux sociaux » (asociaux), des « sociétés multiculturelles » (multinationales), du « vivre-ensemble » (séparément), des « familles recomposées » (décomposées) ou « monoparentales » (monomaternelles), bref des masses atomisées livrées à l'anomie des mégapoles, ce n'est pas « l'idée du communisme » (Badiou) qui reconstitue des « liens de solidarité », mais celle de l'excommunisme.

L'aspiration à l'entre-soi, l'humain besoin d'appartenance à une « communauté de taille humaine » à peu près stable et homogène, qui s'exprimait à travers le clan, la famille, la tribu, la commune, etc., et qui unissait – suivant quelles règles rigoureuses – hommes, femmes et enfants, jeunes et vieux, sont maintenant dévoyés par des séparatismes fondés sur un trait d'exclusion racial, ethnique, religieux, sexuel qui prolifère en sections locales. Le « repli sur soi » et la « crispation identitaire » n'ont jamais si farouchement prospéré que dans le bouleversement de ces populations arrachées et jetées les unes sur les autres afin de réaliser l'idéal du « capitalisme inclusif » (Obama) ou de « l'organisation collective » (Badiou). C'était bien la peine.

⁸⁹ *L'Entraide*, op. cité

⁹⁰ Marshall Salins

⁹¹ Pierre Clastres

On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration devant tous ces gens qui en savent si long et de manière si définitive – quoiqu'ils se contredisent mutuellement – sur les 200 000 premières années de l'humanité dont ils semblent connaître les moindres recoins. Gageons que sur une période et une terre, alors si vastes, la diversité humaine a dû produire tous les cas de figures : bons et mauvais sauvages ; que bons et mauvais furent aussi souvent punis ou récompensés à tort qu'à raison de leurs rapports de coopération et de compétition, entre eux, avec les autres groupes humains, et avec la nature.

Mais en-dehors de quelques isolats en voie de disparition, ceux qui ont survécu, prospéré et proliféré sur toute la terre, sont les mêmes qui – bien avant le « capitalisme » - ont au fil des millénaires acquis les moyens de la puissance et détruit « les primitifs restés proches de l'animalité », cette « animalité » elle-même et leurs habitats naturels. Pas de sensiblerie « ridicule », notre ennemi du capitalisme néolithique a horreur du « culte des amicales sociétés archaïques où bébés, femmes, hommes et vieillards vivaient fraternellement sans rien d'artificiel, y compris avec les souris, les grenouilles et les ours. » Qu'il se réjouisse. Grâce à « l'humain », « par définition artificiel », déployé par des générations de tueurs le risque d'une si répugnante promiscuité s'éteint sous nos yeux.

« L'exploitation destructrice de la nature » - et des hommes – débute en fait, bien avant l'avènement officiel du capitalisme industriel, circa 1800 après J.C. De la Mésopotamie à la Phénicie, il y eût autrefois une zone qu'un géographe a nommée le Croissant fertile, berceau de l'agriculture au néolithique, aujourd'hui gagnée par le désert, et très tôt dévastée par l'irrigation, l'explosion démographique et urbaine : Our, Ourouk, Babylone, Ninive, etc..⁹² Hérodote dit qu'il fut un temps où l'on pouvait faire le tour de la Méditerranée à l'ombre de ses forêts, mais sans doute n'était-ce déjà plus vrai quand les Romains eurent transformé l'Afrique du Nord en champs de blé. Ayant épuisé leurs ressources hydriques, Angkor et la grande cité des Mayas furent abandonnées bien avant que l'Angleterre ne devienne « le lieu classique du mode de production capitaliste ». On a dit comment la charrue, les forges, l'élevage du mouton et l'industrie de la laine ont rasé les forêts du Moyen-Âge. Arrêtons là cet inventaire des destructions pré-capitalistes qui remplirait des mégabancs de données. Passons sur l'esclavage et le servage, les conquêtes arabes, mongoles, espagnoles, les religions et les guerres de religion, etc., *l'histoire est un cauchemar dont je cherche à m'éveiller* (James Joyce).

Bref, soit le capitalisme remonte aux cavernes, soit il n'est pas le « seul responsable de l'exploitation destructrice de la nature ». Il est bien vrai en revanche que les capitalistes industriels, scientifiques, ingénieurs et entrepreneurs, héritiers des moyens et connaissances acquis depuis l'âge de pierre, ont suscité un emballement exponentiel des forces productives/destructives, dont témoignent tous les indicateurs statistiques depuis deux cents ans. L'histoire a montré, conformément d'ailleurs aux vues et aux vœux de Marx, ce saint-simonien d'extrême-gauche, que l'appropriation collective des moyens de production et d'échange (le capitalisme d'Etat à la soviétique par exemple), ne freinait nullement cet emballement, mais au contraire, le rationalisait et l'intensifiait prodigieusement. Au point de réveiller des décennies plus tard la nostalgie d'un Toni Negri pour l'URSS stackhanoviste de Staline, la plus effroyable période d'exploitation du prolétariat et d'accumulation primitive que le monde ait connu avant la Chine⁹³.

Le communisme de l'automation généralisée

⁹² Cf. Jared Diamond, *Effondrement*, op. cité

⁹³ *Socialisme = soviets + électricité*. Allocution prononcée au colloque *Penser l'émancipation* à Saint-Denis, le 15 septembre 2017

L'objectif déclaré de Marx, dès ses *Contributions à la critique de l'économie politique* (*Grundrisse...*), ce n'est nullement un freinage de l'emballement productiviste/destructiviste, mais son accélération par la constante révolution des moyens technologiques entraînant eux-mêmes une constante révolution des rapports de production/destruction ; c'est-à-dire des rapports sociaux. L'horizon proclamé de cette fuite en avant c'est le retour au Paradis perdu de l'abondance gratuite et sans travail, au sein de la technosphère artificielle, en lieu et place du jardin primitif. La Mère Machine évinçant Dieu le Père, « c'est-à-dire la nature » (Spinoza)⁹⁴. André Gorz suit Rudi Supek⁹⁵, qui suit les *Grundrisse*, pour retrouver un siècle après Marx *Les chemins du Paradis (L'agonie du Capital)*⁹⁶. Toni Negri et Michael Hardt empruntent à leur tour le sentier battu, en 2000, dans leur *best seller*, *Empire*⁹⁷, avec Yann Moulier Boutang, Yves Citton et leurs compagnons de route de la revue negriste *Multitudes*, vite flanqués des accélérationnistes léninistes Nick Srnicek et Alex Williams, dont ils publient le *Manifeste*⁹⁸.

Leur communisme, c'est la communication (électronique). Les technologistes communistes ont raison de croire, comme le pensait leur maître, au caractère transitoire du mode de production capitaliste, et nous atteignons peut-être ce moment de dépassement où l'emballement technologique entraîne un dépassement des anciens rapports sociaux : abolition du salariat et de la propriété privée, socialisation des moyens de production et d'échange, extension du temps libre, revenu minimum garanti, peut-être sous forme de crédits de consommation pré-affectés à telle ou telle allocation de biens et de services, etc. L'argent liquide lui-même pourrait disparaître, au profit de monnaies virtuelles (exemple, le *bitcoin*) et des transactions électroniques sous contrôle de l'Etat : finies les petites *grattes* des ventes et du travail au noir, les entêtés devront en revenir au troc. Mais si ce mot d'« Etat » choque votre croyance dans son dépérissement et son extinction sous le communisme cybernétique, vous pouvez le remplacer par « l'organisation collective » comme Badiou, qui se souvient de l'*Angkar padevat* des Khmers rouges. Et le vieil Engels en rit dans sa tombe (« Ces messieurs croient avoir changé les choses quand ils en ont changé les noms. Voilà comment ces profonds penseurs se moquent du monde »).

Mais tous, Gorz, Negri, Badiou, ne font que répéter Engels, lorsqu'il ajoute :

« Tous les socialistes sont d'accord que l'Etat politique et avec lui l'autorité politique disparaîtront en conséquence de la prochaine révolution sociale, à savoir que les fonctions publiques perdront leur caractère politique et se transformeront en simples fonctions administratives protégeant les véritables intérêts sociaux⁹⁹. »

Avec l'emballement technologique, l'abondance également répandue entraînera la disparition des classes et donc de l'Etat, appareil de gestion et d'oppression de l'ex-classe dominante. L'organisation collective remplacera le gouvernement politique des hommes par l'administration fonctionnelle, purement technique, des machines connectées. Cette organisation sera même si fonctionnelle et technique qu'elle sera le fait de la Machine à gouverner, complexe d'algorithmes et de supercalculateurs, gavé de mégadonnées, en extension et en intensification constantes.

⁹⁴ Cf. *Ecrasons l'infâme. Le culte de la Mère Machine et la matrice religieuse du transhumanisme*, www.piecesetmaindoeuvre.com

⁹⁵ Cf. *Karl Marx et l'époque de l'automation*, art. cité

⁹⁶ Editions Galilée, 1983

⁹⁷ Michael Hardt et Toni Negri, *Empire*, Exils, 2001

⁹⁸ Cf. *Multitudes* n°56, été 2014

⁹⁹ *De l'autorité*, op. cité

Tous les socialistes annoncent « le dépassement du capitalisme », par exemple sous la forme d'un communisme technocratique (i.e un communisme des technocrates) ; aucun n'envisage de renoncement à la puissance, à la recherche et développement des moyens de la puissance, qui orientent et structurent tous les modes de production/destruction connus depuis Mithras. Seul ce renoncement pourrait pourtant – aurait pu – arrêter, atténuer, « l'exploitation destructrice de la nature » aujourd'hui en phase terminale.

Quand Badiou fait des phrases sur « le capitalisme, forme contemporaine, phase ultime du néolithique », il ne sait pas ce qu'il dit (est-ce possible ?) et il sème la confusion ; ou il sait et il nous trompe, trahissant à la fois la cause de la nature et celle de ces « milliards d'êtres humains » pris en otages idéologiques par le Mont Rouge de la pensée.

Quelle est donc sa définition du « capitalisme » ? Car, selon Fernand Braudel :

« *Capitalisme* dans son usage large, date du début même du XX^e siècle. J'en verrais le lancement véritable, avec un peu d'arbitraire, dans la parution, en 1902, du livre bien connu de Werner Sombart, *Der moderne Kapitalismus*. Ce mot, pratiquement, Marx l'aura ignoré¹⁰⁰. »

Stupeur. Badiou use d'un mot « pratiquement ignoré de Marx », lequel en revanche ne cesse de parler du capital et des capitalistes. Mais de quoi le capitalisme est-il le nom, alors, en Badiou babil ? Dissertant à propos des *Thèses d'avril* de Lénine, en 2018, il ne peut que répéter : « Il s'agit bel et bien de donner son sens définitif à la formule de Marx dans le *Manifeste du parti communiste* : « Tout ce que nous disons dans ce livre peut se ramener à une seule phrase : abolition de la propriété privée¹⁰¹. »

Bref, le capitalisme selon Badiou, Lénine et Marx, c'est la propriété privée, et l'appropriation publique nous délivrerait des maux qui nous affligent depuis le néolithique.

Fernand Braudel qui n'était qu'historien, mais un historien sérieux, lui, membre de l'École des Annales et adepte de « la longue durée », a produit une étude en trois volumes sur *La Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XV^e et XVIII^e siècles)*. Il y distingue trois types d'économies qui peuvent coexister dans le même temps et le même pays :

- L'énorme terreau quasi autarcique et localisé de la production non-marchande, du troc d'objets et des échanges de services où le marché va pousser ses racines sans le saisir dans son épaisseur.
- Au-dessus, la « zone par excellence de l'économie de marché » où se multiplient les liens horizontaux entre les divers marchés, et où les prix et les marchandises restent régulés par un certain automatisme de l'offre et de la demande : la « main invisible ».
- Enfin l'étage supérieur et exigü du « grand commerce », du « commerce au long cours », des spéculateurs investissant de gros capitaux dans des opérations à long terme ou des pays lointains, achetant des produits hors marché pour les revendre aux meilleures conditions, rompus aux techniques financières (lettres de change, opérations communes, partage des risques, prêts, intérêts, etc.). La zone des vrais capitalistes qui ne font travailler que l'argent, avant comme après la révolution industrielle. Il s'agit de cette coupole financière honnie des anticapitalistes comme des entrepreneurs, les banques, la bourse, le *trading*, uniquement préoccupée d'accumulation. L'économie « fictive » qui se moque de « l'économie réelle » quand elle n'y lance pas des *raids* destructeurs d'entreprises, d'emplois, et de travail accumulé (bâtiments, équipements, savoir-faire, relations, etc.).

¹⁰⁰ Fernand Braudel, *La dynamique du capitalisme*, p.50, 51. Flammarion

¹⁰¹ Cf. *Petrograd, Shanghai, les deux révolutions du XX^e siècle*. p. 43. 2018. La Fabrique

Bref, pour Braudel, « le capitalisme » n'est pas « la forme contemporaine, ultime, du néolithique », et si hégémonique qu'il soit aujourd'hui, il n'englobe ni l'économie de marché, ni évidemment l'économie non marchande, encore existantes. En fait, Badiou n'a pas de définition de ce qu'il nomme « capitalisme » dans un amalgame si intemporel et globalisant, qu'il relève du coup de force et de l'escroquerie intellectuelle et sémantique, avec un arrière-fond de chantage moral et politique. « Capitalisme » devient une sorte d'épouvantail, synonyme de loup-garou et croquemitaine, « seul responsable » de tout le négatif du monde depuis le néolithique. Seriez-vous pour « les inégalités monstrueuses, les absurdités sociales, les massacres guerriers et les idéologies délétères » ? Non ? Vous voilà donc anticapitaliste – et communiste. Car si « le capitalisme » est le nom de tout le mal du monde, l'antinomie du capitalisme, tout le bien du monde, « cela a un nom, un beau nom : le communisme. »

II. Communisme : le ventre est encore fécond, etc.

Badiou, c'est du lourd. Mais nous étions avertis dès le chapeau de l'article : « Afin d'éviter les écueils du primitivisme comme les impasses du transhumanisme, le philosophe Alain Badiou propose de réactiver l'idée communiste ». C'est qu'en vérité, Badiou vous le dit, « l'idée communiste » - à l'opposé de l'idée libérale, ou fasciste, ou religieuse, ou philatéliste - ne s'est jamais traduite par « des inégalités monstrueuses, des absurdités sociales, des massacres guerriers et des idéologies délétères ». Vierge rouge, elle ne peut que ressurgir intacte des pires bains de sang, des systèmes les plus rigidement hiérarchisés, de sociétés si absurdes que la lecture de Kafka y passait pour subversive, des idéologies et réalités léniniste, trotskyste, stalinienne, maoïste, castriste, kim-il-sungienne, polpotienne, etc., toutes plus salubres les unes que les autres.

Bref « l'idée communiste » est innocente des crimes des communistes. Comme la technologie avec laquelle elle tend à fusionner, tout dépend de ce qu'on en fait. Et n'importe quel « bon » communiste (comme Badiou) peut vous expliquer par quels détours dialectiques, le réel du communisme historique n'a été jusqu'ici pris en charge que par de « mauvais » communistes qui, plongés dans de « mauvaises conditions », en faisaient forcément de mauvaises choses. Et pourquoi, désormais, il ne peut l'être que par de « bons » communistes (comme Badiou), et dans de bonnes conditions : la société d'abondance technologique.

Le communiste Badiou est coutumier de cette machination rhétorique consistant à lancer une définition si large d'un mot qu'elle permet de prendre au filet naïfs et timides (les « compagnons de route ») afin de les *organiser* sous sa direction idéologique.

Souvenez-vous du bon vieux temps du « bloc communiste », avec ses chars, ses justes causes, sa bonne conscience, sa bonne société, ses prébendes, ses honneurs, ses postes et ses prééminences ; à l'université, dans l'édition, la culture et quantité de secteurs annexes. Croyez-vous que le commissaire Badiou eût rédigé « le rapport attribué au camarade Krouchtchev » ? Qu'il l'eût laissé fuir ?

« N'hésitons-pas à le dire : la condamnation par Khrouchtchev, à propos de Staline, du "culte de la personnalité" était mal venue, et annonçait, sous couvert de démocratie, le dépérissement de l'Idée du communisme auquel nous avons assisté dans les décennies qui suivirent¹⁰². »

Sous l'expression d'« hypothèse communiste », et sur le modèle du « bloc » que forme, selon Clemenceau, la Révolution française, le commissaire Badiou

s'« autorise à dire que la séquence communiste, incluant toutes les nuances du pouvoir comme de l'opposition, qui se réclamaient de la même idée, forme elle aussi un bloc¹⁰³. »

Il avait du bon, finalement, ce Clemenceau, « premier flic de France », si détesté des socialistes pour sa répression des grèves, et des conservateurs pour ses appels à l'amnistie des communards. Mais le raisonnement s'articule en trois points. 1) La Révolution française est un bloc. 2) Ce sont des historiens communistes, qui, dans le sillage du coup de Moscou, en ont révélé l'importance et le potentiel communiste au monde ébahi (déjà, Lénine percevait sous Robespierre). 3) De même que l'on doit à Lénine, Trotsky, Mao, la réhabilitation des « héros de l'émancipation populaire », lesquels étaient communistes sans le savoir, puisque le communisme c'est l'émancipation, et l'émancipation, le communisme. Tant pis pour les millions de victimes collatérales ayant subi le communisme réel : le pouvoir des communistes.

¹⁰² A Badiou, *L'Hypothèse communiste*, Lignes, 2009

¹⁰³ *Le Monde*. 14/15 février 2010

« En fait, c'est avec toute une génération d'historiens communistes, en tête desquels Albert Mathiez, que la révolution française a, littéralement été ressuscitée, dans sa portée égalitaire et universelle, à partir des années vingt du dernier siècle. C'est donc grâce à la révolution russe de 1917 qu'on a pensé de façon à nouveau vivante et militante le moment fondamental de la révolution française, celui qui portait l'avenir, à savoir la Convention montagnarde entre 1792 et 1794. (...)

Spartacus, Thomas Müntzer, Robespierre, Saint-Just, Toussaint Louverture, Varlin, Lissagaray et les ouvriers en armes de la Commune : autant de "dictateurs" calomniés et oubliés, dont les dictateurs Lénine, Trotsky, ou Mao Tsé-tung ont refait ce qu'ils étaient : des héros de l'émancipation populaire, des ponctuations de l'immense histoire qui oriente l'humanité vers le gouvernement collectif d'elle-même¹⁰⁴. »

On ne peut nier aux communistes en général, à Badiou en particulier, une impudence foudroyante dans le vampirisme et la récupération. Voici donc les esclaves et les paysans révoltés, les jacobins et les communards rendus à leur stature historique par Lénine, Trotsky et Mao – révélation considérable ; et transformés en « précurseurs » (on dirait presque en plagiaires par anticipation) des bolcheviques et maoïstes. En voilà une autre, et qui aurait fort affligé des insurgés plutôt semblables, socialement et politiquement, aux millions de malheureux exterminés par les badiouistes. Car de Fouché à Pol Pot, en passant par Dzerjinski, les communistes ne sont que des précurseurs d'Alain Badiou.

On voit le génie de cette « idée communiste », indivise entre victimes et bourreaux. Si opérante lors des procès de Moscou et dans les camps, lorsque Boukharine et d'autres « vieux bolcheviques », préparés, il est vrai, par leurs camarades bourreaux, eurent à cœur de publier leurs crimes et leurs autocritiques, rendant ainsi un ultime service au Parti. Pour une étude de ces procédés, les novices et les curieux se reporteront, parmi des dizaines d'ouvrages, à *Répression de l'anarchisme en Russie Soviétique* (1923) et *Le Fascisme rouge* (1934) de Voline, ainsi qu'à sa *Révolution inconnue* (1947) ; à *Vers l'autre flamme* de Panaït Istrati (1929) ; à *Les Hommes dans la prison* (1930), *S'il est minuit dans le siècle* (1939) et aux *Mémoires d'un révolutionnaire* (1951) de Victor Serge ; à *Dix ans au pays du mensonge déconcertant* d'Ante Ciliga (1938) ; au *Zéro et à l'infini* d'Arthur Koestler (1940) ; à *La Terreur sous Lénine* de Jacques Baynac¹⁰⁵. Sans oublier Boris Souvarine¹⁰⁶, ni André Gide et son *Retour de l'URSS* (1936).

« De façon générale », et comme ses camarades de bloc (Coupat, Hazan, Rouillan, Michael Löwy, Bensaïd (décédé), Besancenot, Toni Negri, Michael Hardt, etc.), Badiou

« préfère la lutte pour une nouvelle appropriation des noms à la pure et simple création de nouveaux noms, bien que cette dernière soit souvent requise. C'est pourquoi aussi je conserve sans hésiter, en dépit des sombres expériences du siècle dernier, le beau mot de "communisme"¹⁰⁷. »

On ne saurait mieux dire que – suivant une tradition qui remonte aux origines - la faction la plus cynique, la plus sectaire, arrogante, autoritaire et brutale de l'*intelligentsia* technocratique, s'est approprié ce mot de communisme, issu des milieux révolutionnaires français.

Les inventeurs du communisme, ce furent, sinon Gracchus Babeuf, son petit-fils, Louis, libraire à Lyon, et Joseph Benoît (1812-1880), chef d'atelier, rescapé des deux insurrections canuses

¹⁰⁴ Cf. *Petrograd, Shanghai*, op. cité

¹⁰⁵ Jacques Baynac, *La Terreur sous Lénine. 1917- 1924*, Ed du Sagittaire, 1975

¹⁰⁶ Boris Souvarine, *Staline. Aperçu historique du bolchevisme*, 1935

¹⁰⁷ A. Badiou, *De quoi Sarkozy est-il le nom ?* Lignes, 2007

(1831, 1834), fondateur de la société secrète des *Fleurs* et foudroyé par la révélation de la conjuration des Egaux, à travers le récit de Philippe Buonarroti (1761-1837) ; l'homme qui relie les révolutionnaires d'un pays à l'autre, d'une génération à l'autre et d'un courant à l'autre ; le compagnon de Babeuf – et peut-être la véritable tête de la conjuration¹⁰⁸.

Ce sont les Parisiens Théodore Dezamy (1808-1850) et Jean-Jacques Pillot (1808-1877), qui, le 1^{er} juillet 1840, organisent un *banquet communiste* de 1200 convives, à Belleville, avec leurs amis Richard Lahautière et Corneille Homberg. Un instituteur, partisan du « communisme unitaire » et un prêtre défroqué, tous deux athées, conspirateurs, insurgés perpétuels, publicistes à *L'Egalitaire* (deux numéros), au *Populaire*, le journal de Cabet, à *La Tribune du Peuple*. Blanquiste invétéré, Pillot sera trente ans plus tard membre de l'Association Internationale des Travailleurs et condamné à la réclusion perpétuelle pour sa participation à la Commune.

C'est Cabet, c'est Lahautière, déjà nommé, l'un de ses collaborateurs, gérant de *La Fraternité*, un journal communiste qui, paru en 1841, disparaît en 1843 et reparait en 1845, publié par « un groupe d'ouvriers communistes » (Voisin, Savary, Malarmet, Stevenot, Vinçart...) jusqu'en 1848. C'est *L'Humanitaire*, journal communiste libertaire et matérialiste, également publié par des ouvriers (Gay, May, Page, Charavay..., lunetiers, bijoutiers, imprimeurs, cordonniers, etc. Tirage : 1000 ex.)

C'est Wilhelm Weitling (1808-1871), un artisan-tailleur allemand et communiste chrétien, qui, exilé à Paris, rejoint une association d'émigrés politiques, la *Ligue des Bannis*, une poignée d'artisans convertis au babouvisme par la lecture de Buonarroti ; laquelle devient la *Ligue des Justes*, communistes et chrétiens ; que Marx et Engels, émerveillés par le radicalisme des ouvriers français et avides de s'emparer de leur prestige, transforment enfin en *Ligue des Communistes*, en 1847. Weitling étant relégué à la poubelle de l'histoire pré-marxiste.

Ces communistes, puisque c'est le nom qu'ils se donnent, sont alors pour la plupart des jeunes gens nés dans les années 1810, formés par la Révolution de Juillet, le saint-simonisme (Bazart, Leroux), le carbonarisme (Blanqui, Barbès), les sociétés secrètes et surtout par la mémoire de Gracchus Babeuf et de la Conspiration des Egaux, transmise par Buonarroti.

Ils ne doivent rien, et surtout pas leur nom, à Marx, ni à Engels. C'est au contraire ces derniers qui se sont *approprié* leur nom (et nombre de leurs idées), que leur engeance a définitivement déshonoré et transformé en repoussoir.

Admirez l'euphémisation « des sombres expériences », la mise à distance au « siècle dernier », - du temps de nos aïeux. Pol Pot, *le frère numéro 1* n'a-t-il pas neuf ans de plus que Badiou ? N'a-t-il pas fait ses classes à Paris, à la même époque, à la même école ? Et Abimael Guzman, le « Presidente Gonzalo », son alter ego, professeur de philosophie à l'université d'Ayacucho et dirigeant du *Sentier Lumineux*, trois ans de plus que lui ? N'ont-ils pas commis leurs crimes des années 1970 aux années 1990 ? – Et non pas à la Belle Epoque. Mais trêve de « sensiblerie morale », de « pleurnicherie humaniste¹⁰⁹ », « l'Idée communiste » n'est pas plus coupable des crimes du « bloc », que Dieu ne l'est de ceux de l'église. Qu'est-ce donc que cette « Idée communiste », permettant d'inclure en un bloc « toutes les nuances, du pouvoir comme de l'opposition » - les cathares comme les inquisiteurs -, bref ; tous les rescapés « des sombres expériences du siècle passé » qui s'en réclament ?

« Comme l'argumente Marx dans les *Manuscrits de 1844*, le communisme est une idée relative au destin de l'humanité générique. (...) "Communisme" ne désigne que cet ensemble très général de représentations intellectuelles. Cet ensemble est l'horizon

¹⁰⁸ Philippe Buonarroti, *Conspiration pour l'égalité dite de Babeuf* (1828), La Fabrique, 2015 ; Joseph Benoit, *Confessions d'un prolétaire*, 1871

¹⁰⁹ A. Badiou, *Le Siècle*, Lignes, 2005

de toute initiative, si locale et limitée dans le temps soit-elle, qui, rompant avec l'ordre des opinions établies (soit la nécessité des inégalités et de l'instrument étatique de leurs protection), compose un fragment d'une politique d'émancipation. Il s'agit en somme d'une Idée, pour parler comme Kant, dont la fonction est régulatrice, et non d'un programme. (...) "Communisme" est, en ce sens, une hypothèse heuristique d'usage très fréquent dans la polémique, même si le mot n'apparaît pas. S'il est toujours vrai, comme l'a dit Sartre, que "tout anticommuniste est un chien", c'est que toute séquence politique qui, dans ses principes ou son absence de tout principe, apparaît formellement contradictoire avec l'hypothèse communiste en son sens générique, doit être jugée comme s'opposant à l'émancipation de l'humanité tout entière, et donc au destin proprement humain de l'humanité¹¹⁰. »

Ah bon, le « communisme » est le nom d'une « représentation intellectuelle très générale », un « fragment d'une politique d'émancipation » ; et non celui d'une théorie aussi absolutiste dans ses fins qu'opportuniste dans ses moyens, ayant justifié l'oppression de centaines de millions d'hommes, les camps, les travaux forcés, le massacre de dizaines de millions. Si Sartre avait été un intellectuel critique de la trempe d'un Orwell, d'un Camus, d'un Koestler, et non pas une mouche du char parmi tant d'autres, il eût dit que tout communiste soutenant l'écrasement des ouvriers de Berlin (1953), ou de Budapest (1956), était un chien ; au lieu d'expliquer que les travailleurs hongrois n'étaient pas « mûrs » pour recevoir le « rapport Kroutchev »¹¹¹. Il n'eût pas été coqueter avec Castro à Cuba pour en ramener des odes au communisme tropical. Il eût mis en garde l'intelligentsia et la jeunesse militante contre leur aspiration fanatique à la servitude (et au despotisme) au lieu de marivauder avec les maos, ses cadets de Normale Sup'. Lui qui n'avait pas résisté à grand-chose sous l'Occupation, il n'eût pas flatté leur goût de la violence (« révolutionnaire »)¹¹². Enfin, il eût choisi sa liberté, il eût été existentialiste.

Communisme : usurpation d'un mot, souillure d'une idée

Une pause ? Un café ? Une clope ?

On souffle et on replonge dans ce nuage d'encre pour y voir plus clair.

1) *Nous*, les membres du « bloc », nous défendons « l'Idée communiste » dont nous sommes les dépositaires officiels ; les plus fermes, les plus vrais, les meilleurs.

2) Le communisme « au sens générique », c'est, depuis l'Antiquité, tout acte ou critique, hostile à l'oppression et à l'exploitation, et par conséquent voué à l'émancipation. Ainsi la révolte de Spartacus, ou « celle des paysans allemands sous la direction de Thomas Münzer ». Badiou appose rétrospectivement le tampon « communiste » - qu'il prétend détenir - sur tous les épisodes historiques qu'il juge bon de récupérer. Quant aux contemporains qui pourraient reconnaître leurs ancêtres dans ces mêmes épisodes, la révolte luddite par exemple, ce sont des communistes qui s'ignorent, rudimentaires, défectueux, inaboutis, mais tout de même des

¹¹⁰ *De quoi Sarkozy est-il le nom ?* Op. cité

¹¹¹ « Quand on voit à quel point chez nous, en France, le rapport a secoué les intellectuels et les ouvriers communistes, on se rend compte combien les Hongrois, par exemple, étaient peu préparés à comprendre cet effroyable récit (...) donné sans explications, sans analyse historique, sans prudence », in *L'Express*, 9 novembre 1956. Cité par Nicolas Boulte/Baruch Zorobabel, dans sa *tentative de bilan du Comité de lutte Renault*, 1972

¹¹² Cf. L'avant-propos au livre de Michèle Manceaux, *Les maos en France*, Gallimard, 1972

« communistes génériques ». Il ne s'agit pas de tomber « dans la figure anarchiste, qui n'a jamais été que la vaine critique, ou le double, ou l'ombre des partis communistes¹¹³. »

Voilà une définition qui permet de prendre au filet tout partisan de l'émancipation : libertaire, radical, autonome, socialiste-révolutionnaire, social-démocrate, citoyen, situationniste, etc. Tous « communistes génériques », mais voués sous la férule de Badiou et de son comité central, à une infaillible « élévation du niveau de conscience ». Une définition si large qu'en effet Badiou lui donne une « fonction régulatrice » et non programmatique. On pourrait, pour rester dans le champ des Idées kantienne, nommer simplement « Justice », cette « Idée communiste ».

3) De ce large rassemblement de « communistes génériques », il ne reste plus à Badiou et à ses pareils que d'en prendre la direction pour le programmer. D'abord rassembler, puis organiser le rassemblement ; le structurer, discipliner, orienter. Tâche d'autant plus simple qu'ils sont à l'initiative du rassemblement, son noyau dirigeant, flanqués, camouflés de quelques éléments complaisants et décoratifs. Disposant du tampon AOC, ils sont à même de décider qui est communiste et qui est un chien. Quoique, bien sûr, la différence devrait se voir à l'œil nu pour n'importe qui. En pratique, quiconque leur résiste ne peut être qu'un chien puisque s'opposer aux tenanciers de « L'Hypothèse communiste au sens générique », c'est combattre « l'émancipation de l'humanité tout entière ».

D'où les atroces querelles intestines, jusqu'aux assassinats et massacres, pour distinguer entre « vrais » communistes, directeurs de la ligne juste et par définition détenteurs du tampon, et les innombrables faussaires, déviationnistes et canins, qu'un Badiou, comme tous ses pareils, ne cesse de débusquer. Hier, ses rivaux de la Gauche prolétarienne et du PCMLF (Parti communiste marxiste-léniniste de France...), qui eux-mêmes le dénonçaient en termes furibonds. Aujourd'hui Jean-Claude Michéa, philosophe anticapitaliste, anarcho-socialiste à l'ancienne mode, rituellement renvoyé à « l'extrême-droite » et à « Marine Le Pen »¹¹⁴. A moins que ce professeur de province dont l'humour, l'acuité et la clarté d'expression régaler ses lecteurs, ne soit coupable de rencontrer un succès réservé à celui qui tel Lénine, Castro, Mao « concentre l'infinité latente de la Révolution¹¹⁵ ».

C'est avec ce chantage à la trahison, brodé de quelques autres ficelles, que des générations de militants du Parti, d'autres partis, sans parti, ont cédé à l'emprise des communistes, ces « *gens d'une facture à part* » (Staline) ; directeurs de conscience et commissaires politiques. S'il est une idée « prise en otage », pour reprendre la scie, autrefois comme aujourd'hui, c'est bien celle du communisme et de l'émancipation ramenée à leur mainmise. Il s'agit toujours de la même tactique « unitaire », de « fronts », de « convergences », pour ramasser un pêle-mêle de suiveurs, d'ambitieux, d'imbéciles et de faibles en quête de Surmoi. Ne jamais sous-estimer le bonheur ovin de *faire partie*, de se sentir fort par procuration, à travers ce Père Parti si redoutable et sévère. L'outrage, l'indignation surjouée, l'intimidation, la véhémence, le chantage moral, les éclats de voix, les menaces, les lâchetés collectives, auront toujours un charme extraordinaire pour les aspirants à la servitude volontaire et autres masochistes.

Evidemment, il y aura du travail pour réhabiliter l'idée communiste, d'où

« l'importance exceptionnelle, soulignée depuis toujours par Mao, des interventions de type idéologique, de la propagation des principes et des idées du communisme. Ainsi dans le point 1 de la Décision : "Pour renverser un régime, on doit nécessairement et en premier lieu préparer l'opinion et travailler dans le domaine

¹¹³ *L'Hypothèse communiste*, Lignes, 2009.

¹¹⁴ Cf. JC Michéa, *Notre ennemi, le capital*. 2017, Climats

¹¹⁵ Cf. A. Badiou, *Petrograd, Shanghai*, op. cité, p.111

idéologique." Ce rappel est aujourd'hui, dans l'état de faiblesse où est tombée l'idée communiste, véritablement essentiel. Reconstituer, sur le plan des représentations, l'antinomie générale entre capitalisme et communisme, est un véritable devoir des intellectuels dignes de ce nom, au vrai le plus important de leurs devoirs¹¹⁶. »

Et c'est bien à quoi s'affairent Badiou, Coupat, La Fabrique, Michael Löwy - trotsko-sociologue, concepteur de « l'écosocialisme », chimère rouge à pois verts, destinée à rabattre au NPA et aux Insoumis, des naïfs décidément trop verts – Lutte Ouvrière, le PCF (détenteur de la marque). Non sans succès, puisque les idéologues communistes l'emportent déjà sur le terrain des mots. Dès lors qu'ils arrivent à propager l'amnésie du communisme réel, celui qu'ils ont toujours défendu, y compris jusqu'à l'indéfendable, et à faire croire, à force de répétitions, que le « capitalisme » est le nom de tous les maux, ils ont à moitié gagné.

Peu importe que celui de « communisme » nous rappelle les heures les plus sombres du mouvement ouvrier et révolutionnaire. L'inertie du langage, liée à de vieilles mystifications et réflexes conditionnés, le relève en opposition symétrique au « capitalisme ».

L'« anticapitalisme » qui ne désigne pas un type de société, une alternative au « capitalisme », mais une opposition à la domination du capital privé au sein de la société industrielle, n'est qu'un mot de code tactique. Une position de repli pour les communistes en vue de récupérer toutes sortes de courants informés (« alternatifs », « anti-système ») jusqu'à les convaincre que pour être vraiment anticapitalistes, de manière conséquente, ils ne peuvent être que communistes. Ensuite les « intellectuels dignes de ce nom » concentreront leurs « interventions idéologiques » sur la désignation des véritables communistes : Les badiouistes, détenteurs du tampon AOC, ou « les chiens », « les membres de la bande noire qui agitent le drapeau rouge pour combattre le drapeau rouge ».

Ne reste, en attendant, qu'à restaurer sous forme modernisée (la plateforme et le réseau « ubérisé », plutôt que l'usine et l'entreprise fordiste) l'idéologie et l'organisation dictatoriale qui brisèrent des décennies durant toute opposition autonome à « l'exploitation destructrice de la nature ». D'où les attaques de Badiou contre « le primitivisme » et « le prêche écologique », qui :

« s'il se nourrit souvent, en dépit de ses exagérations prophétiques, de descriptions convaincantes, devient la plupart du temps une pure propagande utile aux Etats qui veulent se montrer aimables, comme aux firmes transnationales qui veulent faire croire, pour le plus grand bénéfice de leur chiffre d'affaires, à la noble et fraternelle pureté naturelle de leurs marchandises trafiquées¹¹⁷. »

C'est que pour « reconstituer, sur le plan des représentations, l'antinomie générale entre capitalisme et communisme », il faut occulter l'antinomie, plus générale encore, entre technologisme et écologisme, ainsi que la gémellité des frères ennemis du technocratisme saint-simonien. Voire cette complémentarité profonde entre initiative privée et planification publique qui éclate de si grandiose façon, aujourd'hui, en Chine.

En même temps qu'il faut tuer cette idée écologiste - la défense du vivant politique dans un milieu vivant – et le nom qui la désigne. Le seul mot nouveau qui se soit imposé dans le public, en politique, depuis un demi-siècle et *qui tienne* face au couple infernal capitalisme/communisme. Et cela, malgré toutes les épithètes - « politique », « profonde », « conservatrice », « socialiste », « intégrale », « urbaine », « punitive », etc., et toutes les récupérations subies depuis 50 ans.

¹¹⁶ Cf. A. Badiou, *Petrograd, Shanghai*, op. cité, p.91

¹¹⁷ Cf. *Le Monde*, 28 juillet 2018. *Le capitalisme, seul responsable de l'exploitation destructrice de la nature*, par A. Badiou

Mais nul, plus que les écologistes, « au sens générique » et radical, n'a dénoncé les prédatons étatiques, les entreprises de biopiratage, les recyclages mercantiles et technocratiques, sans oublier les récupérations idéologiques de partis et de penseurs en mal de verdissement. Voyez parmi d'innombrables exemples *Le Feu vert* de Bernard Charbonneau (1980), *Qui a tué l'écologie ?* de Fabrice Nicolino (2012), *L'Enfer Vert* de Tomjo (2013), *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable* de Riesel & Semprun (2008).

Badiou lui-même, pourrait bien, n'écouter que son devoir d'« intervention idéologique » et « d'appropriation des mots », nous révéler un *Marx écologiste*, copié de son camarade John Bellamy Foster¹¹⁸. Ce serait tout de même d'une autre valeur émancipatrice que ces pauvres Ellul et Charbonneau, encore des professeurs de province, fondateurs de la critique des technologies, pitoyables *révolutionnaires malgré nous*¹¹⁹. Imagine-t-on Badiouine se décrire en « révolutionnaire malgré lui » ?

Badiou, l'idéologue pervers. Sa vie, son œuvre, ses pareils

La notice du *Monde*, en regard de sa tribune, nous présente Alain Badiou (1937-...) comme « philosophe, dramaturge et romancier, professeur émérite à l'École normale supérieure ». En fait, il est surtout un bourgeois et un héritier, un « fils de » - en l'occurrence de Marguerite et Raymond, déjà, tous deux, normaliens supérieurs. Le fils Badiou ne sort pas des faubourgs mais de la mairie de Toulouse, dirigée par son père entre 1944 et 1958. Entre ses sept et vingt-et-un ans. Cela crée un *habitus* du pouvoir et de ses pompes. Sa manie mathématique, il l'a également héritée de son père, lui-même agrégé, comme il en a hérité son adhésion au PSU et son entrée à Normale Sup. Au fond, et c'est son trait le moins répulsif, Badiou est un bon fils et un bon élève qui pense mériter son élévation – par son travail, son application, sa rigueur, sa fidélité aux préceptes reçus et assimilés. Un fanatique consciencieux, inflexible et bénin comme un frère inquisiteur ou un fonctionnaire du Parti. Il est notable qu'il n'élève pas la voix dans les débats « au sein du peuple », confiant dans la toute-puissance de l'argument, puisque son argument possède la toute-puissance de la vérité. Ses sentences d'extermination, il les réserve à « l'ennemi », de même qu'il se réserve la distinction entre l'ami et l'ennemi, en fonction de son interprétation des textes : *De la contradiction* (1937) et *De la juste solution des contradictions au sein du peuple* (1957). Gare, simplement, à ne pas glisser d'un camp à l'autre, en s'opposant par exemple à ses exégèses. S'il faut brûler des corps pour sauver des âmes, l'intellectuel aux mains blanches, aux petits yeux plissés, aux lèvres minces et serrées, au ton docte et posé, fera brûler des corps ; fidèle en cela au texte qui lui en donne le pouvoir. Au texte qui lui donne le pouvoir. Il pense sincèrement être le premier de sa promo en marxisme et il aurait trouvé affreusement injuste de ne pas gravir tous les degrés du *cursus honorum*, maître-assistant à la fac de Reims, professeur à l'université de Vincennes, puis à Normale Sup, etc.

Badiou qui a de l'égalité plein la bouche, qui pérorer contre « le règne historique de la hiérarchie des classes », et de la « hiérarchie des travaux¹²⁰ » ; qui marmotte Mao à grosses mâchées « Être d'abord l'élève des masses avant de se faire leur professeur...s'opposer à ce qu'on joue les grands seigneurs, à ce qu'on se tienne au-dessus des masses pour les commander à l'aveuglette¹²¹ » ; n'a jamais travaillé de ses mains, ni aux champs, ni en usine. L'égalité n'a jamais été pour lui qu'une tribune, un cheval de bataille pour s'ériger au-dessus des masses afin de les enseigner et commander en grand seigneur et professeur. Rien d'étonnant s'il n'envisage

¹¹⁸ John Bellamy Foster. *Marx écologiste*. 2011, Amsterdam

¹¹⁹ B. Charbonneau, J. Ellul, *Nous sommes des révolutionnaires malgré nous*, Le Seuil

¹²⁰ *Le capitalisme, seul responsable de l'exploitation destructrice de la nature*, article cité

¹²¹ *Petrograd, Shanghai*, op. cité

que la machination, « le déploiement des techniques neuves » , comme remède à l'esclavage et au travail manuel. Si pour lui « l'âge nouveau des travaux distribués également à tous » ne peut commencer qu'avec « celui des techniques inouïes pour tous¹²² ». C'est-à-dire avec l'amputation des mains. L'abolition du travail manuel et l'extinction, de gré ou de force, des travailleurs manuels. Ne comptez pas sur Badiou pour mettre la main à la pâte, c'est un salaud. Un salaud souriant, un salaud savant, la pire espèce qui soit.

En cela il est bien un rejeton du séminaire du Père Althusser (1918-1990), le révérend catho-marxiste passé des jupes de l'Action française aux basques du Parti communiste. Parmi les Barret, Broyelle, Balibar, Rancière, Lardreau, Linhart, Miller & Miller, Milner, Rolin, Benny Lévy & Cie, Badiou fut le moins doué et le plus dogmatique, mais non le moins avisé, ayant mené une douillette double carrière d'universitaire à prétentions littéraires et artistiques, et de chef de secte marxiste-léniniste, dont les accomplissements se sont bornés à une impitoyable dictature à huis-clos.

Il faut le dire aux jeunes lettrés qui croient se « radicaliser » à la lecture de ses épîtres, Alain Badiou était à l'âge de l'action, à leur âge, le plus risible et le plus méprisé des prétendants à la direction révolutionnaire. Et s'ils étaient inconnus, lui et son « Union des communistes de France marxiste-léniniste » (UCFML), ce n'était pas dû à leur clandestinité de branquignoles (entre le « Comité invisible » et les Inconnus), mais parce qu'il n'y avait nulle raison de les connaître.

« Confidentielle, l'UCFML, était moins connue que sa grande rivale la Gauche prolétarienne. Elle était alors dirigée par le "Centre" composé d'Alain Badiou et assisté de Natacha Michel, Sylvain Lazarus et Pierre-Noël Giraud. "Organisation sectaire" et "impitoyable dans sa discipline", selon Bernard Sichère, l'UFC se voulait clandestine, multipliant les pseudos, les rendez-vous secondaires. Elle se revendiquait, comme ses consœurs maoïstes, de la Résistance. Une ambiance de secte régnait au sein de l'organisation, comme le reconnaît Marie-Claire Boons dont la trajectoire épousa longtemps celle de Badiou, le « révolutionnaire en chambre » (Bernard Sichère) : "J'ai vécu, en France et dans une organisation de trois cents personnes, des phénomènes de terreur comparables à ce qui s'est passé en URSS : la possibilité d'écraser quelqu'un, la mort en moins. Moi, je souffrais doublement, à la fois d'un machisme terrible et de mes origines bourgeoises."

Déni du réel et dogmatisme emprisonnaient les militants, comme se souvient l'écrivain et psychanalyste Michel Schneider, qui rejoignit le mouvement en 1972, avant de rompre quatre ans plus tard : "J'ai ouvert les yeux à cause du fonctionnement quotidien de l'organisation et non de ce qu'on pouvait déjà savoir de la mascarade de sang et de mort de la Révolution culturelle. Car rien, même pas Simon Leys, ne passait la barrière de la croyance. J'ai réalisé qu'en fait de servir le peuple, je servais un maître pervers. Badiou n'a pas de sang sur les mains parce qu'il n'a jamais eu le pouvoir, mais le désir d'extermination était là"¹²³. »

Dans l'évocation floue, fugace et pompeuse qu'il donne de son Mai, Badiou transforme en chemin de Damas une banale manifestation d'étudiants, à Reims, vers une usine évidemment fermée par les dirigeants syndicalistes, cependant que de jeunes ouvriers sortent parler avec les étudiants.

¹²² *Le capitalisme, seul responsable de l'exploitation destructrice de la nature*, article cité

¹²³ François Hourmant, *Les Années Mao en France. Avant, pendant et après Mai 1968*, p.165, Odile Jacob, 2018

« Une sorte de fusion locale opère. Nous prenons rendez-vous pour organiser des réunions communes en ville. Là sera constituée la possibilité d'une diagonale active entre deux des Mai 68¹²⁴. »

N'importe quel initié reconnaît dans cette parabole badivine le plagiat de la marche organisée par Benny Lévy et l'UJCML, le 16 mai 68, vers Renault Billancourt, avec la banderole « Les ouvriers prendront, des mains fragiles des étudiants, le drapeau de la lutte contre le régime anti-populaire. » Citation – non signée - de Staline.

Pour réaliser cette « diagonale », Badiou

« participe activement à la création d'une nouvelle organisation explicitement maoïste, qui veut se tenir – Mao lui-même n'avait-il pas dit plusieurs fois qu'il était centriste ? – entre le gauchisme prétentieux de la GP (la Gauche prolétarienne) et le remake droitier du PCF stalinien des années trente qu'est le PCMLF (Parti communiste marxiste-léniniste de France)¹²⁵. »

C'est-à-dire que Badiou Lui-Même se projette en version locale du Président (prétentieuse *et* stalinienne), à l'instar d'une dizaine d'autres prétendants, sans compter les réincarnations de Trotsky qui ouvrent également leurs propres officines. D'où ce grotesque grouillement d'asticots communistes sur le cadavre de Mai, qui donne rétrospectivement aux acteurs le sentiment d'avoir joué pendant quelques années, à leur insu, dans *La Vie de Brian*, un film des Monty Python (1979).

Et qu'a donc accompli, selon Badiou Lui-Même, sa glorieuse Union des communistes de France – marxiste-léniniste ?

« C'est dans ce cadre que, dès la séquence fondamentale qui va de Mai 68 au début des années soixante-dix, les réunions étudiants-ouvriers dans la ville de province dont j'ai parlé (NdA : Reims, comme Eribon) trouvent finalement leur destin politique : par une fusion explicite entre la nouveauté ouvrière encore aveugle, la venue des étudiants, la création d'une organisation maoïste centralisée, elles auront été la matrice de la naissance d'une organisation d'usine, la "caisse de solidarité", absolument nouvelle dans sa composition et dans ses buts, et qui subsistera pendant de longues et actives années¹²⁶. »

Ceux qui y étaient s'esclaffent. A ceux qui n'y étaient pas (tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir 17 ans entre le Scandale de Strasbourg et le Rassemblement de Malville), on dira que des réunions entre ouvriers et étudiants, des comités d'usine, des caisses de solidarité et des organisations maoïstes (ou trotskystes), ce furent alors des activités minimales, banales, et non pas la prouesse décrite par le Centre de L'UCFML Mais que faisait-on de ces liens ? de ces réunions, comités, organisations, etc. ? Que faisait Badiou Lui-Même en dehors de verbiages abscons dans son bocal clandestin ?

Entre un Linhart et lui, le contraste éclate. L'ancien chef de l'UJCML (L'Union des Jeunes Communistes Marxist-Léninistes, ne pas confondre), a le tact de s'effondrer le 10 mai 1968, au constat de sa démente politique face au mouvement étudiant. Il ira chez Citroën expier sa culpabilité et la faillite collective de son particule.

¹²⁴ *On a raison de se révolter*, Fayard, 2018, p.44

¹²⁵ Idem

¹²⁶ Idem

Il s'en faut de trois livres pour que le plus surfait des maniaco-dépressifs althussériens ait été ce grand muet douloureux que célèbrent sa fille¹²⁷, les journalistes et les survivants de la *nomenklatura* de l'UEC (Union des Etudiants Communistes), de Normale Sup et de 68.

*L'Etabli*¹²⁸ est le petit récit correct et précis, d'un an d'usine, mais sans fulgurance au-delà des capacités d'un normalien supérieur (lisez plutôt Nizan). *Le sucre et la faim, enquête dans les régions sucrières du nord-est brésilien*¹²⁹, combine le reportage dans la veine d'Albert Londres et le rapport d'enquête de sociologie marxiste. *Lénine, les paysans, Taylor* (1976), c'est la rage de sauver, d'excuser Lénine, ses disciples et successeurs jusqu'au lointain Linhart (ou Badiou, ou Negri, etc.), quand rien ne reste plus à sauver d'une sanguinaire volonté de puissance.

« Le livre qu'on va lire a paru pour la première fois en 1976 : on était alors en pleine offensive des "nouveaux philosophes" ; ces jeunes gens allaient partout annonçant "la mort de Marx". Je l'ai conçu, ce livre, comme une première riposte à ce déchaînement contre Marx et Lénine. (...) Trente-quatre ans ont passé depuis la première publication de *Lénine, les paysans, Taylor* ; les analyses contenues dans ce livre restent pertinentes à mes yeux : je n'en changerais pas une ligne...¹³⁰ »

Et ce rien avéré, il reste le moins que rien ; le recours à la « pensée Mao-Tsé-Tung », au Grand Bond en avant, à la Révolution culturelle, aux « communes populaires », aux « écoles du 7 mai » et à la « rééducation des cadres par le travail manuel ».

« De nombreux témoignages insistent sur le fait que les cadres qui y sont passés, loin d'en être humiliés ou rendus suspects, en sont au contraire valorisés¹³¹. »

Ces édifiants témoignages dont l'infiabilité saute aux oreilles les moins prévenues des moyens de production des aveux, de l'inquisition aux polices modernes, le « brillant », le « brillantissime » Linhart, les cite cinq ans après que Simon Leys ait mis à nu la vérité de la prétendue « Révolution culturelle », dans *Les Habits neufs du président Mao*¹³² ; deux ans après que Pasqualini ait publié son propre témoignage, de première main celui-là, sur le laogaï, les camps de travail chinois¹³³.

Pourquoi s'en prendre à Linhart ? reprocheront les âmes sensibles. Ses souffrances et ses silences ne prouvent-ils pas, contre l'évidence, que les Figures de La Génération¹³⁴ ne manquèrent ni de cœur ni de sincérité ? Par ses affres, le chef fondateur de l'UJCml protège du mépris total ses ex-associés et subordonnés qui le lui rendent bien d'ailleurs, répétant son émouvante légende. Car au delà des haines et rivalités intestines, une règle intraitable de cette société de défense et de promotion mutuelle, exige de se soutenir jusqu'à l'impudence contre la candeur des regards extérieurs. Une complicité cimentée par la morgue communiste et illustrée en 1924 par le discours de Staline aux funérailles de Lénine :

« Camarades ! Nous communistes, nous sommes des gens d'une facture à part. Nous sommes taillés dans une étoffe à part. Nous formons l'armée du grand stratège

¹²⁷ Virginie Linhart, *Le Jour où mon père s'est tu*, Le Seuil, 2008

¹²⁸ R. Linhart, *L'Etabli*, Minuit, 1978

¹²⁹ Minuit, 1980

¹³⁰ Robert Linhart, préface à la réédition de *Lénine, les paysans, Taylor*, mars 2010

¹³¹ R. Linhart, *Lénine, les paysans, Taylor*, Le Seuil, 1976

¹³² Champ libre, 1971. Ivrea, 2009

¹³³ Pasqualini, *Prisonnier de Mao*, Gallimard, 1974

¹³⁴ H. Hamon, P. Rottman, *Génération*, Le Seuil, volume 1, 1987, volume 2, 1988

prolétarien, l'armée du camarade Lénine. Il n'est rien de plus haut que le titre de membre du parti qui a pour fondateur et pour dirigeant le camarade Lénine. »

Au rebours d'une légende auto-fabriquée (« Le pouvoir n'intéresse pas les soixante-huitards »), cette rage d'arrivisme et de vanité, fut le véritable combustible et le secret honteux, mais toujours plus voyant, des « figures du gauchisme ». Une clique de diplômés parisiens, unis par leur classe d'âge, usant tantôt de la subversion, tantôt de l'entregent au sein de la bonne société où les reliaient tant de passages occultes. Et les plus amers de ceux qui raillèrent leurs retournements et leurs réussites furent les ratés qui ne purent se hisser qu'aux seconds rôles, sans jamais percer le secret, ni l'entrée de ces « réseaux de pouvoir ». Cette farce n'était pas la première depuis *Les illusions perdues* et *L'éducation sentimentale* ; juste la plus crue, la plus hénaurme. Elle ne sera pas non plus la dernière.

« Aujourd'hui, l'"établi" ne regrette rien de son parcours. Dans son Panthéon brillent toujours les figures de Marx, Lénine, Althusser... et Mao. Il fut du voyage en Chine en 1967 à l'invitation du PC. "On y a vu ce qu'on a bien voulu nous montrer." Aux militants français fut expliqué un jour dans une ferme : regardez comme la pensée de Mao fait bien grossir les choux et les tomates. Et lui, le brillant normalien, a bien voulu gober ça, "un peu". Il est retourné en Chine il y a deux ans, lors d'un voyage universitaire. "Les inégalités sont terribles, mais la réussite économique est spectaculaire." Il concède que Mao a perdu la tête une fois arrivé au pouvoir, mais voit dans son bilan "plus de positif que de négatif". Tout cela dit avec le sourire désenchanté d'une vitre brisée¹³⁵. »

Bref, Linhart continue de répéter « la ligne des camarades chinois » : « Mao ? 30 % de négatif, 70 % de positif. »

Certes Badiou n'aura jamais assez de conscience pour nourrir une dépression ; le silence. Il jouit au contraire de son abjection ingénue. Mais le véritable cadavre dans le placard, celui qui ne parle et dont on ne parle jamais, ce n'est pas Robert Linhart, mais Nicolas Boulte (1943-1975) ; le suicidé du Comité de Lutte Renault. L'autre victime, avec Pierre Overney, de Benny Lévy (*alias* Pierre Victor) et de ses gardes rouges ainsi décrits :

« ... qui n'a jamais approché de près l'organisation maoïste, ni ses méthodes de travail, ne peut évidemment imaginer que la bureaucratie puisse jamais prendre une telle extension et des formes aussi caricaturales. C'est proprement invraisemblable. Ici tout procède d'un individu, dont la parole sainte fait l'objet d'interprétations par quelques oracles attitrés et appointés. La seule différence avec la Pythie de Delphes, c'est que cette "sainte parole" là ne cesse de se contredire et de contraindre ses oracles à s'en autocritiquer publiquement¹³⁶. »

C'est qu'il détonnait ce Nicolas Boulte, ni juif, ni communiste, mais catho d'origine ; président de la Jeunesse universitaire chrétienne et secrétaire du Comité Vietnam national ; puis journaliste au *Nouvel Observateur* avant de s'établir chez Renault ; où, de bonne foi, comme n'importe quel idiot utile, il se joignit au Comité de lutte. L'une de ces « organisations à caractère de masse » propulsée et manipulée en sous-main par les maos en dépit de sa pseudo-indépendance affichée. C'est qu'il exagérait ce Nicolas Boulte à prendre les maos à leur propre

¹³⁵ *Libération*, 17 mai 2010

¹³⁶ *Tentative de bilan du Comité de lutte Renault* par Baruch Zorobabel (*alias* Nicolas Boulte). Texte ronéoté, en 1972, à une centaine d'exemplaires. Publié également par ICO (Information Correspondance Ouvrière) dans son numéro d'octobre/novembre 1972

mot d'ordre d'« autonomie ouvrière » et à défendre celle du Comité de lutte Renault. Et il passa toutes les bornes quand, à la fureur des bennylévistes, il publia en interne, après la mort d'Overney, une « Tentative de bilan du Comité de lutte Renault » dédiée à sa mémoire et signée « Baruch Zorobabel », comme en miroir à « Pierre Victor ». Insultes, calomnies, menaces, violences ; tribunal nocturne, seul aux mains de la meute. Traque. C'est Nicole Linhart qui le sauva de sa première tentative de suicide, en forçant la porte de sa chambre où il gisait inconscient¹³⁷. Il enverra lui-même au *Monde*, trois ans plus tard, en mai 1975, son faire-part de décès :

« On nous prie d'annoncer que Nicolas Boulte s'est donné la mort volontairement, lucidement. *À ce dont l'esprit se contente, on mesure l'étendue de sa perte.* (Hegel) »

Badiou n'avait même pas le pouvoir de Benny Lévy, capable d'envoyer Overney à la mort (« Faut qu'ça saigne ! »), ou de briser Nicolas Boulte. Il n'avait en commun avec le chef de la Gauche prolétarienne, comme le note l'un de ses souffre-douleur, que « le désir d'extermination ». En l'occurrence le crime de lèse-Organisation eût suffi à activer ce désir. Le texte de Nicolas Boulte critiquait la prétention des intellectuels bourgeois d'apporter aux ouvriers la conscience révolutionnaire, et de s'ériger ainsi en direction. Il démasque leurs ambitions technocratiques. Il étrille Lénine et le fanatisme de l'organisation, obsessionnel chez tous les léninistes¹³⁸.

Lire ce texte aujourd'hui, en 2018, pour qui fut alors un jeune mao de province, dans un groupe dissident de l'organisation, c'est recevoir cinquante ans plus tard une lettre poignante expédiée en 1972. Nicolas Boulte eut le courage de parler seul contre tous ; et de formuler dans le seul langage du groupe alors recevable (le « marxisme », même si anti-léniniste) les critiques qui agitaient plus d'un militant isolé dans ses doutes ou sa situation. Parce qu'il était au centre même du mythe mao, le Comité de lutte Renault, placé sous l'emprise directe du chef, il a subi la brutale répression de ses hommes de main. Sa *Tentative de bilan*, admirable effort intellectuel et moral, dans le climat de double violence subi dans l'usine, et au sein de l'usine dans le Comité de lutte Renault, dépasse le témoignage pour aboutir à une analyse articulée, à peu près complète, cohérente, et sur le vif, de « l'aberration délirante » qui gouvernait l'ex-Gauche prolétarienne ; et de là répandait ses miasmes et bouffées à travers ses chefs et sous-chefs locaux.

Il suffisait de lire le seul témoignage de Boulte, et son dernier message à ses camarades, pour sentir cette révélation qui se fait jour lorsque, soudain, quelqu'un réussit à mettre les mots sur les choses. Si certains l'ont pu dès sa publication, c'est bien malgré ceux qu'il visait, et tout d'abord le premier d'entre eux ; et bien grâce à *Information Correspondance Ouvrière*, un bulletin indépendant de militants d'usine qui le publia dès l'automne 1972¹³⁹.

Les militants et ouvriers, tels Victor Serge et Voline, qui, des années vingt aux années quatre-vingt ont résisté à la terreur bolchevique – léniniste, trotskyste, stalinienne - puis maoïste, castriste, etc., qui ont écrit, témoigné, analysé, dans les pires conditions, pourraient échanger des sourires désabusés. Les jobards s'imaginent toujours avec arrogance faire une histoire nouvelle, quand ils ne font que radoter la même. Encore, ceux des années soixante-dix, férus de livres et d'histoire, prétendaient tirer leurs leçons de l'expérience passée. Cela permit aux moins bêtes de reconnaître enfin ce qu'ils reproduisaient et de l'énoncer. Les jobards d'aujourd'hui qui repoussent avec horreur toute idée de transmission (« autoritaire »), se rendent naïvement disponibles aux manipulations des néo-bolcheviques déguisés tour à tour en « antifascistes »,

¹³⁷ H. Hamon, P. Rotman. *Génération. 2. Les années de poudre*. p. 420, 421. Le Seuil, 1988

¹³⁸ Voir florilège en pièces à conviction

¹³⁹ I.C.O se prolonge aujourd'hui à travers *Echanges & Mouvements* : www.echangesetmouvement.fr/

« antiracistes », « anticapitalistes », etc. (Voir les particules tournoyant autour des éditions de La Fabrique, le Comité (central) et « invisible », le « Parti » des Indigènes ou Badiou Lui-Même.)

Que faisait Badiou cependant que Nicolas Boulte, « intellectuel ouvrier » selon ses propres termes, se débattait à la fois contre le système de l'usine et la dictature de ses condisciples d'Althusser ; contre la toile d'araignée qui permettait de tisser l'une et l'autre, et l'une à l'autre ? Eh bien, il organisait un « meeting révolutionnaire du prolétariat international » dans les salons du Lutetia, un palace parisien (« La révolution est partout chez elle ! »), et il rencontrait Philippe Sollers en vue d'une fusion, malheureusement avortée, entre *Tel Quel*, la revue de l'avant-garde mondaine et l'UCFML¹⁴⁰. Sans doute ne connaissait-il pas le nom de Nicolas Boulte, mais l'eût-il connu, lui et son brulôt anti-parti et anti-léniniste, qu'il n'aurait pu qu'approuver la fermeté prolétarienne des bennylévystes à l'encontre de ce traître au « prolétariat international ».

On sait qu'un certain engourdissement prolonge la morne existence des organismes qui l'abritent en ralentissant leurs processus vitaux. Il fallut 16 ans à l'UCFML pour épuiser tout à la fois ses tristes effectifs et sa vacuité politique. Ce n'est qu'en 1985, 12 ans après l'épithète rédigée par Nicolas Boulte, que Badiou et sa bande de quatre se résignèrent à enterrer le cadavre de Lénine en fermant les portes de leur mausolée. Encore fut-ce pour aussitôt ouvrir une boutique de souvenirs à l'enseigne de l'« Organisation politique » (1985-2007), essentiellement vouée à la « défense des prolétaires étrangers ». Et de fait, à qui auraient-ils pu s'attaquer, afin de justifier leur persistance, sinon à de pauvres types sans défense, ayant souvent du mal à s'exprimer par eux-même, surtout en français, et ultimes avatars de la « classe ouvrière ». Des immigrés clandestins, apeurés et perdus, peu regardants sur leurs soutiens, c'était des proies faciles pour l'Organisation. Même s'il fallait pour les accaparer batailler rudement contre la concurrence déjà présente, du moins si l'on en croit cette note de l'Organisation communiste libertaire :

« Dans les mouvements sociaux, l'UCF ne venait pas renforcer la lutte, ni participer à la solidarité, ni aider à l'organisation des « masses », mais exclusivement pour recruter, provoquer des scissions en créant des comités séparés sur les mêmes délimitations politiques que l'organisation, comités appelés à devenir des cellules du parti, tout cela sous couvert d'organiser l'un des termes de la contradiction secondaire après l'avoir provoquée (vous suivez ?)... Des comportements à l'opposé de la démocratie de base, du respect des assemblées. L'UCF était spécialiste de ces pratiques à la fois parasitaires et fractionnistes dans les mouvements (car chaque mouvement devait se diviser en deux, vous suivez toujours ?), comportements qui dans certains cas sont allés très loin, notamment lors de la grande lutte des foyers de travailleurs immigrés de la Sonacotra (1978-1979). Plus tard (vers 1984), l'UCFML éclate, le noyau dirigeant historique qui se maintient se renomme « Organisation politique » en toute simplicité, ne se réfère plus explicitement au maoïsme et entre dans une activité plus ralentie et plus discrète. Lors des luttes des résidents maliens des foyers de Montreuil, l'OP est réapparue à la lumière, avec... les mêmes pratiques que naguère : prendre des personnes une par une, les réunir dans une structure créée de toutes pièces en concurrence avec le comité des résidents... de plus sur des contenus très limites. Depuis, leur activité principale est d'animer un mouvement spécifique d'ouvriers sans-papiers des foyers. Quant à l'OP, son langage, ses codes, tiennent plus d'une sorte de discours humanitaire, où il faut mobiliser de gentils « Volontaires » contre le « mauvais gouvernement » qui maltraiterait le "droit des gens". Aux dernières

¹⁴⁰ François Hourmant. *Les Années Mao en France*, op. cité, p. 166,167

nouvelles, elle se serait dissoute et s'appellerait maintenant "Contre le Mauvais Gouvernement Les Volontaires d'une Politique à Distance de l'Etat"¹⁴¹. »

L'OCL pense visiblement avoir découvert le secret de la bonne organisation, le juste milieu entre autorité collective et autonomie individuelle, même si dans « communiste libertaire », comme dans « chauve-souris », il y a un mot de trop pour ne pas susciter l'ambiguïté et la méfiance.

Je suis oiseau, voyez mes ailes :

Je suis souris : vive les rats !

La Mémoire des vaincus (Michel Ragon) est là pour rappeler ce qu'il advint de ces anarchistes, qui, d'URSS en Espagne crurent pouvoir assumer cet oxymore.

Cependant que deviendraient les champions des prolétaires, s'ils n'avaient plus de prolétaires à chevaucher comme des chevaux de bataille ? Quant aux « prolétaires étrangers », pourquoi se priver d'interprètes et secrétaires bénévoles, d'une déférence empressée, qui remplissent vos formulaires et vous accompagnent à la préfecture. Quitte, en échange des papiers, à faire un peu de figuration dans leurs saynettes de patronage, et à fournir la matière des innombrables poèmes, discours, pièces de théâtre – genre *Ahmed le subtil*, *Ahmed philosophe*, *Ahmed se fâche*, *Ahmed revient* (Badiou) - essais, colloques, réunions, dont ils nourrissent leur alter-mondanité.

Il semblerait, décidément, que les prolétaires ne puissent pas plus se débarrasser de leurs défenseurs, que les pauvres, autrefois, de leurs bienfaiteurs, ou que les vaches de leurs mouches. En clair, l'Organisation est à la fois l'une de ces agences d'immigration officieuses auxquelles les « prolétaires étrangers » ont toutes raisons d'avoir recours, et l'agence de communication politique et artistique de ses propres membres. Du moins jusqu'à ce qu'une scission « sur la question du communisme » entre deux de ses directeurs, Badiou Lui-Même et Sylvain Lazarus, n'ait entraîné la fermeture de l'officine. Un se divise en deux, et les deux tronçons se tortillent désormais chacun de son côté.

La vie et l'œuvre de Badiou élèvent un riche monument à l'ignominie. Sous un langage qui affecte l'objectivité mathématique (« hypothèse », « axiomes »), et qui sous couvert de majesté magistrale use de l'impératif à la première personne du pluriel (« Posons », « Proposons »), prolifèrent nombre de saloperies délibérées, destinées à couper le souffle, à sidérer et impressionner le lecteur. « Indifférence épique », c'est-à-dire violence perverse.

« Sur le versant des révolutions, on citera *L'Espoir* (1937) de Malraux, en particulier quand, à propos de la guerre d'Espagne, il rapporte et commente la pratique de la torture et des exécutions sommaires, non seulement du côté des franchistes, mais du côté des républicains. Là encore, tout est emporté par la grandeur populaire épique de la résistance¹⁴². »

Grandeur épique de la torture et des exécutions sommaires.

Qu'admire Badiou dans « le féminin » ? « Ulrike Meinhof, Nathalie Ménigon (...), la passion de l'illégalisme uni au féroce¹⁴³. » Bref, la tueuse. Ce que « le féminin », certes, peut être, ni plus ni moins que « le masculin ». De la Révolution culturelle, cette guerre cannibale entre factions communistes, il loue qu'elle ait fourni « une décisive inspiration au maoïsme français entre 1967

¹⁴¹ http://oclibertaire.free.fr/IMG/pdf/Alain_Badiou.pdf

¹⁴² A. Badiou, *Le Siècle*, op. cité

¹⁴³ Idem

et 1975, maoïsme français qui fut le seul courant politique novateur et conséquent de l'après-Mai 68¹⁴⁴ ». Au temps pour les situationnistes, ou pour l'écologisme libertaire et sa critique de la société techno-marchande, issu précisément de cet après-Mai 68.

« Cet ordre millénaire, en effet, ne valorisant que les concurrences et les hiérarchies, et tolérant la misère de milliards d'êtres humains, doit être surmonté à tout prix, sauf à ce que se déchaînent de ces guerres dont le néolithique a depuis son apparition le secret, dans la descendance technologisée de celles de 1914-1918 ou de 1939-1945, avec leurs dizaines de millions de victimes, et cette fois bien plus encore. »

Badiou, ennemi de toute « pleurnicherie humaniste », ne devrait pas s'émouvoir de massacres de masse. Lui qui dans *Le Monde* – déjà - soutenait ceux de Pol Pot et des Khmers rouges¹⁴⁵ : 1,7 million de morts, un Cambodgien sur cinq. Mais on a vu en Union soviétique, en Pologne et dans l'est de l'Europe, en Chine, en Corée, à Cuba, au Cambodge, ce que signifiait pour les communistes vaincre « à tout prix ».

On pourrait s'étonner que *Le Monde* continue de publier un apologiste de régimes massacreurs – le voit-on promouvoir à tout propos d'anciens partisans de l'apartheid, du *Hutu Power* ou des dictatures militaires d'Amérique du Sud ? Mais il est vrai que *Le Monde* lui-même, et ses correspondants sur place, Alain Bouc et Patrice de Beer, couvraient la « Révolution culturelle » et la « Libération de Pnomh Pen » avec toute la ferveur anti-impérialiste des compagnons de route. Les vieux complices du Ministère de la Vérité poursuivent donc leur vieille routine de falsification et le feront tant qu'ils ne seront pas contraints par le mépris public de procéder à de nouvelles réécritures¹⁴⁶.

Une des plus ignobles badioulades est de se défausser sur la jeunesse des Gardes rouges, des Khmers rouges, des « *Senderistas* », etc., des atrocités commises sur l'injonction de leurs maîtres :

« Evidemment la propagande des "nouveaux philosophes" a fait de ces épisodes effrayants un usage illimité. (...) C'est aussi une pente de la jeunesse livrée à elle-même¹⁴⁷. »

Au rebours des « stratèges prolétariens », dont la propagande fait un usage effrayant de ces massacres illimités ; tant les vieux idéologues de tous bords savent jouer de l'absolutisme et du nihilisme de la jeunesse, comme des tranches collectives sanguinaires. Sous couleur d'en « activer le vrai », de rendre au XX^e siècle, « contre le prophétisme du XIX^e siècle », « sa terrible passion du réel » - comme « le Socialisme réel » ou le Pays du mensonge réellement existant -, il ne peut trop se délecter, se poulcher d'« épique », de « barbarie héroïque », de « discipline », de « cruautés », au point de trahir son numéro de ventriloque. C'est Badiou, le prof aux mains propres, le péreoreur en chambre, le cérébral frénétique, ivre de volonté de puissance – mais horrifié de recevoir un mauvais coup - qui par la bouche du *Siècle* vocalise sa jouissance sanguinaire. La révolution c'est jouer aux hommes. Faut qu'ça saigne, comme disait Benny Lévy avant d'envoyer Pierre Overney se faire tuer devant Renault. On ne fait pas d'omelette sans casser les hommes. Disciple de la discipline, Baderne râbache derechef :

« Cette obsession de la victoire et du réel s'est concentrée dans les problèmes de l'organisation et de la discipline, elle est tout entière contenue, à partir de 1902 et du

¹⁴⁴ Idem

¹⁴⁵ A. Badiou, *Kampuchéa vaincra !* 17 janvier 1979

¹⁴⁶ Voir l'article de Raphaëlle Bacqué dans *Le Monde* du 25 juillet 2014, « *Le Monde salue l'arrivée des Khmers rouges* », qui sacrifie quelques boucs émissaires à la crédibilité du journal

¹⁴⁷ A. Badiou, *L'Hypothèse communiste*, op. cité

Que faire ? de Lénine dans la théorie et la pratique du parti de classe, centralisé et homogène. On peut dire que les partis communistes ont incarné, dans leur "discipline de fer", le réel de l'hypothèse communiste¹⁴⁸. »

Si Badiou voulait combattre les penseurs du capitalisme contemporain, à l'ère technologique de l'économie planétaire unifiée, c'est Lecourt, Ewald, Latour qu'il lui faudrait affronter, pour s'en tenir aux Hexagonaux. Mais d'une part, il épouse leur technolâtrie, de l'autre, son ersatz de « pensée » consistant à ramener le nouveau à l'ancien, et l'inconnu au connu, ce léniniste est incapable de se livrer à « l'analyse concrète de la situation concrète », comme exigé par son maître. Ainsi :

« La technique, dont on veut faire le sens ultime et la nouveauté, resplendissante ou catastrophique, de notre devenir, reste toujours au service des plus antiques procédures. » (...) Après tout, les moyens techniques du contrôle des populations sont aujourd'hui tels que Staline, avec ses fiches manuscrites interminables, ses fusillades de masse, ses espions à chapeau, ses gigantesques camps pouilleux et ses tortures bestiales, apparaît comme un amateur d'un autre âge¹⁴⁹. »

Il ressort de cet embrouillamini retors et contradictoire :

- 1) qu'il n'y a rien de nouveau dans « la technique » puisqu'elle « reste au service des plus antiques procédures ». Après tout le « rôle » et le « contre-rôle » du Moyen-Âge servent à contrôler les prisonniers, les soldats, etc., tout comme le fichier informatique contemporain, abstraction faite du saut qualitatif que ce dernier apporte « aux plus antiques procédures ».
- 2) Qu'avec les moyens techniques du contrôle des populations d'aujourd'hui », Staline « apparaît comme un amateur d'un autre âge. » Manière torve d'insinuer que Staline n'était pas si redoutable.

La question escamotée par Badiou, c'est : qu'aurait fait « Staline » de « ces moyens techniques d'aujourd'hui » qui, par ailleurs, évincent et périssent la personnalité du tyran ? Big Brother est infallible et tout-puissant. Big Brother ne mourra jamais. Big Brother n'est que le masque et la personification du Parti. La tyrannie technologique ce n'est pas le Chef qui fortifie l'Etat, à la tête de son parti factieux ; ni même l'Etat qui tyrannise le pays, au moyen de ses forces armées ; mais l'incarcération « apolitique », rationnelle, progressiste et sournoise, de l'homme-machine dans le monde-machine, en vue d'un fonctionnement optimal. C'est-à-dire une révolution, une vraie, qui accomplit le pouvoir des technomaîtres et de la classe technologique : ingénieurs, techniciens, cadres, scientifiques.

Le « rêve chinois » d'oncle Ba Diu

Ce qui tresse le maoïsme de Badiou et son technologisme, c'est une même fureur de puissance qui trouve les doubles moyens conjugués de son déchaînement.

D'abord son maoïsme :

« La Révolution culturelle fut, à cet égard, une vraie révolution. Sur la question de la science et de la technique, le mot d'ordre fondamental fut que ce qui compte est d'être "rouge" et non d'être "expert". Ou dans la version "modérée", celle qui deviendra officielle : il faut être "rouge et expert", mais rouge d'abord¹⁵⁰. »

¹⁴⁸ A. Badiou, *De quoi Sarkozy est-il le nom ?*, op. cité

¹⁴⁹ Idem

¹⁵⁰ A. Badiou, *L'Hypothèse communiste*, op. cité

Ensuite son technologisme (*rappel*) :

« Si j'avais à dire quelque chose sur la technique, dont le rapport avec les exigences contemporaines de la philosophie est assez mince, ce serait bien plutôt le regret qu'elle soit encore si médiocre, si timide. Tant d'instruments utiles font défaut, ou n'existent que dans des versions lourdes et incommodes ! Tant d'aventures majeures piétinent, ou relèvent du "la vie est trop lente", voyez l'exploration des planètes, l'énergie par fusion thermonucléaire, l'engin volant pour tous, les images en relief dans l'espace... Oui, il faut dire : "Messieurs les techniciens, encore un effort si vous voulez vraiment le règne planétaire de la technique !" ¹⁵¹ »

« Être rouge d'abord », cela consiste en langage maoïste à « mettre la politique au poste de commandement ». Quant à cette politique, le maoïsme c'est le pouvoir des maoïstes et d'abord du premier d'entre eux. Quel que soit le culte des masses allégué pour justifier ce pouvoir et pour mobiliser le soutien de ces masses, « être rouge d'abord », c'est mettre les rouges au poste de commandement sous couleur de « servir le peuple ». Sauf quelques désordres, vite réprimés, et qui sonnèrent d'ailleurs la fin de la Révolution culturelle, il ne fut jamais question de rendre aux masses le pouvoir détenu par le Parti-Etat-Armée.

C'eût d'ailleurs été impossible pour une question de taille et de complexité¹⁵², en Chine comme ailleurs. Seuls les Sentinelles des îles Andaman, et les membres de quelques tribus miraculeusement résiduelles, peuvent encore exercer un pouvoir collectif qui ne soit pas de pure forme. Au-delà d'un certain seuil de population et de production, ce sont les masses elles-mêmes qui s'en remettent à une administration séparée et spécialisée.

Celles de Taïwan, par exemple, ne réclament pas le pouvoir, mais un pouvoir élu en leur nom qui gère efficacement l'entreprise nationale et leur assure l'ordre, le progrès, la consommation, ainsi que la liberté d'exprimer leurs vœux et leurs avis. A l'âge de la technocratie, elles veulent avoir leur mot sur le choix des technocrates dirigeants, forcément issus d'un personnel restreint pour gouverner dans le cadre contraint de la société technologique. C'est la « Cinquième Modernisation », suivant le dazibao de Wei Jingshen affiché à Pékin, le 5 décembre 1978, sur le « Mur de la Démocratie ». Bref, la démocratie elle-même et ses « libertés formelles » - libertés de conscience, d'expression, d'association, de circulation, etc., qui s'ajoute aux « Quatre Modernisations » lancées par Deng Xiaoping (1904-1997) ; celles de l'industrie, de l'agriculture, des sciences et technologies et de la défense nationale.

On sait l'horreur que suscite cette démocratie élective et libérale chez les communistes ; chinois ou non ; maoïstes ou non. Ainsi Deng Xiaoping, incarnation honnie du pragmatisme pour son fameux slogan « Peu importe qu'un chat soit noir ou blanc, s'il attrape des souris, c'est un bon chat » (1962). Dénoncé comme « le plus haut dirigeant engagé sur la voie capitaliste », par les gardes rouges maoïstes qui l'envoient travailler dans une usine de tracteurs (1969), il réprime le mouvement démocratique dès son retour au pouvoir (1978). C'est le même Deng Xiaoping qui, 21 ans plus tôt, fauchait la Campagne des Cent Fleurs (Février-Juin 1957), emprisonnant entre 500 000 et un million de personnes. Appréciez l'imprécision toute sino-communiste du nombre des victimes.

C'est encore lui qui écrase sous les chars, dix ans plus tard, en mai 1989, les occupants de la place Tien An Men, rassemblés autour de la Déesse de la Démocratie (entre 3 et 10 000 morts dans Pékin). Sauf erreur, on n'a pas entendu Ba Diu radoter la rengaine maoïste, « on a raison de se révolter », à propos de ce Mai-là.

C'est que Deng Xiaoping, le Petit Timonier, était un proche et un fidèle du Grand Timonier, du moins jusqu'à l'échec du Grand Bond en avant (1958-1960). Démentielle tentative de

¹⁵¹ *Manifeste pour la philosophie*, Le Seuil, 1989, cité dans *On arrête parfois le progrès*, introduction à *Les luddites en France*. Ouvrage collectif coordonné par C. Biagini et G. Carnino. L'Echappée, 2010

¹⁵² Cf. Olivier Rey, *Une question de taille*, Stock, 2014

collectivisation agricole et d'industrialisation des campagnes à marche forcée. L'idéologie rouge l'emportant sur l'expertise incolore, mais prête à se teindre de n'importe quelle couleur, pourvu que celle-ci coïncidât avec sa propre rationalité technicienne et ses fins d'efficacité. Or, le Grand Bond en avant s'écroula dans le chaos économique, l'effondrement productif et la mort par famine d'un nombre incertain de millions de personnes (30 ? 50 ?).

Ces masses de morts que les dirigeants auraient considérées comme le prix à payer en cas de réussite, menaçaient de revenir les emporter en fantômes vindicatifs. On enterra jusqu'à leur mort dont le secret est toujours tenu, cependant que Deng Xiaoping et nombre de dirigeants révisaient leurs priorités et leurs allégeances politiques, à la fureur de Mao, de Ba Diu, et des gardes rouges du monde entier : le résultat d'abord, l'idéologie ensuite. « Être rouge d'abord », c'est d'abord garder le pouvoir des rouges, et s'il faut pour cela mettre l'expertise technoscientifique au poste de commandement, les rouges le feront comme tous les régimes technopolitiques du monde : techno-capitalistes – démocratiques – libéraux (Amérique, Europe, Japon, Taïwan, Corée du Sud, Inde, Australie, Nouvelle Zélande, Afrique du Sud, etc.) ; techno-nationalistes – autoritaires - despotiques (Russie, Corée du Nord) et techno-religieux, juif (Israël), musulmans (Indonésie, Malaisie), voire islamistes (Pakistan, Iran, Turquie, Arabie saoudite, Emirats arabes unis, etc.).

Aussi, ni Deng Xiaoping, ni aucun de ses successeurs jusqu'à Xi Jinping aujourd'hui, l'un des « Princes rouges », fils d'un compagnon de Mao, ne s'en prendront au fondateur du régime. Abattre le portrait géant qui surplombe toujours la Chine et la place Tien An Men, ce serait abattre leur propre légitimité historique. Ils savent, comme Ba Diu, ce que la déstalinisation a coûté au pouvoir russoviétique. Quant au Parti, peu importe qu'il soit communiste ou capitaliste, tant que la technocratie chinoise gagne en puissance et que les Quatre Modernisations sont accomplies. Noir ou blanc, c'est l'unique meilleur parti. Mais en fait, il est la fois noir *et* blanc, communiste *et* capitaliste ; de même qu'il est, suivant « le mot d'ordre fondamental de la Grande Révolution Culturelle Proletarienne », ardemment soutenu par Ba Diu, à la fois, rouge *et* expert. La rougèur (le pouvoir politique) et l'expertise (le pouvoir technique) se fortifient mutuellement. De même que les méthodes capitalistes (capital privé, liberté d'entreprise, salariat, spéculation financière, etc.) et les méthodes communistes (capital public, économie dirigée, planification centralisée), se conjuguent pour accroître le pouvoir économique aussi bien que le pouvoir étatique. C'est-à-dire le pouvoir de la technocratie dirigeante, publique *et* privée (experts techniques et scientifiques, cadres civils et militaires, entrepreneurs et fonctionnaires), en symbiose avec le Parti-Etat stratège, en charge de la planification, ainsi que de la direction et de la coordination des opérations.

À ce titre et dans l'intérêt collectif de la technocratie, le pouvoir étatique peut prendre des mesures contraires aux intérêts de telle ou telle catégorie de ses membres, voire sévir contre certains d'entre eux qui contrarient cet intérêt ou le mettent en danger (corruption trop voyante, velléités d'indépendance). Il n'a pas le choix. Si puissant qu'il soit, le pouvoir étatique – comme les pouvoirs techniques et économiques – est impuissant face aux réalités. Il ne peut les transformer qu'en leur obéissant. La fin veut les moyens. Le pouvoir fait ce qu'il faut pour faire ce qu'il veut. Noirs, rouges ou blancs, peu importe la couleur des moyens s'ils atteignent leurs fins. Et c'est ainsi que la puissance de la volonté, au service de la volonté de puissance, atteint la surpuissance.

Là où il y a une volonté, il y a un chemin. (Lénine) Pour les communistes, maoïstes et bolcheviques notamment, le pire des crimes, le seul peut-être, est de ne pas vaincre¹⁵³. Aussi figurent-ils parmi les plus efficaces et réalistes champions de l'espèce des vainqueurs ; prêts à toutes les concessions tactiques, le traité de Brest-Litovsk et la perte d'immenses territoires

¹⁵³ Trotsky. *Leur morale et la nôtre*, 1938

(mars 1918), ou la Nouvelle Politique Economique et la réintroduction d'un « capitalisme limité pour un temps limité » (1921), afin de gagner du temps, de garder le pouvoir et d'atteindre leurs objectifs stratégiques. Lénine, paraît-il, pensait que cette période pourrait durer de dix à 25 ans. Voici 40 ans que l'Etat technocratique chinois, rouge et expert, a déchaîné les forces du marché pour développer, sous son contrôle, les moyens de sa puissance.

Ba Diu a beau tordre le nez devant le « retour du capitalisme » en Chine, et faire mine de s'en indigner, celle-ci reste aujourd'hui l'incarnation la plus proche de son délire technopolitique. Comment ne serait-il pas secrètement exalté de l'essor de cet empire conquérant et technototalitaire, aussi hostile que lui à « l'Occident », à « l'impérialisme », au « capitalo-parlementarisme », à la « démocratie », au « crétinisme parlementaire », à la critique du « totalitarisme » ? C'est à la Chine qu'il songe, quand il écrit *aujourd'hui*, dans son opuscule maoïste à propos de Mai 68 :

« Il y a enfin, et peut-être surtout, une critique radicale de la démocratie représentative, du cadre parlementaire et électoral de la "démocratie" en son sens étatique, institutionnel, constitutionnel, auquel toutes les organisations "révolutionnaires" confient, de fait, leur destin, ne serait-ce que par leur adhésion invariable à ce que les révoltés du XIXe siècle avaient très justement nommé le "crétinisme parlementaire".¹⁵⁴ »

Et c'est des crimes du maoïsme et du bolchevisme qu'il fait, *aujourd'hui*, l'apologie, quand il ajoute, dans son opuscule à propos des révolutions russe et chinoise :

« Une armée d'intellectuels serviles s'est spécialisée, notamment hélas dans notre pays, la France, dans la calomnie contre-révolutionnaire et la défense acharnée de la domination capitaliste et impériale. Les chiens de garde de l'inégalité et de l'oppression des gens démunis, des pauvres du prolétariat nomade, sont aux commandes partout. Ils ont inventé le mot "totalitaire" pour caractériser tous les régimes politiques animés par l'idée égalitaire. Quand l'on entend, à propos de la révolution russe, « totalitaire », il faut penser automatiquement que derrière, à peine caché, il y a "égalitaire".¹⁵⁵ »

Comment Ba Diu ne serait-il pas enthousiasmé par « le socialisme aux caractéristiques chinoises » - un capitalisme rouge, planifié sous la direction du Parti communiste, indifférent aux distinctions « occidentales » entre privé et public. Soit communisme *et* communication, la réunification des deux filiations du saint-simonisme, suivant un processus à la fois symétrique et inverse du communisme blanc en cours d'avènement sur l'autre rive du Pacifique.

Comment pourrait-il ne pas exulter du « règne planétaire de la technique » émergeant de la cybernétique et des réseaux ; le règne de la classe technocratique.

Comment ne suivrait-il pas « la pensée de Xi Jinping », empereur rouge, à la fois Deng et Mao, « Noyau (*hexin*) de la direction » d'un parti de 89 millions de membres, toujours léniniste, toujours stalinien, *toujours nationaliste* ; un parti rouge-brun, national-communiste ; habile à manipuler l'antinationalisme de tous les sans-frontiéristes du monde, afin d'imposer la primauté de ses propres intérêts nationaux, sinon ethniques. Le Parti des Hans. Neuf Chinois sur dix. 1,3 milliard d'individus. Le peuple le plus nombreux du monde, omniprésent, sinon majoritaire, dans tous les pays de l'Asie du Sud-Est, soudé derrière son chef réélu à l'unanimité, et peut-être même à vie, par ses vassaux du parlement, le 17 mars 2018.

¹⁵⁴ A. Badiou, *On a raison de se révolter*, Fayard, 2018, p. 39

¹⁵⁵ A. Badiou, *Petrograd, Shanghai*, op. cité, p. 12

« "Des miracles surgissent sur la terre chinoise, et nous avons confiance dans l'avenir", a déclaré le président chinois lors de son allocution farouchement nationaliste du 20 mars. Avant de marteler plusieurs fois comme message central : "Seul le Parti communiste peut sauver la Chine".¹⁵⁶ »

Seul le Parti du pouvoir, de la classe de pouvoir, de l'ethnie dominante peut assurer l'hégémonie de la Chine sur l'Asie, voire sur le monde, des Hans sur la Chine, de la technocratie sur la population Han, du Parti lui-même sur la technocratie, et enfin, du pouvoir sur le Parti ; abstraction séparée, dominant de tout son poids l'intellect du Parti asservi à son culte idolâtrique.

Et il le peut parce qu'il est le parti de l'expertise technoscientifique, poste de commande du pouvoir technopolitique, voué à son idole despotique. Sans pouvoir, on ne peut rien. Avec le pouvoir, on peut tout.

Communiste ou capitaliste, rouge ou brun, peu importe : le Parti.

Le Parti partout, organisation technopolitique développant ses cellules dans les écoles, les collèges, les lycées et les universités, les entreprises, privées ou publiques, chinoises ou sino-étrangères et les ONG, afin d'affermir son emprise idéologique, sa vigilance sécuritaire, son maillage social et territorial. Avec sa machine à gouverner assurant aussi bien la croissance économique que la contrainte sociale : algorithmes, Intelligence Artificielle, paiement informatique, contrôle informatique, multiplication et croisement des fichiers et dossiers, *hukou* (enregistrement des ménages et permis de résidence), télésurveillance ubiquitaire et reconnaissance faciale et – on est bien obligé de le dire - *et caetera*.

En Chine, comme aux Etats-Unis, la combinaison des mégamasses de données personnelles que s'approprie la machine (banques, assurances, services publics et privés, agences et fournisseurs) et des multiples « évaluations » de l'entourage (logeurs, employeurs, supérieurs, subordonnés, voisins, collègues, clients), sert à l'instauration du système de notation sociale, avec bons et mauvais points, punitions et récompenses. Ce système détermine l'accès des citoyens aux logements, aux transports, aux emprunts, aux visas de voyage – *bis repetita et caetera*.

Ainsi l'oppression sociale d'en bas - conformisme, racontars, qu'en-dira-t-on, surveillance de voisinage et délation - se combine-t-elle, grâce aux technologies de l'information et de la communication, à l'oppression étatique d'en haut. La bignole et le mouchard se liguent avec la puce et l'algorithme, les Machinois avec la machine à gouverner, afin de réprimer les mauvaises pratiques, les attitudes à problème, les comportements erronés, déviants, inciviques, immoraux¹⁵⁷.

Cependant que la police patrouille sur la toile, réprimande, punit ou supprime les sites mal-pensants, censure les « informations dangereuses » et les « commentaires inappropriés sur le gouvernement », arrête leurs auteurs, « traque les utilisateurs de Twitter »¹⁵⁸, la plupart des Chinois se réjouissent de la sécurité que leur apportent ces myriades de caméras et systèmes de contention. Le Parti est populaire jusque chez un ex-contestataire, renégat de Mai 89 à Tien An Men, qui dénonce maintenant ses anciens camarades dans son journal :

« "Grâce à la stabilité et au fait que le parti dirige la Chine de manière appropriée, nous vivons aujourd'hui comme dans les films américains ou français que nous regardions dans le passé. Nous chérissons cette vie. Et c'est mon devoir de la

¹⁵⁶ « Union autour du « rêve chinois », in *Le Monde*, 25/26 mars 2018

¹⁵⁷ René Raphaël et Ling Xi. « Bons et mauvais Chinois. Quand l'Etat organise la notation de ses citoyens », in *Le Monde diplomatique*, janvier 2019

¹⁵⁸ Cf. *Le Monde*. 20/21 janvier 2019

protéger", dit Hu Xijin, rédacteur en chef du Global Times, un quotidien nationaliste publié aussi en anglais¹⁵⁹. »

Mais il est vrai qu'il s'agit, comme Ba Diu et tous ses semblables, d'un de ces bourgeois intellectuels, membre de la technocratie dirigeante, prêt à tous les retournements pour rester sociétaire de la classe de loisir et de consommation ostentatoire, quitte à corrompre la masse avec les miettes tombées de sa table¹⁶⁰.

Le train de dépense destructive de cette classe, sa passion du pouvoir et de la primauté, écrasent toute considération de liberté, d'égalité, de fraternité - cette cause du peuple instrumentalisée pour asservir le peuple sous couleur de le servir. De même qu'elle détruit la nature et notre dépendance à la nature - c'est-à-dire la condition matérielle d'une possible indépendance sociale - pour lui substituer sa machine et notre asservissement à sa machine.

Que cette destruction puisse la menacer également, elle se dit qu'elle trouvera bien les moyens et les machines de son salut. Périront le monde et la masse pourvu qu'en jaillisse la machine surnaturelle emportant son élite vers sa toute-puissance. Et sinon, tant pis, ces héritiers prodigues se moquent de mourir ruinés, après avoir dilapidé l'héritage de toutes les générations. Ni Mao, ni Ba Diu n'attachent d'importance politique à « l'idéologie de la survie ».

«... étant donné qu'à la fin des fins, nous mourrons tous. Il faudrait du coup admettre que le criminel des criminels, en matière politique est la Nature ! Pour ce qui est d'entasser les cadavres, elle est sans rival. (...) La vraie donnée politique a toujours été : qu'est-ce que la vraie vie ? Ce qui se dit aussi : "Qu'est-ce qu'une vie collective au régime de l'Idée ?"¹⁶¹ »

C'est ici l'argument de base du transhumanisme que Ba Diu énonce. Tous les vivants meurent, puisqu'ils naissent et vieillissent - ô marâtre nature. Il n'y a donc qu'une manière d'empêcher la mort, c'est d'empêcher la vie ; d'en finir avec la naissance et la nature au profit du surnaturel, l'artificiel et la fabrication. Cette question de vie ou de mort ne revêt pour lui aucune importance politique puisqu'elle concerne tous les vivants politiques, suivant le nom que leur donne Aristote (*zoon politikon*), *alias* mortels, *alias* humains. La condition humaine, en tant que telle, ne relève pas pour lui de la politique :

« ... processus historique de la corrélation entre égalité et liberté, ou quelque chose comme ça. La politique, c'est le réel du communisme sous toutes ses formes. Tout le reste relève de la gestion de l'Etat, de la gestion des choses¹⁶². »

On a vu à travers les horreurs du « communisme réel sous toutes ses formes », dont Ba Diu reste un propagandiste, ce que fut concrètement cette « corrélation entre égalité et liberté, ou quelque chose comme ça ».

Si la condition humaine n'oppose pas, selon lui, les humains entre eux, c'est parce qu'elle est précisément leur condition commune et « qu'à la fin des fins, nous mourrons tous ». Elle ne peut donc en principe constituer un terrain d'affrontement politique. Tout au plus relève-t-elle de la morale ou de la religion - « comme l'avait déjà fort bien vu Spinoza¹⁶³. »

On a vu qu'il n'avait pas non plus grand chose à dire sur « la technique », « dont le rapport avec les exigences contemporaines de la philosophie est assez mince », sauf son regret « qu'elle soit

¹⁵⁹ *Le Monde*. 15/16 octobre 2017

¹⁶⁰ Cf. Veblen, *Théorie de la classe de loisir*, 1899

¹⁶¹ A. Badiou, J.C Milner. *Controverse. Dialogue sur la politique et la philosophie de notre temps*, 2012, Le Seuil, p.30

¹⁶² *Idem*

¹⁶³ *Idem*

encore si médiocre, si timide¹⁶⁴ ». Peut-être pense-t-il en effet que ses pouvoirs effectifs restent encore trop minces pour mériter son attention.

En somme, ni la politique, ni la philosophie, dont Ba Diu se pense l'incarnation, n'ont à dire sur les technosciences (et non pas la technique), sinon pour déplorer à mi-voix qu'elles n'aillent pas plus haut, plus vite, plus fort. Cette étrange réserve d'un corps extrêmement parleur pour qui la parole est un devoir et le silence, une faute, constitue un mensonge tacite. Et par là-même un aveu. Que dissimule ce non-dit, ou plutôt cet interdit ? Pourquoi Ba Diu *ne veut pas* que soit posée la question des technosciences, lui qui a tant à dire, sur tant de sujets, dans ses innombrables écrits, entretiens, séminaires, etc. ?

Pourquoi feint-il d'ignorer que les technosciences et « le règne planétaire de la technique », dont il espère « tant d'aventures majeures » qui dépassent le cours « trop lent de la vie¹⁶⁵ », puissent modifier la condition humaine, au point d'entraîner une scission entre sous-hommes d'origine animale et surhommes d'avenir machinal. Et donc une mutation de la lutte des classes en lutte d'espèces.

S'il le tait, s'il le dissimule, ce n'est pas par ignorance. La masse de nos contemporains le sent, le sait confusément, à travers l'immense rumeur des médias, de la communication et du divertissement sous toutes leurs formes, du « débat éthique » aux œuvres de fiction, en passant par les nouvelles et documents.

S'il dissimule, c'est qu'*il souhaite* cette scission entre « le vieil homme » et « l'homme nouveau ». Et qu'il ne veut pas l'empêcher, ni la freiner par des discours intempestifs, mais au contraire *la hâter*, afin de la rendre irréversible et de mettre la masse arriérée, dépourvue de conscience révolutionnaire, devant le fait accompli. Avant, ça ne se dit pas, « on n'en est pas là » ; après ça va sans dire, « on n'en est plus là ».

Pour Ba Diu, il est inévitable, positif, et conforme au matérialisme, à la loi universelle du développement dialectique des contradictions internes, au progrès et au sens de l'Histoire, que l'homme nouveau dépouille le vieil homme. De même que l'homme du néolithique a dépouillé celui du paléolithique ; qu'*Homo sapiens* a dépouillé Néandertal, *Homo erectus*, *habilis*, l'ancêtre homo-simiesque, etc.

Le nouveau rejette l'ancien et fend la vieille enveloppe. On ne met pas de pièce neuve à un vieil habit, ni de vin nouveau dans de vieilles outres, sinon le vieil habit se déchirerait, et la déchirure serait pire, etc¹⁶⁶.

Et de même que la société communiste est censée « dépasser » la société capitaliste, la « dépouiller », l'essor perpétuel des forces productives « déchirant » cette dernière et imposant de nouveaux rapports de production (propriété publique et gestion technocratique des moyens de production/destruction) ; de même, l'essor des technosciences et des moyens de la puissance, « obligent » le vieil homme à s'automatiser afin de devenir un nouvel homme-machine - un *surhomme surnaturel* ; et ainsi de rester non seulement adapté aux innovations issues de son travail et de son intellect, y compris à ce monde par lui transformé ; mais aussi de poursuivre à perpétuité le dépassement prométhéen de la puissance consciente. Que cela passe par la mainmise sur l'évolution de l'espèce (et d'ailleurs de *toutes* les espèces), par sa planification rationnelle sous la direction des experts (rouges), ne saurait être un problème pour Badiou, mais au contraire une perspective triomphale.

La survie, oui, mais dans le cadre du communisme transhumaniste. Une survie soumise au pouvoir des technocrates communistes, aux commandes d'une économie publique, centralisée, planifiée, rationalisée, en vue d'une puissance illimitée. Contrairement aux prévisions marxistes, ce n'est pas la société communiste que l'on voit sortir de la vieille société bourgeoise, devenue

¹⁶⁴ *Manifeste pour la philosophie*, Le Seuil, 1989, cité dans *On arrête parfois le progrès*, op. cité

¹⁶⁵ Idem

¹⁶⁶ Cf. *Évangile selon Matthieu*, Ch.10, v. 17,18

trop étroite pour le développement des moyens de production/destruction, mais la société technocratique, avec des rapports de production qui s'élaborent entre ses deux laboratoires sino-américains.

En attendant, ce bourgeois intellectuel qui jouit sans trouble des avantages matériels liés à sa position, reproche « aux gens », au « consommateur occidental », d'aspérer aux mêmes avantages que lui, de se laisser corrompre par le « capitalo-parlementarisme » et « l'impérialisme occidental », « la prospérité », « les marchandises », « les médicaments », « l'argent grâce auquel on se les procure ». C'est-à-dire qu'il jouit à la fois d'une prospérité supérieure à celle des « masses » qu'il critique, et de sa bonne conscience politique, liée à la critique de ces masses, coupables d'aspérer aux mêmes avantages que lui. Il faudrait, pour que Ba Diu autorise les répugnantes masses de consommateurs occidentaux à poursuivre « la survie des corps » (« prolongée », « agréable », etc.), qu'elles renversent d'abord l'impérialisme – occidental – et le capitalo-parlementarisme, au profit de la technocratie communiste.

« Ma survie, la survie de mon corps, est devenue l'intérêt général des gouvernants qui ont trouvé la clé de la prospérité universelle. » Que derrière tout cela il y ait eu, en fait, de sordides conflits étatico-capitalistes concernant les matières premières et les sources d'énergie, nul ne s'y intéressait vraiment à échelle de masse. On n'allait pas chercher des poux à notre belle conscience morale, on était le soldat tranquille de la survie des corps, et il ne fallait pas aller voir du côté de l'idée, des agissements impérialistes, du destin des peuples, du communisme, tout ça. Car l'idée encombre le tranquille scepticisme politique du consommateur occidental¹⁶⁷. »

Ba Diu n'est pas un « consommateur occidental », lui. Cet ascète dans la lignée d'Orwell et de Simone Veil, n'a pas de sécu, ni de mutuelle. Il ne va pas chez le dentiste, ni à la pharmacie. N'habite pas un appartement confortable, ne va ni au restaurant, ni au spectacle, ni en vacances. Il méprise « la survie des corps ». Moyennant quoi, c'est par un prodige de volonté politique, qu'après une vie de privations, d'épreuves, d'immenses et durs travaux au service du prolétariat international, notre incorruptible théoricien de l'Idée communiste marche vaillamment sur ses 83 ans, comme n'importe quel paria bengali.

En somme, cent ans après Lénine, Ba Diu s'imagine encore que *l'impérialisme* est le *stade suprême du capitalisme*¹⁶⁸, que l'Occident en est le centre, et que le butin du pillage sert à corrompre l'aristocratie ouvrière des pays capitalistes avancés. Exemples : le Japon (que Lénine citait déjà), la Corée du Sud, Singapour, Taïwan, la Russie, l'Arabie saoudite (et les émirats pétrolifères) – et la Chine.

Celle-ci, non contente de robotiser ses propres citoyens aux moyens conjoints de l'idéologie, de la technologie, de la consommation et de la répression ; d'équarrir Hong Kong et de menacer Taïwan d'invasion, de coloniser le Tibet et le Xinjiang (Turkestan « chinois ») ; d'annexer la Mer de Chine, de rudoyer ses voisins (Inde, Japon, Vietnam, Philippines), de les vassaliser (Corée du Nord, Népal, Laos, Birmanie, Sri Lanka) ; de guigner la Sibérie et l'Arctique ; de recoloniser l'Afrique ; de lancer une flotte de guerre et d'ouvrir des bases militaires ; couvre le monde de son filet de « routes de la soie » et tisse dans près de 100 pays, au prix d'investissements gigantesques, un immense réseau d'infrastructures et d'institutions - ports, aéroports, gazoducs, câbles sous-marins... - afin de piloter à son profit l'ensemble des flux de marchandises, de données, de personnes, de la planète.

¹⁶⁷ Cf. Alain Badiou, Jean-Claude Milner. *Controverse*, op. cité, p. 37-38

¹⁶⁸ Lénine, *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, 1916

Mais pour Ba Diu, il ne peut s'agir d'impérialisme puisque, par un effet de persistance idéologique et d'aveuglement aux évolutions historiques, celui-ci, *par essence* et pour l'éternité, ne peut être qu'« occidental ». Et de même, s'il reconnaît bien la réalité d'un capitalisme chinois, celui-ci, du moins, jouit de circonstances atténuantes. Il est aux « caractéristiques chinoises », heureusement indemne de toute démocratie électorale et parlementaire.

On comprend que le renégat Hu Xijin, vendu à la dictature du Parti pour un bol de riz en or, et un poste en vue dans l'appareil de propagande, chérisse le régime qui lui garantit son train de vie « américain », et se fasse un devoir de le protéger.

Et n'est-ce pas le devoir également des stagiaires étudiants que de trimer, contraints et forcés, chez Foxconn, lors des pannes de main d'œuvre, afin de fabriquer l'iPhone X. « Ce boulot est déprimant, mais, si on ne le fait pas, l'école ne nous donnera pas notre diplôme l'an prochain¹⁶⁹. »

Allons, allons, c'est une bonne école que le travail en usine. Deng Xiaoping l'a fait en France, dans les années vingt, pour se payer ses études, comme des milliers d'autres jeunes Chinois et futurs dirigeants, à la même époque et plus tard au moment de la Révolution culturelle – sauf Ba Diu, bien sûr. Grâce à leur travail et leurs diplômes, ces étudiants stagiaires pourront bientôt s'acheter l'iPhone qu'ils fabriquent. Mieux, eux aussi deviendront des citoyens prospères, entrepreneurs ou/et dirigeants peut-être, et leur *smartphone*, plus *smart* que celui d'Apple, sera un Huawei.

Après tout, nul n'est vraiment surpris d'apprendre que Jack Ma, le plus riche milliardaire chinois, PDG d'Alibaba et rival d'Amazon est membre du Parti, comme tant d'autres de ses pareils, depuis ses années étudiantes. Ni qu'il emploie presque 10 % de camarades, organisés en un réseau de cellules serré parmi ses 66 000 salariés¹⁷⁰. Ni que les entreprises et les services secrets chinois se livrent de concert au pillage technologique de toutes les autres puissances, au scandale, mêlé d'inquiétude et d'envie, des Etats-Unis. Mais qui serait surpris d'apprendre que Jeff Bezos est membre du parti capitaliste depuis ses années étudiantes, ou qu'Amazon comme Google, Apple, Facebook & Co, collabore naturellement avec la National Security Agency. Edward Snowden ? Julian Assange ?

C'est ça le rêve chinois, le rêve de Ba Diu. Rattraper et dépasser les Américains. Abattre l'Occident et l'impérialisme abhorés, avec leur répugnante démocratie capitalo-parlementaire, leur électoralisme niais, leurs abjectes « libertés formelles » et leur perfide critique du « totalitarisme ». Comme le dit bien le repentin Hu Xijin, « Tout a changé, parce que la Chine est stable et que le parti la gouverne correctement. J'aime les Etats-Unis, la France. Nous vous envoyons nos enfants pour étudier. Mais cela ne veut pas dire que nous devons adopter votre constitution, vos droits de l'homme !¹⁷¹ »

Le Parti tire sa légitimité actuelle de la nouvelle puissance chinoise, qui ruisselle partiellement sur la population. Pour garder le pouvoir, il ne peut se contenter de la gestion routinière des intérêts de la technocratie. Il lui faut un objectif offensif et mobilisateur. D'où le plan « Made in China » pour faire de la Chine la première puissance du monde en 2049, lors du centenaire du régime. Offensive colossale, planifiée, pilotée, soutenue, et financée en coulisse par l'Etat.

« Pékin a besoin de ses champions de nouvelles technologies pour s'assurer les moyens de ses ambitions. L'émergence de géants nationaux a démontré la formidable efficacité d'un protectionnisme autoritaire : en chassant Google et Amazon du sol chinois, Pékin a garanti le monopole du marché à Baidu et à

¹⁶⁹ *Le Monde*. 25 novembre 2017

¹⁷⁰ *Le Monde*, 14 décembre 2018

¹⁷¹ *Le Monde*. 15/16 octobre 2017

Alibaba. Interdits d'utiliser Facebook, les Chinois plébiscitent Wechat. Sans le soutien plus qu'appuyé de l'Etat-Parti sous des formes diverses, Huawei, dont le fondateur et PDG est un membre du Parti depuis belle lurette, n'aurait jamais pu se battre si efficacement avec Apple sur le marché des équipements télécom¹⁷². »

Il s'agit en bref de s'emparer pour son compte du « règne planétaire de la technique ». Les technocrates chinois pensent comme Ba Diu, « tant d'aventures majeures piétinent ... La vie est trop lente ».

Désuettes, dépassées, les Quatre Modernisations de Deng Xiaoping !

Machines avant, toute !

La Chine dépose plus de brevets scientifiques que les Etats-Unis, investit autant dans la recherche et le développement, envoie plus de fusées dans l'espace que n'importe qui, conquiert la face cachée de la Lune et ses fabuleuses réserves d'hélium 3, énergie indispensable à la fusion nucléaire, programme la construction d'une base minière (en 3D), devance les Occidentaux en informatique quantique, travaille à la production de Superchinois à l'intelligence et au corps génétiquement améliorés, passe à l'offensive dans une dizaine de secteurs stratégiques à très haute puissance ajoutée - robotique, informatique, Intelligence Artificielle, calculateurs quantiques, matériaux avancés, véhicules autonomes et à énergie nouvelle, biotechnologies, biomédecine, aéronautique, centrales nucléaires –, se lance dans la course aux semi-conducteurs contre les Etats-Unis, achète les entreprises d'énergie (éolien, réseaux, nucléaire) et de haute technologie de l'Europe, comme elle achète ses terres, ses forêts, ses ports, ses aéroports, ses politiciens et ses hauts fonctionnaires, pille ses laboratoires sous prétexte d'« échanges scientifiques » et de « transferts de technologie », inaugure le premier réacteur EPR au monde, ainsi que la « Greater Bay Area », à Shenzhen, la plus monstrueuse zone d'innovation du monde, et celle où l'on dépose le plus de brevets.

On voit qu'entre le « rêve chinois » et celui de Ba Diu, il n'y a que la faille du recours au capital privé, la Nouvelle Politique Economique des techno-communistes chinois, que notre « intellectuel digne de ce nom » feint d'élargir aux dimensions d'un gouffre afin d'occulter son accord sur l'essentiel : l'organisation de la population chinoise, sous la direction de l'Etat-Parti techno-communiste, en un superorganisme social, composé de Superchinois, produits surnaturels de la cybernétique et de l'ingénierie génétique. Puis l'extension au monde et à l'humanité de cette eusociété automatisée. De la machine à gouverner (...) à la machine autogouvernée ; rationnelle, impersonnelle, unitotalitaire. Moins sur le modèle fâcheusement naturel des ruches, termitières et fourmilières, que sur le plan scientifiquement voulu de la machinerie informatique, avec ses supercalculateurs, ses réseaux, terminaux, capteurs, banques de données, ses unités d'extraction, transmission et transformation. Moins un monde-machine qu'une machine-monde, composée de machines-hommes plutôt que d'hommes-machines : les organes de l'organisation.

Une machine à gouverner rationnelle, ou s'auto-gouvernant de manière rationnelle, ne peut que rationaliser sans relâche son fonctionnement et sa composition. Eliminer les procédés périmés et les pièces obsolètes. Remplacer la quantité par la qualité. Les masses superflues par l'élite supérieure : moins de Chinois, des Machinois.

Cette extinction de masses, déjà réticentes à se reproduire, souvent dissuadées par toutes sortes d'injonctions, de difficultés matérielles ou physiques – telle que l'épidémie de stérilité résultant de l'empoisonnement industriel du milieu –, coïnciderait harmonieusement avec le besoin de rationnement/rationalisation des ressources, réservées en priorité à la Machinerie. Seuls les Supérieurs auront bientôt le droit de se reproduire par génie génétique.

¹⁷² *Le Monde*. 14 décembre 2018

Le communisme qui vient, le communisme de Ba Diu et de la direction chinoise, sera celui de l'élite automachinée, propriétaire et opératrice intégrée, en indivision, de sa machinerie collective.

On sait que pour Lénine en 1920, comme pour Deng Xiaoping en 1978 ou Xi Jinping aujourd'hui, l'important c'est de garder le pouvoir et de transformer un pays agricole arriéré en superpuissance industrielle et technologique. Si le recours au capitalisme – sous contrôle de l'État techno-communiste – permet d'y arriver, vive le capitalisme ! Il sera toujours temps de revenir ensuite à l'« Idée communiste », suivant le *Manifeste du Parti* :

« ... les communistes peuvent résumer leur théorie dans cette formule unique : abolition de la propriété privée¹⁷³. »

Final

L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes entre les puissants qui peuvent ce qu'ils veulent, parce qu'ils disposent des moyens de la puissance – dans les limites de réalités qu'ils transforment –, et les subissants, qui veulent aussi mais ne peuvent pas, faute d'avoir les moyens de la puissance, et donc qui subissent, notamment les volontés des puissants.

Hommes libres et esclaves, patriciens et plébéiens, barons et serfs, bourgeois et prolétaires, bref oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une lutte ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la disparition des deux classes en lutte.

Le stade actuel de la lutte de classes, et la contradiction principale de notre temps, oppose aujourd'hui les technocrates, détenteurs des moyens/machines de la puissance (gr. *mekhanê*), aux acrates, la classe des sans pouvoir et des subissants.

Cette lutte entre humains d'origine animale, partisans d'une condition commune du genre humain, et inhumains d'avenir machinal, partisans d'une scission entre « surhommes augmentés » et « sous-hommes diminués », entraîne une mutation de la lutte de classes en lutte d'espèces. Elle finira soit par la mécanisation, soit par la réanimation de la société tout entière. À moins qu'une commune destruction n'achève les deux classes – ou les deux espèces – en lutte. Cette éventualité reçoit toujours plus de poids et de crédit au fil des années, même si le fin mot de l'histoire peut tout renverser.

C'est qu'une autre caractéristique de notre temps est la conscience générale d'être enfin arrivé à la lutte finale. Il ne s'agit plus de faire table rase du passé : c'est fait. Jusqu'aux couches les plus anciennes des cultures humaines. Jusqu'au substrat naturel sur lequel se développaient ces cultures. Le monde n'est plus à transformer. La fraction supérieure de l'humanité, la plus inventive, novatrice, prédatrice et avide de puissance, l'a si bien fait au cours des millénaires, au moyen de la science créatrice de forces productives/destructives, qu'il n'y a plus à transformer que des restes et des déchets¹⁷⁴. Le monde n'est plus à transformer, il est à fuir.

C'est pourquoi, fidèle à sa perpétuelle fuite en avant, cette fraction supérieure ne voit plus de salut que dans son évasion à bord d'une arche technologique, d'une machine hors-monde, abandonnant la sous-humanité ordinaire et primitive à son extinction « naturelle ».

¹⁷³ *Le Manifeste du Parti communiste*, 1848

¹⁷⁴ Cf. *La Vie dans les restes*, 28 avril 2018, www.piecesetmaindoeuvre.com

Pour s'en tenir aux deux derniers siècles, et contrairement à ce que prétend Badiou, c'est l'industrialisme - 200 ans d'« innovation disruptive » et de « destruction créatrice » - et non pas « le seul capitalisme » qui est « responsable de l'exploitation destructrice de la nature. »

Mais il est normal que Badiou, idéologue de la technocratie (Smyth, 1919), s'évertue à disculper cette classe dirigeante à laquelle il appartient ; et que Saint-Simon, le grand inspirateur de Marx, nomme la classe des *industriels* ou des *producteurs*. Autrement dit, la classe de l'expertise, de l'efficacité et de la rationalité maximales, détentrice *effective* des moyens/machines de la puissance, et qui englobe scientifiques, ingénieurs, cadres, universitaires, entrepreneurs, banquiers, bien au-delà de la seule bourgeoisie capitaliste.

La technocratie n'est pas au service de l'Etat, ni du Capital ; elle asservit l'Etat et le Capital à ses intérêts et à sa volonté de puissance illimitée. Que ce soit à titre privé dans le cadre du capitalisme libéral ; en indivision collective dans le cadre du capitalisme d'Etat ; ou encore, au-delà, dans un cyber-communisme de l'automation, tel qu'en rêvent les modernissimes idéologues de la revue *Multitudes* (Negri, Moulier-Boutang, les « accélérationnistes », etc.).

Face à la classe technocratique, écocidaire et génocidaire, ce n'est pas l'idée communiste qu'il s'agit de réhabiliter, mais l'instinct de conservation qu'il faut réveiller, ainsi que l'ont tenté les anarchistes *naturiens* de la fin du XIX^e siècle¹⁷⁵. C'est ce que signifie l'essor de l'écologisme, le seul mot nouveau qui se soit imposé dans le public, en politique, depuis un demi-siècle. Le seul *qui tienne* face aux frères ennemis du technocratisme saint-simonien, communisme et capitalisme, et qui soit porteur d'un programme implicite déduit de son idée centrale : la défense du vivant politique dans un milieu vivant.

Marius Blouin

Grenoble, septembre 2018-mars 2019

Marius Blouin lit Marx, Engels, Lénine, Trotsky, Staline, Mao et leur engeance, sans être membre de la nomenklatura, ni de la technocratie communiste. Au-delà des textes théoriques, il fonde sa connaissance du communisme - de tous les communismes - sur l'expérience historique et sur sa pratique des multiples personnes et appareils se réclamant du nom communiste, en France, depuis les années 1970.

Il est en outre le petit-fils de Marius Blouin, chauffeur aux Pompes funèbres générales, au temps des fourgons à gazogène. Breton rouge et résistant, abandonné par son parti à la Libération et licencié comme voleur pour avoir détourné un seau de coke au profit d'une vieille femme dans le besoin.

Lire aussi :

De la technocratie

1- Ludd contre Marx :

www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=693

(sur papier¹⁷⁶ : Pièce détachée n°1)

¹⁷⁵ Cf. François Jarrige, *Gravelle, Zisly et les anarchistes naturiens*, Le Passager clandestin, 2016

¹⁷⁶ Voir catalogue des Pièces détachées :

http://www.piecesetmaindoeuvre.com/IMG/pdf/catalogue_pie_ces_de_tache_es_pmo_2018.pdf

2- *Ludd contre Lénine (le communisme des technocrates)* :
www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=720
(sur papier : Pièce détachée n°69/69')

3- *Ludd contre les Américains* :
www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=877
(sur papier : Pièce détachée n°80/80')

Ce que signifie « avoir les moyens » (au-delà du capitalisme et pire encore) :
www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=925
(sur papier : Pièce détachée n°81)

Pièces à conviction

Alain Badiou : « Le capitalisme, seul responsable de l'exploitation destructrice de la nature »

***Le Monde*, 28 juillet 2018**

Afin d'éviter les écueils du primitivisme – qui fait du retour à la nature l'unique recours – comme les impasses du transhumanisme – qui cherche à dépasser la nature humaine –, le philosophe Alain Badiou propose de réactiver l'idée communiste.

Il est devenu courant, aujourd'hui, d'annoncer, pour diverses raisons, la fin de l'espèce humaine telle que nous la connaissons. Dans la direction typiquement messianique qu'une certaine écologie propage, les excès prédateurs de ce mauvais animal qu'est l'être humain vont entraîner sous peu la fin du monde vivant. Dans la direction de l'emballement technologique, on nous annonce, pêle-mêle, la robotisation de tout le travail, le numérique somptueux, l'art automatique, le tueur plastifié et le péril d'une intelligence surhumaine.

Du coup montent à la surface de menaçantes catégories, comme le transhumanisme et le posthumain, ou, symétriquement, le retour à l'animalisme, selon qu'on prophétise à partir de la création technique ou qu'on se lamente à partir des atteintes portées à la mère nature. Je tiens toutes ces vaticinations pour autant de hochets idéologiques destinés à obscurcir le péril véritable auquel l'humanité est aujourd'hui exposée, à savoir l'impasse où nous conduit le capitalisme mondialisé. C'est en réalité cette forme sociale, et elle seule, qui, la rattachant à la pure notion de profit privé, autorise l'exploitation destructrice des ressources naturelles.

Que tant d'espèces soient menacées, que le climat reste incontrôlable, que l'eau devienne comme un trésor rare, tout cela est un sous-produit de la concurrence impitoyable entre prédateurs milliardaires. Et que l'essor scientifique soit anarchiquement asservi aux techniques vendables n'a pas non plus d'autre origine. Le prêche écologique, s'il se nourrit souvent, en dépit de ses exagérations prophétiques, de descriptions convaincantes, devient la plupart du temps une pure propagande utile aux Etats qui veulent se montrer aimables, comme aux firmes transnationales qui veulent faire croire, pour le plus grand bénéfice de leur chiffre d'affaires, à la noble et fraternelle pureté naturelle de leurs marchandises trafiquées.

Par ailleurs, le fétichisme de la technique, la succession ininterrompue des « révolutions » dans ce domaine – la « révolution numérique » étant la plus à la mode – ont constamment tenté de faire croire, simultanément, d'un côté, qu'on allait ce faisant au paradis du non-travail, des robots serviables et d'une paradisiaque fainéantise universelle, et, de l'autre, à l'écrasement de l'intellect humain par la « pensée » électrique. Aujourd'hui, il n'est pas un magazine qui ne présente à ses lecteurs stupéfaits l'imminence d'une « victoire » de l'intelligence artificielle sur l'intelligence naturelle. Mais dans la plupart des cas, ni « nature », ni « artifice » ne sont correctement et clairement définis.

Depuis les origines de la philosophie, on se demande ce que recouvre le mot « nature ». Il a pu signifier la rêverie romantique des soirs couchants, le matérialisme atomique de Lucrèce (*De natura rerum*, « de la nature des choses »), l'être intime des choses, la Totalité de Spinoza (*Deus sive Natura*, « Dieu ou la Nature »), l'envers objectif de toute culture, le site rural et paysan par opposition aux artifices suspects de la ville (« *La terre, elle ne ment pas* », disait Pétain), la biologie par différence d'avec la physique, la cosmologie en regard du minuscule site qu'est notre planète, l'invariance séculaire en regard de la frénésie inventive, la sexualité naturelle en regard de la perversion...

Je crains qu'aujourd'hui « nature » désigne surtout la paix des jardins et des villas, le charme touristique des animaux sauvages, la plage et la montagne où passer un agréable été. Et qui donc peut imaginer que l'homme en soit comptable de la Nature, lui qui n'est qu'une puce pensante sur une planète secondaire dans un Système solaire moyen sur les bords d'une galaxie banale ?

Régressions et absurdités

La philosophie, depuis ses origines, a également pensé la technique, ou les arts. Les Grecs ont médité sur la dialectique de *Technè* (« production ») et *Phusis* (« nature »), ils y ont situé l'animal humain et préparé qu'il soit vu comme « *un roseau, le plus faible de la nature, mais un roseau pensant* », ce qui veut dire, pense Pascal : plus fort que la Nature, et plus près de Dieu. Ils ont vu depuis longtemps que l'animal capable de mathématiques ferait de grandes choses dans l'ordre matériel. Ces « robots », dont on nous rebat les oreilles, que sont-ils d'autre que du calcul agencé en machine ? Que du nombre cristallisé en mouvements ? On sait qu'ils comptent plus vite que nous, mais c'est nous qui les avons précisément conçus pour cette tâche. Il serait quand même stupide, parce qu'une grue soulève un énorme poteau en béton à des hauteurs prodigieuses, d'arguer de ce que l'homme en est incapable pour conclure à la naissance d'un musculeux géant transhumain... Compter à la vitesse de l'éclair n'est pas davantage le signe d'une « intelligence » indépassable. Le transhumanisme technologique nous refait le coup éculé, thème inépuisable des films d'horreurs et de science-fiction, du créateur dépassé par sa créature, soit pour s'enchanter de la venue du surhomme, qui depuis Nietzsche, se fait attendre, soit pour la craindre et aller se réfugier dans les jupes de Gaïa, la mère Nature.

Prenons les choses d'un peu plus loin. L'humanité, depuis quatre ou cinq millénaires, est organisée par la triade de la propriété privée, qui concentre d'énormes richesses dans les mains de très minces oligarchies ; de la famille, où les fortunes transitent par le biais de l'héritage ; de l'Etat, qui protège par la force armée et la propriété et la famille. C'est cette triade qui définit l'âge néolithique de notre espèce, et nous y sommes toujours, voire plus que jamais. Le capitalisme est la forme contemporaine du néolithique, et son asservissement des techniques par la concurrence, le profit et la concentration du capital ne fait que porter à leur comble des inégalités monstrueuses, les absurdités sociales, les massacres guerriers et les idéologies délétères, qui accompagnent depuis toujours, sous le règne historique de la hiérarchie des classes, le déploiement des techniques neuves.

Il faut bien voir que les inventions techniques ont été les conditions initiales, et non pas du tout le résultat final, de la mise en place de l'âge néolithique. Si l'on considère le destin de notre espèce animale, l'agriculture sédentaire, la domestication du bétail et des chevaux, la poterie, le bronze, les armes métalliques, l'écriture, les nationalités, l'architecture monumentale, les religions monothéistes sont des inventions au moins aussi importantes que le smartphone ou l'avion. Ce qu'il y a d'humain dans l'histoire a depuis toujours été par définition artificiel, faute de quoi il ne s'agirait pas de l'humanité néolithique, celle que nous connaissons, mais de la permanence d'une forte proximité avec l'animalité, permanence qui a du reste duré, sous la forme de petits groupes nomades, pendant probablement deux cent mille ans.

Le primitivisme peureux et obscurantiste existe depuis le fallacieux concept de « communisme primitif ». Nous connaissons aujourd'hui le culte des amicales sociétés archaïques où bébés, femmes et vieillards vivaient fraternellement, y compris avec les souris, les grenouilles et les ours. Tout cela n'est après tout qu'une ridicule propagande réactive – alors que tout indique que les sociétés en question étaient pétries de violence, parce que constamment sous le joug, pour seulement survivre, de nécessités harassantes. Evoquer par ailleurs en tremblant la victoire de l'artificiel sur le naturel, du robot sur l'homme, est aujourd'hui une régression intenable, une véritable absurdité. Objectons à ces terreurs et à ses prophéties ceci : une simple hache, ou un cheval dressé pour ne rien dire d'un papyrus rempli de signes, sont à ce compte déjà exemplairement trans-posthumains - et déjà un boulier permettait de calculer bien plus vite que les doigts de la main.

Sortir du néolithique

La question de notre temps n'est certes pas celle d'un retour au primitivisme, d'une terreur messianique devant les « ravages » de la technique, pas plus que celle de la fascination morbide pour la science-fiction des robots triomphants. La vraie question porte sur la possibilité d'une sortie méthodique et urgente du néolithique. Cet ordre millénaire, en effet, ne valorisant que les concurrences et les hiérarchies, et tolérant la misère de milliards d'êtres humains, doit être surmonté à tout prix, sauf à ce que se déchaînent de ces guerres dont le néolithique à depuis son apparition le secret, dans la descendance technologisée de celles de 1914-1918 ou de 1939-1945, avec leurs dizaines de millions de victimes, et cette fois bien plus encore.

Il ne s'agit pas pour nous, des techniques, ni de la nature. Il s'agit de l'organisation des sociétés à l'échelle du monde entier. Il s'agit de poser qu'une organisation sociale non néolithique est possible, ce qui veut dire : pas de propriété privée de ce qui doit être commun, à savoir la production de tout ce qui est nécessaire à la vie humaine, comme de tout ce qui en fait le prix. Pas de familles d'héritiers, pas de patrimoines concentrés. Pas d'Etat séparé, protecteur des oligarchies. Pas de hiérarchie des travaux. Pas de nations, pas d'identités fermées et hostiles. Une organisation collective de tout ce qui a un destin collectif.

Cela a un nom, un beau nom : le communisme. Le capitalisme n'est que la phase ultime des restrictions que la forme néolithique des sociétés impose à la vie humaine. Il est le dernier stade du néolithique. Encore un effort, bel animal humain, pour sortir de tes 5000 ans d'inventions au service d'une poignée de gens. Depuis presque deux siècles, depuis Marx en tout cas, on sait qu'il faut commencer l'âge nouveau, celui des techniques inouïes pour tous, des travaux distribués égalitairement à tous, du partage de tout, et de l'affirmation éducative du génie de tous. Que le nouveau communisme s'oppose, partout, sur toutes les questions, à la survie morbide du capitalisme, cette « modernité » apparente d'un monde en réalité cinq fois millénaire – ce qui veut dire : vieux, bien trop vieux. »

Alain Badiou est philosophe, dramaturge et romancier, professeur émérite à l'Ecole normale supérieure. Il a récemment publié *Ahmed revient* (Actes Sud, 48 pages, 8€50), *On a raison de se révolter* (Fayard, 64 pages, 5€), *Je vous sais si nombreux...* (Fayard, 2017) et *La Vraie Vie* (Fayard, 2016)

Engels et la « révolution électrotechnique »

Extrait d'une lettre de Frédéric Engels à Edouard Bernstein

28 février/1^{er} mars 1883

« (...) Le tumulte suscité par la révolution électrotechnique est, pour Viereck qui ne comprend absolument rien à la chose, une simple occasion de faire de la réclame pour la brochure qu'il a publiée. La chose est néanmoins hautement révolutionnaire. La machine à vapeur nous a appris à transformer la chaleur en mouvement mécanique, mais avec l'utilisation de l'électricité, c'est la porte ouverte à toutes les formes de l'énergie : chaleur, mouvement mécanique, électricité, magnétisme, lumière, l'un pouvant être transformé et retransformé dans l'autre, et utilisé industriellement. Le cercle est bouclé. La dernière invention de Deprez, à savoir que le courant électrique de très haute tension peut être transporté avec des pertes d'énergie relativement minimales par de simples fils télégraphiques jusqu'à des distances impensables jusqu'ici en étant susceptible d'être utilisé au bout – bien que la chose ne soit encore qu'en germe – libère définitivement l'industrie de presque toutes les barrières locales, rend possible l'utilisation des forces hydrauliques tirées des coins les plus reculés, et même, si elle profitera au début aux

villes, elle finira tout de même par devenir le levier le plus puissant de l'abolition de l'antagonisme entre ville et campagne. Il est évident que, de ce fait aussi, les forces productives auront une extension telle qu'elles glisseront de plus en plus vite des mains de la bourgeoisie au pouvoir. Cet esprit borné de Viereck n'y voit qu'un nouvel argument pour ses chères étatisations : Ce que la bourgeoisie ne peut pas, c'est Bismarck qui doit le réaliser. »

De l'autorité

Friedrich Engels, octobre 1872¹⁷⁷

Quelques socialistes ont, ces derniers temps, ouvert une croisade en règle contre ce qu'ils appellent *le principe d'autorité*. Il suffit de leur dire que tel ou tel acte est *autoritaire* pour qu'ils le condamnent. On abuse tellement de cette façon sommaire de procéder qu'il est nécessaire d'examiner la chose de plus près. Autorité, dans le sens du mot dont il s'agit, veut dire : imposition de la volonté d'autrui sur la nôtre ; et, d'autre part, autorité suppose subordination. Or, pour autant que ces deux mots sonnent mal et que le rapport qu'ils représentent est désagréable à la partie subordonnée, il s'agit de savoir s'il y a moyen de s'en passer et – étant données les conditions actuelles de la société – nous pourrions donner la vie à un autre état social dans lequel cette autorité n'aura plus de raison d'être et où, par conséquent, elle devra disparaître. En examinant les conditions économiques, industrielles et agricoles qui sont la base de la société bourgeoise actuelle, nous trouvons qu'elles tendent à remplacer de plus en plus l'action isolée par l'action combinée des individus. L'industrie moderne a remplacé les petits ateliers de producteurs isolés par de grandes fabriques et usines où des centaines d'ouvriers surveillent des machines compliquées mues par la vapeur ; les voitures et les camions sur les grandes routes sont supplantés par des trains sur les voies ferrées, tout comme les petites goélettes et felouques à voiles l'ont été par les bateaux à vapeur. L'agriculture elle-même tombe peu à peu dans le domaine de la machine et de la vapeur, lesquelles remplacent lentement, mais inexorablement, les petits propriétaires par de grands capitalistes qui cultivent à l'aide d'ouvriers salariés de grandes superficies de terrain. Partout l'action combinée, la complication des processus dépendant les uns des autres se substituent à l'action indépendante des individus. Mais qui dit action combinée, dit organisation ; or, l'organisation est-elle possible sans autorité ? Supposons qu'une révolution sociale ait détrôné les capitalistes qui président maintenant à la production et à la circulation des richesses. Supposons, pour nous placer entièrement au point de vue des antiautoritaires, que la terre et les instruments de travail soient devenus la propriété collective des travailleurs qui les emploient. L'autorité aura-t-elle disparu ou bien n'aura-t-elle fait que changer de forme ? Voyons.

Prenons à titre d'exemple une filature de coton. Le coton doit subir au moins six opérations successives avant d'être réduit à l'état de fil, opérations qui se font, pour la plupart, en des salles différentes. En outre, pour maintenir les machines en mouvement, il faut un ingénieur qui surveille la machine à vapeur, des mécaniciens pour les réparations journalières et de nombreux manœuvres préposés au transport des produits d'une salle à l'autre, etc. Tous ces ouvriers, hommes, femmes et enfants sont obligés de commencer et de finir leur travail à des heures déterminées par l'autorité de la vapeur qui se moque de l'autonomie individuelle. Il faut donc, d'abord, que les ouvriers s'entendent sur les heures de travail, et ces heures, une fois fixées, deviennent la règle pour tous, sans aucune exception. Puis, dans chacune des salles et à tout instant, des questions de détail surgissent sur le mode de production, sur la distribution des

¹⁷⁷ Publié dans le recueil *Almanaco Republicano*, 1874 et dans les *Œuvres choisies en deux volumes* de Karl Marx et Friedrich Engels, publiées en français par les Editions du Progrès, Moscou, 1955

matériaux, etc., questions qu'il faut résoudre sur-le-champ, sous peine de voir s'arrêter immédiatement toute la production ; qu'elles se résolvent par la décision d'un délégué préposé à chaque branche du travail ou, si possible, par un vote de la majorité, la volonté de chacun devra toujours se subordonner ; c'est dire que les questions seront résolues autoritairement. Le mécanisme automatique d'une grande fabrique est bien plus tyrannique que ne l'ont jamais été les petits capitalistes qui emploient des ouvriers. Pour les heures de travail, tout au moins, on peut inscrire sur la porte de la fabrique : *Lasciate ogni autonomia voi che entrate !* (Cf. Vous qui entrez, laissez toute autonomie !) Si, par la science et son génie inventif, l'homme s'est soumis les forces de la nature, celles-ci se vengent de lui en le soumettant, puisqu'il en use, à un véritable despotisme indépendant de toute organisation sociale. Vouloir abolir l'autorité dans la grande industrie, c'est vouloir abolir l'industrie elle-même, c'est détruire la filature à vapeur pour retourner à la quenouille.

Prenons, comme autre exemple, un chemin de fer. Là aussi, la coopération d'une infinité d'individus est absolument nécessaire, coopération qui doit avoir lieu à des heures bien précises pour qu'il ne se produise pas de désastres. Là aussi, la première condition de l'emploi est une volonté dominante qui tranche toute question subordonnée, une volonté représentée soit par un seul délégué, soit par un comité chargé d'exécuter les décisions d'une majorité d'intéressés. Dans l'un ou l'autre cas, il y a autorité très prononcée. Mais il y a plus ; que deviendrait le premier train en partance si on abolissait l'autorité des employés du chemin de fer sur messieurs les voyageurs ?

Mais, la nécessité de l'autorité et d'une autorité impérieuse ne peut être plus évidente que sur un navire en pleine mer. Là, au moment du danger, la vie de tous dépend de l'obéissance instantanée et absolue de tous à la volonté d'un seul.

Lorsque j'avance de semblables arguments contre les plus furieux antiautoritaires, ceux-ci ne savent que me répondre : « Ah ! cela est vrai, mais il ne s'agit pas ici d'une autorité que nous donnons à des délégués, mais d'une mission ! » Ces messieurs croient avoir changé les choses quand ils en ont changé les noms. Voilà comment ces profonds penseurs se moquent du monde.

Nous venons donc de voir que, d'une part, certaine autorité, attribuée n'importe comment, et, d'autre part, certaine subordination sont choses qui, indépendamment de toute organisation sociale, s'imposent à nous du fait des conditions matérielles dans lesquelles nous produisons et faisons circuler les produits.

Nous avons vu, en outre, que les conditions matérielles de production et de circulation se compliquent inévitablement avec le développement de la grande industrie et de la grande agriculture et tendent de plus en plus à étendre le champ de cette autorité. Il est donc absurde de parler du principe d'autorité comme d'un principe absolument mauvais, et du principe d'autonomie comme d'un principe absolument bon. L'autorité et l'autonomie sont des choses relatives dont les domaines varient dans les différentes phases de l'évolution sociale. Si les autonomistes se bornaient à dire que l'organisation sociale de l'avenir restreindra l'autorité aux seules limites à l'intérieur desquelles les conditions de la production la rendent inévitable, on pourrait s'entendre ; au lieu de cela, ils restent aveugles devant tous les faits qui rendent nécessaire la chose, et ils se dressent contre le mot.

Pourquoi les antiautoritaires ne se bornent-ils pas à s'élever contre l'autorité politique, contre l'Etat ? Tous les socialistes sont d'accord que l'Etat politique et avec lui l'autorité politique disparaîtront en conséquence de la prochaine révolution sociale, à savoir que les fonctions publiques perdront leur caractère politique et se transformeront en simples fonctions administratives protégeant les véritables intérêts sociaux. Mais les antiautoritaires demandent que l'Etat politique autoritaire soit aboli d'un coup, avant même qu'on ait détruit les conditions sociales qui l'ont fait naître. Ils demandent que le premier acte de la révolution sociale soit l'abolition de l'autorité. Ont-ils jamais vu une révolution, ces messieurs ? Une révolution est certainement la chose la plus autoritaire qui soit ; c'est l'acte par lequel une partie de la population impose sa volonté à l'autre au moyen de fusils, de baïonnettes et de canons, moyens

autoritaires s'il en est ; et le parti victorieux, s'il ne veut pas avoir combattu en vain, doit maintenir son pouvoir par la peur que ses armes inspirent aux réactionnaires. La commune de Paris aurait-elle duré un seul jour, si elle ne s'était pas servie de cette autorité du peuple armé face aux bourgeois ? Ne peut-on, au contraire, lui reprocher de ne pas s'en être servie assez largement ? Donc, de deux choses l'une : ou les antiautoritaires ne savent pas ce qu'ils disent, et, dans ce cas, ils ne sèment que la confusion ; ou bien, ils le savent et, dans ce cas, ils trahissent le mouvement du prolétariat. Dans un cas comme dans l'autre, ils servent la réaction.

Octobre 1872

Publié dans le recueil *Almanaco Republicano*, 1874, et dans les *Œuvres choisies en deux volumes* de Karl Marx et Friedrich Engels, publiées en français par les Editions du Progrès, Moscou, 1955

Discours de Joseph Staline aux métallurgistes 26 décembre 1934

L'exécution du plan annuel de la sidérurgie étant en bonne voie, une délégation de métallurgistes – directeurs d'usine, personnel technique et ouvrier – a été reçue, le 26 décembre 1934, par Staline, en présence de Molotov, président du Conseil des commissaires du peuple, et Ordjonikidzé, commissaire du peuple à l'industrie lourde. L'académicien Bardine, directeur technique de l'usine de Kouznietsk, au nom de tous les délégués, félicita Staline à l'occasion de la grande victoire remportée par la sidérurgie en 1934 (extraits).

Nous avons, a dit Staline, trop peu d'hommes techniquement préparés. Devant nous, se posait ce dilemme : ou bien commencer par enseigner aux gens, dans les écoles, les éléments de la technique et ajourner pour dix ans la production et l'emploi massif des machines, en attendant que se forment dans les écoles des cadres techniques instruits, ou bien procéder immédiatement à construire des machines et développer leur emploi massif dans l'économie nationale, pour, dans le processus même de la production et de l'emploi des machines, enseigner aux gens la technique, former des cadres. Nous avons choisi la seconde voie. Nous avons accepté, ouvertement et consciemment, les frais et les excédents des dépenses inévitables par suite du manque d'hommes techniquement préparés, sachant se servir des machines. Il est vrai que, dans cette période, on nous a abîmé pas mal de machines. Mais, par contre, nous y avons gagné ce qui nous est le plus cher : du temps, et avons créé ce qu'il y a de plus précieux dans l'économie : des cadres. En trois ou quatre ans, nous avons formé des cadres composés de gens instruits tant dans le domaine de la construction de machines de tous genres (tracteurs, automobiles, tanks, avions, etc.) que dans celui de leur emploi massif. Ce qui, en Europe, avait nécessité des dizaines d'années, nous avons su le faire *grosso modo*, et dans les grandes lignes, en l'espace de trois à quatre ans. Les frais et les excédents de dépenses, les machines brisées et autres pertes ont été largement récupérés. C'est là la base de l'industrialisation rapide de notre pays. Mais nous n'aurions pas eu ces résultats si la sidérurgie ne s'était pas développée, si elle n'avait pas prospéré chez nous. (...)

Le problème suivant sur lequel Staline attire l'attention des métallurgistes, c'est le retard des fours Martin et des laminoirs dans le domaine de l'assimilation et de la maîtrise de la technique.

Beaucoup ont mal compris – dit-il plus loin - le mot d'ordre du Parti : « La technique, en période de reconstruction décide de tout ». Beaucoup ont compris ce mot d'ordre de façon mécanique ; ils ont cru qu'en entassant le plus grand nombre possible de machines, on aura ainsi fait prétendument tout ce qu'exige ce mot d'ordre. C'est faux. On ne saurait dissocier la technique des hommes qui la mettent en mouvement. La technique sans hommes est chose morte. Le mot d'ordre : « La technique, en période de reconstruction, décide de tout » entend, non la technique seule, mais la technique avec, à sa tête, les hommes qui s'en sont rendus maîtres. Seule, une telle compréhension de ce mot d'ordre est juste. Du moment que nous avons appris à apprécier la technique, il est temps de déclarer sans ambages qu'actuellement le principal *ce sont les hommes*, qui ont maîtrisé la technique. Mais de là il résulte que si, autrefois, on portait l'accent de façon unilatérale, sur la technique, sur les machines, maintenant, il faut porter l'accent sur les hommes, maîtres de la technique. Il faut bien soigner chaque travailleur capable et qui a du discernement. Il faut le soigner et le faire grandir. Il faut faire grandir les hommes avec la même attention et la même sollicitude qu'un jardinier soigne son arbre préféré. Il faut éduquer l'homme, l'aider à grandir, lui ouvrir une perspective, le faire avancer en temps opportun, lui confier en temps opportun un autre travail, si l'intéressé ne peut venir à bout de sa tâche, sans attendre qu'il soit définitivement coulé. Faire grandir avec sollicitude les hommes et en faire des travailleurs qualifiés, les mettre à leur place et les organiser judicieusement dans la production, *organiser les salaires de façon qu'ils renforcent les maillons décisifs de la production et poussent les hommes à une qualification supérieure*, voilà ce qu'il nous faut faire pour créer une armée nombreuse de cadres techniques de la production. (...)

« L'homme, le capital le plus précieux »

Discours de Joseph Staline, prononcé au palais du Kremlin, le 4 mai 1935, à l'occasion de la promotion des élèves de l'Académie de l'Armée rouge¹⁷⁸

« Camarades, on ne saurait nier que ces derniers temps nous n'ayons remporté de grands succès aussi bien dans le domaine de l'édification que dans celui de la gestion. A ce propos, on parle trop chez nous des mérites des dirigeants, des mérites des chefs. On leur attribue toutes, presque toutes nos réalisations. Evidemment, on se trompe, on a tort. Il ne s'agit pas seulement des chefs. Mais ce n'est pas de cela que je voudrais parler aujourd'hui. Je tiens à dire quelques mots au sujet des cadres, de nos cadres en général, et des cadres de notre Armée rouge, en particulier. Vous savez que nous avons hérité du vieux temps un pays à technique arriérée, un pays misérable, ruiné. Ruiné par quatre années de guerre impérialiste, ruiné encore par trois années de guerre civile, un pays avec une population à demi illettrée, une technique inférieure, avec quelques îlots d'industrie, noyés au milieu d'un océan d'infimes exploitations paysannes : tel était le pays que nous avons hérité du passé. La tâche consistait à faire passer ce pays de la sombre voie médiévale dans la voie de l'industrie moderne et de l'agriculture mécanisée. Tâche sérieuse et difficile, comme vous le voyez. La question se posait ainsi : *ou bien* nous accomplirons cette tâche dans le plus bref délai et affermirons le socialisme dans notre pays, *ou bien* nous ne l'accomplirons pas, et alors notre pays, techniquement faible et arriéré au point de vue culturel, perdra son indépendance et deviendra l'enjeu des puissances impérialistes.

Notre pays traversait alors une période d'atroce pénurie technique. On manquait de machines pour l'industrie. Il n'y avait pas de machines pour l'agriculture. Pas de machines pour les

¹⁷⁸ Édition électronique réalisée par Vincent Gouysse à partir de l'ouvrage publié aux Editions sociales en 1952. www.marxisme.fr

transports. Il n'y avait pas cette base technique élémentaire sans laquelle la transformation industrielle d'un pays ne saurait se concevoir. Seules, existaient quelques prémisses pour la création d'une telle base. Il fallait créer une grande industrie de premier ordre. Il fallait l'orienter de façon à la rendre apte à réorganiser techniquement non seulement l'industrie, mais aussi l'agriculture, mais aussi nos transports ferroviaires. Pour cela, il fallait imposer des sacrifices et réaliser en toute chose la plus stricte économie ; il fallait économiser et sur l'alimentation, et sur les écoles, et sur les tissus, pour accumuler les fonds nécessaires à la création de l'industrie. C'est ce que Lénine nous a enseigné, et dans ce domaine, nous avons suivi les traces de Lénine.

On comprend que, dans une entreprise aussi grande et difficile, on ne pouvait s'attendre à des succès rapides et continus. Les succès en pareil cas, ne peuvent se révéler qu'au bout de quelques années. Il fallait donc nous armer de nerfs solides, de fermeté bolchevik et d'une patience tenace, pour venir à bout des premiers insuccès et marcher sans dévier vers le grand but, sans tolérer ni hésitation ni incertitude dans nos rangs. Vous savez que nous nous sommes acquittés de cette tâche justement ainsi. Mais tous nos camarades n'ont pas eu les nerfs assez solides, ni assez de patience et de fermeté. Parmi nos camarades, il s'en est trouvé qui, dès les premières difficultés, nous invitaient à la retraite. On dit : « À quoi bon remuer la cendre du passé. » C'est juste, évidemment. Mais l'homme est doué de mémoire et, involontairement, on se remémore le passé, en dressant le bilan de notre travail. (*Joyeuse animation dans la salle*) Eh bien, voilà. Il y avait parmi nous des camarades qui, effrayés par les difficultés, ont invité le Parti à battre en retraite. Ils disaient : « A quoi servent votre industrialisation et votre collectivisation, les machines, la sidérurgie, les tracteurs, les moissonneuses-batteuses, les automobiles ? Vous feriez mieux de donner un peu plus de tissus, d'acheter un peu plus de matières premières pour fabriquer les articles de grande consommation et donner à la population un peu plus de toutes ces petites choses qui embellissent la vie quotidienne des hommes. Etant donné notre retard, créer une industrie, une industrie de premier ordre par dessus le marché, est un rêve dangereux. »

Evidemment, les trois milliards de roubles, en devises étrangères, que nous avons amassés grâce à une économie des plus rigoureuses, et dépensés pour créer notre industrie, nous aurions pu les employer à importer des matières premières et à augmenter la fabrication des articles de grande consommation. C'est aussi un « plan » dans son genre. Mais, avec un tel « plan », nous n'aurions ni métallurgie, ni constructions mécaniques, ni tracteurs et automobiles, ni avions et tanks. Nous nous serions trouvés désarmés devant les ennemis du dehors. Nous aurions sapé les fondements du socialisme dans notre pays. Nous nous serions trouvés prisonniers de la bourgeoisie intérieure et extérieure.

Evidemment, il fallait choisir entre les deux plans : entre le plan de retraite, qui menait et devait forcément aboutir à la défaite du socialisme, et le plan d'offensive, qui menait et, comme vous le savez, a déjà abouti à la victoire du socialisme dans notre pays. Nous avons choisi le plan d'offensive et nous sommes allés de l'avant dans la voie léniniste, en refoulant ces camarades qui ne voyaient pas plus loin que leur nez, et qui fermaient les yeux sur le proche avenir de notre pays, sur l'avenir du socialisme chez nous.

Mais ces camarades ne se sont pas toujours bornés à critiquer et à opposer une résistance passive. Ils nous menaçaient de soulever une insurrection au sein du Parti contre le Comité central. Bien plus : ils menaçaient d'une balle certains d'entre nous. Apparemment, ils comptaient nous intimider et nous obliger à dévier de la voie léniniste. Ces gens avaient sans doute oublié que nous, bolcheviks, sommes taillés dans une étoffe à part. Ils avaient oublié que les bolcheviks ne se laissent pas intimider par les difficultés, ni par les menaces. Oublié que nous avons été forgés par le grand Lénine, notre chef, notre éducateur, notre père, qui, dans la

lutte, ignorait la crainte, ne pouvait la concevoir. Oublié que plus les ennemis se déchaînent, plus les adversaires à l'intérieur du Parti tombent dans l'hystérie, et plus les bolcheviks s'enflamment pour la lutte nouvelle, plus impétueuse est leur marche en avant.

Evidemment, nous n'avons même pas songé à dévier de la voie léniniste. Bien plus, une fois engagés dans cette voie, nous avons poursuivi notre marche avec encore plus d'élan, en balayant de la route les obstacles de toutes sortes. Il est vrai qu'en cours de route il nous a fallu endommager les côtes à certains de ces camarades. Mais on n'y peut rien. Je dois avouer que, pour ma part, j'ai mis aussi la main à la pâte. (*Vifs applaudissements, exclamations : « Hourra ! »*). Oui, camarades, nous avons marché d'un pas sûr et irrésistible dans la voie de l'industrialisation et de la collectivisation de notre pays. Et maintenant, l'on peut considérer ce chemin comme déjà parcouru. Aujourd'hui, tout le monde reconnaît que nous avons obtenu dans cette voie d'immenses succès. Tout le monde reconnaît aujourd'hui que nous avons déjà une industrie de premier ordre, une agriculture puissante et mécanisée, des transports qui se développent et suivent une ligne ascendante, une Armée rouge organisée et parfaitement équipée. C'est donc que nous surmonté, dans les grandes lignes, la période de pénurie technique.

Mais ayant surmonté la période de pénurie technique, nous sommes entrés dans une nouvelle période : je dirais, la période de pénurie d'hommes, de cadres, de travailleurs sachant maîtriser la technique, la pousser en avant. Il est vrai que nous avons des fabriques, des usines, des kolkhoz, des sovkhoz, des moyens de transport, une armée, que nous avons une technique appropriée, mais nous manquons d'hommes pourvus de l'expérience nécessaire pour tirer de la technique le maximum de ce qu'on peut en tirer. Autrefois, nous disions que « la technique décide de tout ». Ce mot d'ordre nous a aidés en ce sens que nous avons remédié à la pénurie technique et créé dans toutes les branches d'activité une très large base pour armer nos hommes d'une technique de premier ordre. C'est très bien. Mais cela est loin, bien loin de suffire. Pour mettre la technique en mouvement et l'utiliser à fond, il faut des hommes maîtres de la technique, des cadres capables de s'assimiler et d'utiliser cette technique, selon toutes les règles de l'art. La technique sans les hommes qui en ont acquis la maîtrise est chose morte. La technique avec, en tête, des hommes qui en ont acquis la maîtrise, peut et doit faire des miracles. Si dans nos usines et fabriques de premier ordre, dans nos sovkhoz et kolkhoz, dans nos transports, dans notre Armée rouge, il y avait en nombre suffisant, des cadres capables de maîtriser cette technique, notre pays obtiendrait un effet trois et quatre fois plus grand que celui qu'il obtient aujourd'hui. Voilà pourquoi le gros de notre effort doit porter maintenant sur les hommes, sur les cadres ; sur les travailleurs, maîtres de la technique. Voilà pourquoi l'ancien mot d'ordre : « La technique décide de tout », reflet d'une période déjà révolue, où la pénurie sévissait chez nous, doit être remplacé maintenant par ce mot d'ordre nouveau : « Les cadres décident de tout ». C'est là, aujourd'hui, l'essentiel.

Peut-on dire que les hommes de chez nous aient compris la grande portée de ce nouveau mot d'ordre, qu'ils en aient entièrement pris conscience ? Je ne le dirais pas. S'il en était ainsi, nous ne verrions pas cette attitude scandaleuse à l'égard des hommes, des cadres, des travailleurs, attitude que nous observons souvent dans notre pratique. Le mot d'ordre : « Les cadres décident de tout » exige de nos dirigeants qu'ils montrent la plus grande sollicitude pour nos travailleurs, « petits » et « grands », quel que soit le domaine où ils travaillent ; qu'ils les élèvent avec soin ; qu'ils les aident lorsqu'ils ont besoin d'un appui ; qu'ils les encouragent lorsqu'ils remportent leurs premiers succès ; qu'ils les fassent avancer, etc. Or, en fait, nous enregistrons nombre d'exemples de bureaucratisme sans cœur et une attitude franchement scandaleuse à l'égard des collaborateurs. C'est ce qui explique proprement qu'au lieu d'apprendre à connaître les hommes pour, après seulement, leur confier des postes, bien souvent on les déplace comme de simples pions. Nous avons appris à bien apprécier les machines et à faire des rapports sur la technique de

nos usines et de nos fabriques. Mais je ne connais pas un seul exemple où l'on ait rapporté avec le même empressement sur le nombre d'hommes que nous avons formés, au cours de telle période, et comment nous les avons aidés à se développer, à se retremper au travail. A quoi cela tient-il ? C'est que, chez nous, on n'a pas encore appris à apprécier les hommes, les travailleurs, les cadres.

Je me souviens d'un fait dont j'ai été témoin en Sibérie, pendant une déportation. On était au printemps, en pleine crue des eaux. Une trentaine d'hommes étaient allés au fleuve pour repêcher le bois emporté par l'immense fleuve déchaîné. Au soir, ils rentrèrent au village, mais un de leurs camarades manquait. A ma question : - Où est le trentième ? ils répondirent, indifférents, qu'il était resté là-bas. - Comment ça, resté ? Et il me fut répondu avec la même indifférence : - Cette question ! Il s'est noyé, pardi ! Et aussitôt l'un d'eux se dépêcha de partir, en disant : - Il faut que j'aie fait boire ma jument. Quand je leur reprochai d'avoir plus pitié des bêtes que des hommes, l'un d'eux répondit, approuvé par tous les autres : - Plaindre les hommes, c'est bien la peine. Les hommes, on en fabrique toujours, tandis qu'une jument... essaie voir d'en faire une. (*Animation générale*) Voilà un exemple, peut-être peu important, mais fort caractéristique. Il me semble que l'indifférence de certains de nos dirigeants à l'égard des hommes, des cadres, et leur incapacité à les apprécier sont une survivance de cette étrange attitude de l'homme envers son semblable qui se dégage de cet épisode, que je viens de vous conter, de la lointaine Sibérie.

Ainsi donc, camarades, si nous voulons remédier à la pénurie d'hommes et obtenir que notre pays dispose de cadres suffisants, capables de faire progresser la technique et de la mettre en action, nous devons savoir avant tout apprécier les cadres, apprécier chaque travailleur pouvant être utile à notre œuvre commune. Il faut enfin comprendre que de tous les capitaux précieux existant dans le monde, le plus précieux et le plus décisif ce sont les hommes, les cadres. Il faut comprendre que dans nos conditions actuelles, « les cadres décident de tout ». Si nous avons de bons et nombreux cadres dans l'industrie, dans l'agriculture, dans les transports, dans l'armée, notre pays sera invincible. Si nous n'avons pas ces cadres, nous boiterons des deux pieds.

Pour terminer, permettez-moi de porter un toast à la santé et au succès de notre nouvelle promotion de l'Académie de l'Armée rouge. Je lui souhaite de bien réussir dans l'organisation et la direction de la défense de notre pays !

Camarades, vous avez fini l'école supérieure et vous y avez reçu la première trempe. Mais l'école, ce n'est qu'un degré préparatoire. Leur véritable trempe, les cadres la reçoivent dans le travail vivant, en dehors de l'école, dans la lutte contre les difficultés, pour les surmonter. Souvenez-vous, camarades, que les bons cadres sont ceux qui ne craignent pas les difficultés, qui ne s'y dérobent pas, mais qui au contraire marchent au-devant d'elles pour les surmonter, pour les vaincre. Ce n'est que dans la lutte contre les difficultés que se forment les véritables cadres. Et si notre Armée possède en nombre suffisant de véritables cadres, des cadres aguerris, elle sera invincible.

À votre santé, camarades ! »

(*Vifs applaudissements de toute la salle. Tous se lèvent. Des hourras enthousiastes saluent le camarade Staline.*)

L'entraide, un facteur de l'évolution **Pierre Kropotkine, 1902**

Chapitre III

L'entraide parmi les sauvages

p. 92 : « Nous avons vu aussi que, quoique bien des guerres aient lieu entre les différentes classes d'animaux, ou les différentes espèces, ou même les différentes tribus de la même espèce, la paix et l'appui mutuel sont la règle à l'intérieur de la tribu ou de l'espèce ; et nous avons vu que les espèces qui savent le mieux comment s'unir et éviter la concurrence ont les meilleures chances de survie et de développement progressif ultérieur. Elles prospèrent, tandis que les espèces non sociables disparaissent. »

p. 103 : « La persistance même de l'organisation du clan montre combien il est faux de représenter l'humanité primitive comme une agglomération désordonnée d'individus obéissant seulement à leurs passions individuelles et tirant avantage de leur force et de leur habileté personnelle contre tous les autres représentants de l'espèce. L'individualisme effréné est une production moderne et non une caractéristique de l'humanité primitive. »

A propos des aborigènes australiens :

p. 108 : « Les sentiments d'amitié existent chez eux à un haut degré. Ils subviennent d'ordinaire aux besoins des faibles ; les malades sont soignés attentivement et ne sont jamais abandonnés ni tués. Ces peuplades sont cannibales mais elles ne mangent que très rarement des membres de leur propre tribu (NB. *Ceux qui sont immolés par principes religieux, je suppose*) ; ils mangent seulement les étrangers. » (Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris, 1888, vol. XI, p. 652.)

Quant aux Papous :

p. 109 : « ... les vieillards ne sont jamais abandonnés, et en aucun cas ne sont tués - à moins qu'il ne s'agisse d'un esclave déjà malade depuis longtemps. Les prisonniers de guerre sont quelquefois mangés. Les enfants sont très choyés et aimés. Les prisonniers de guerre vieux et faibles sont tués, les autres sont vendus comme esclaves. (...) Ils sont « chasseurs de têtes » et poursuivent la vengeance du sang. Quelquefois dit Finsch, l'affaire est portée devant le Rajah de Namototte, qui la termine en imposant une amende. » (Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris, 1888, vol. XI, p.386.)

p. 109-110 : « Ces pauvres gens, qui ne savent même pas comment faire du feu et entretiennent soigneusement dans leurs huttes pour ne jamais le laisser s'éteindre, vivent sous le communisme primitif, sans se donner de chefs. A l'intérieur de leurs villages, ils n'ont point de querelles qui vaillent la peine d'en parler. (...) »

Malheureusement les conflits ne sont pas rares, - non à cause de la « surpopulation du pays » ou d'une « âpre concurrence », ou d'autres inventions semblables d'un siècle mercantile, mais principalement à cause de superstitions. Aussitôt que l'un d'eux tombe malade, ses amis et parents se réunissent et se mettent à discuter sur ce qui pourrait être la cause de la maladie. Tous les ennemis possibles sont passés en revue, chacun confesse ses propres petites querelles, et enfin la vraie cause est découverte. Un ennemi du village voisin a appelé le mal sur le malade, et une attaque contre ce village est décidée. C'est la raison de querelles assez fréquentes, même entre les villages de la côte, sans parler des cannibales des montagnes qui sont considérés comme des sorciers et de vrais ennemis, quoique lorsqu'on les connaît de plus près, on

s'aperçoive qu'ils sont exactement la même sorte de gens que leurs voisins de la côte. » (Cf. *Isvestia* de la Société géographique de Russie, 1880, p. 181 et suiv. ...)

A propos des Aléoutes :

p. 115 : « Leur code de moralité est à la fois varié et sévère. Il est considéré comme honteux de craindre une mort inévitable ; de demander grâce à un ennemi ; de mourir sans avoir jamais tué un ennemi. » (Cf. Veniaminoff, *Mémoires relatifs au district de Unalashka* (en russe), 3 vol. Saint-Petersbourg, 1840.) ... Je veux encore ajouter que, lorsque Veniaminoff écrivait (en 1840), il n'avait été commis qu'un seul meurtre depuis le siècle dernier dans une population de 60 000 habitants, et que parmi 1800 Aléoutes pas une seule violation de droit commun n'avait été relatée depuis quarante ans. »

Chez les Dayaks :

p. 123 : « Il est à remarquer qu'en cas de sentence de mort, personne ne veut prendre sur soi d'être l'exécuteur. Chacun jette sa pierre ou donne son coup avec la hache, évitant soigneusement de donner un coup mortel. A une époque postérieure ce sera le prêtre qui frappera la victime avec un couteau sacré. Encore plus tard ce sera le roi, jusqu'à ce que la civilisation invente le bourreau payé. Voyez sur ce sujet les profondes remarques de Bastian dans *Der Mensch in der Geschichte* III, *Die Blutrache*, pp. 1-36 Un reste de cet usage très ancien, me dit le professeur E. Nys, a survécu dans les exécutions militaires jusqu'à nos jours. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, on avait l'habitude de charger les fusils des douze soldats, désignés pour tirer sur le condamné, avec onze cartouches à balles et une cartouche à blanc. Comme les soldats ne savaient pas lequel d'entre eux avait cette dernière, chacun pouvait consoler sa conscience en pensant qu'il n'était point meurtrier. »

p. 126 : « Ce serait une fatigante répétition que de donner plus d'exemples de la vie sauvage. Partout où nous allons nous trouvons les mêmes habitudes sociales, le même esprit de solidarité. Et quand nous nous efforçons de pénétrer dans la nuit des temps lointains, nous trouvons la même vie du clan, les mêmes associations d'hommes, quelque primitifs qu'ils soient, en vue de l'entraide. Darwin avait donc tout à fait raison lorsqu'il voyait dans les qualités sociales de l'homme le principal facteur de son évolution ultérieure, et les vulgarisateurs de Darwin sont absolument dans l'erreur quand ils soutiennent le contraire.

*Le peu de force et de rapidité de l'homme (écrivait Darwin), son manque d'armes naturelles, etc., sont des défauts plus que contre-balancés, premièrement par ses facultés intellectuelles (lesquelles, remarque-t-il ailleurs, ont été principalement ou même exclusivement acquises pour le bénéfice de la communauté) ; et secondement par ses qualités sociales qui l'amènèrent à donner son appui à ses semblables et à recevoir le leur. (Cf. *Descent of Man*, seconde édition, pp. 63 et 64)*

Au XVIII^e siècle le sauvage et sa vie « à l'état de nature » furent idéalisés. Mais aujourd'hui les savants se sont portés à l'extrême opposé, particulièrement depuis que quelques-uns d'entre eux, désireux de prouver l'origine animale de l'homme, mais n'étant pas familiers avec les aspects sociaux de la vie animale, se sont mis à charger le sauvage de tous les traits « bestiaux » imaginables. Il est évident cependant que cette exagération est encore plus anti-scientifique que l'idéalisation de Rousseau. Le sauvage n'est pas un idéal de vertu, mais il n'est pas non plus un idéal de « sauvagerie ». L'homme primitif a cependant une qualité produite et maintenue par les nécessités mêmes de sa dure lutte pour la vie – il identifie sa propre existence avec celle de sa tribu ; sans cette qualité l'humanité n'aurait jamais atteint le niveau où elle est arrivée maintenant. »

p. 128 : « Bref, à l'intérieur de la tribu, la règle de « chacun pour tous », est souveraine, aussi longtemps que la famille distincte n'a pas encore brisé l'unité tribale. Mais cette règle ne s'étend pas aux clans voisins, ou aux tribus voisines, même en cas de fédération pour la protection mutuelle. Chaque tribu ou clan est une unité séparée. C'est absolument comme chez les mammifères et les oiseaux ; le territoire est approximativement partagé entre les diverses tribus, et excepté en temps de guerre, les limites sont respectées. En pénétrant sur le territoire de ses voisins, on doit montrer que l'on n'a pas de mauvaises intentions. Plus on proclame haut son approche, plus on gagne la confiance ; et si l'on entre dans une maison, on doit déposer sa hache à l'entrée. Mais aucune tribu n'est obligée de partager sa nourriture avec les autres : elles peuvent le faire ou ne pas le faire. De cette façon la vie du sauvage est partagée en deux séries d'actions, et se montre sous deux aspects moraux différents : d'une part les rapports à l'intérieur de la tribu, de l'autre les rapports avec les gens du dehors ; et (comme notre droit international) le droit « inter-tribal » diffère sous beaucoup de rapports du droit commun. Aussi, quand on en vient à la guerre, les plus révoltantes cruautés peuvent être considérées comme autant de titres à l'admiration de la tribu. Cette double conception de la moralité se rencontre à travers toute l'évolution de l'humanité, et s'est maintenue jusqu'à nos jours. Nous, les Européens, nous avons réalisé quelques progrès, pas bien grands, pour nous débarrasser de cette double conception de la morale ; mais il faut dire aussi que, si nous avons, en quelque mesure, étendu nos idées de solidarité – au moins en théorie – à la nation, et en partie aux autres nations, nous avons affaibli d'autre part les liens de solidarité à l'intérieur de nos propres nations, et même au sein de la famille. »

Causes de la décadence des sauvages.

p. 129 : « L'apparition d'une famille séparée au milieu du clan dérange nécessairement l'unité établie. Une famille séparée signifie des biens séparés et l'accumulation des richesses. Nous avons vu comment les Esquimaux obviaient à ces inconvénients ; c'est une étude fort intéressante que de suivre, dans le cours des âges, les différentes institutions (communautés villageoises, guildes, etc.) au moyen desquelles les masses se sont efforcées de maintenir l'unité de la tribu, en dépit des agents qui travaillaient à la détruire. D'un autre côté, les premiers rudiments de savoir qui apparurent à une époque extrêmement reculée, lorsqu'ils se confondaient avec la sorcellerie, devinrent aussi un pouvoir aux mains de l'individu qui pouvait l'employer contre la tribu. C'étaient des secrets soigneusement gardés et transmis aux seuls initiés, dans les sociétés secrètes de sorciers, de magiciens et de prêtres que nous trouvons chez tous les sauvages. En même temps les guerres et les invasions créèrent l'autorité militaire, ainsi que les castes de guerriers dont les associations ou les clubs acquirent aussi de grands pouvoirs. Cependant à aucune période de la vie de l'homme, les guerres n'ont été l'état normal de l'existence. Tandis que les guerriers s'exterminaient les uns les autres et que les prêtres célébraient ces massacres, les masses continuaient à vivre leur vie de chaque jour, et poursuivaient leur travail quotidien. Et c'est une recherche des plus attachantes que de suivre cette vie des masses ; d'étudier les moyens par lesquels elles conservèrent leur propre organisation sociale, basée sur leurs conceptions d'équité, d'entraide et d'appui mutuel – le droit commun, en un mot - même sous les régimes les plus féroce ment théocratiques ou autocratiques. »

Kropotkine résume son propos sur l'entraide chez les sauvages, en tête du chapitre IV, consacré à l'entraide chez les barbares.

p. 130 : « On ne peut étudier l'homme primitif sans être profondément impressionné par la sociabilité dont il a fait preuve dès ses premiers pas dans la vie. L'existence de sociétés humaines est démontrée déjà par les vestiges que nous retrouvons à l'âge de pierre paléolithique et néolithique ; et quand nous étudions les sauvages contemporains dont le genre de vie est encore celui de l'homme néolithique, nous les trouvons tous étroitement unis par l'organisation

extrêmement ancienne du clan, qui leur permet de combiner leurs forces individuelles, encore si faibles, de jouir de la vie en commun et de progresser. L'homme n'est pas une exception dans la nature. Lui aussi se conforme au grand principe de l'aide mutuelle qui donne les meilleures chances de survivance à ceux qui savent le mieux s'entraider dans la lutte pour la vie. Telles sont les conclusions auxquelles nous sommes arrivés dans le chapitre précédent. »

Tentative de bilan du Comité de lutte Renault **Nicolas Boulte, alias Baruch Zorobabel, 1972**

p. 48, 49, Boulte cite et commente une brochure mao : « On veut changer la vie de l'ouvrier « dans l'usine » (C'est nous qui soulignons) et non pas détruire les usines. »

« Plus aucun des aspects fondamentaux du communisme révolutionnaire n'apparaît ici. Même pas cette fameuse et insuffisante "appropriation collective des moyens de production". A fortiori pas la destruction de l'Etat. Ce que veulent les "maos de Renault" c'est nous faire échanger une misère contre une autre qui serait "généreuse et humaine" parce que ces messieurs épurerait et rééduqueraient les patrons et les chefs-flics.

Comme ils le disent, ils contestent "toute l'organisation actuelle du travail" mais le travail, lui, ils ne le contestent pas. Ils sont les "nouveaux partisans" de l'aménagement de l'exploitation de l'homme par l'homme, les technocrates réformateurs de cette "forme adoucie de l'anthropophagie" qu'est le salariat selon Marx. »

p. 53 : « L'Icarie de ces messieurs c'est : tout le monde à la chaîne, avec un soupçon de "technologie" en moins. Evidemment, chacun sait qu'une chaîne d'Etat socialiste cela n'a rien de comparable. (...)

On fait l'unité entre gens du même monde, qui refusent le mode de société occidentale ou Russe, on programme quelque révolution culturelle dans les usines, et une "technologie" différente dans les entreprises et on fait un Etat socialiste (...). »

De la critique du projet technocratique, Nicolas Boulte remonte, comme Makhaïski (1866-1926) avant lui, à la critique des « capitalistes du savoir ». Voyez de ce dernier *Le socialisme des intellectuels*, recueil de textes publié au Seuil en 1979, avec une préface d'Alexandre Skirda.

Makhaïski qui polémique contre les mots d'ordre de Trotsky – « Obligation du travail. Militarisation du travail. Armées du travail¹⁷⁹ » - et dénonce sur le vif *l'intelligentsia* exploiteuse des technocrates, pour employer un mot forgé en 1919 par un ingénieur américain¹⁸⁰.

p. 58 : « Autrement dit, la révolution moderne a un double sujet. Son sujet **théorique** qui est le prolétariat, et son sujet **pratique**, les maoïstes. Les premiers ne "*font pas de politique*", ils luttent pour "*renverser le pouvoir dans l'atelier*" (Cf. *Les Temps Modernes*, op. cit. p.53), et ainsi préparent "*l'élargissement de la lutte dans la cité pour que s'édifie un pouvoir populaire*" ; les seconds accomplissent "l'élargissement" et prennent le pouvoir : ils font **la** politique. »

¹⁷⁹ L. Trotsky, *Terrorisme et communisme* (1920), 10/18, C. Bourgois, 1963

¹⁸⁰ Marius Blouin. *Ludd contre Lénine*. Mars 2015, pièce détachée n° 69/69', et sur www.piecesetmaindoeuvre.com

Et Boulte d'ajouter en note :

« Ce n'est pas d'hier que date la prétention des exploités à se croire l'avant-garde des exploités. Et cette prétention suppose/postule que les exploités croient dur comme fer que leur exploitation est un progrès nécessaire au progrès général. D'où, quelle que soit la forme politique revêtue par la domination marchande bourgeoise, la nécessité de deux discours, l'un qui représente "*la vérité ésotérique (...) la vraie destinée aux seuls initiés ; l'autre, la pseudo-vérité exotérique pour les besoins de la foule*". Cf. A. Ciliga, op.cit.) »

Postface. p. 3 : « Le léninisme en tant qu'il est l'idéologie de la domination *bureaucratique* du Capital et de son développement accéléré, le maoïsme en tant qu'il l'est pour les pays dont *la formation organique* du capital est gravement perturbée, doivent faire l'objet d'une critique *matérialiste* – et de rien d'autre. »

Postface. p. 8 : « Depuis la fin du siècle précédent, et particulièrement depuis que le léninisme a été imposé *par la terreur* à l'Internationale communiste comme l'orthodoxie de base du mouvement ouvrier, la plupart de ceux qui se prétendent révolutionnaires ont trouvé l'arbre de *l'organisation* pour masquer la forêt brûlante des tâches révolutionnaires. À tel point que cette question est devenue désormais un *préalable absolu* à toute entreprise révolutionnaire, que le problème du "parti" remplace allègrement dans le mouvement ouvrier les discussions scholastiques sur le sexe des anges, et que il ne vient plus à l'idée de personne de demander "*Que veux-tu ?*" mais uniquement : "*Es-tu organisé ? et comment ?*". »

Postface. p. 9 : « Mais le problème du "parti" se pose aussi dans la *fausse conscience* des idéologues en fonction d'un des plus sordides lieux communs, selon lequel puisque "*l'union fait la force*" il ne resterait plus aux travailleurs qu'à s'unir pour vaincre. Remarquons au passage que ces discours sont toujours tenus par des idéologues bourgeois, qui excellent dans l'art de prendre leur dérisoire intelligence pour la lumière universelle. »

Fait remarquable, on trouve même chez cet établi catho-marxiste des échos de la critique situationniste et notamment de *La Planète malade* (1971), un texte de Debord récemment publié :

p. 59 : « Exclus de la "politique" que deviennent les travailleurs ? En d'autres termes, **qui** fait la politique ? Quelle classe sociale fait *quelle* politique ? Les frères Dupont diraient qu'il faut "*chercher à qui le crime profite*". Evidemment, pour répondre complètement à ces questions, il faudrait réaliser une analyse matérialiste du développement capitaliste contemporain, et particulièrement, de la décomposition de forces sociales archaïques vouées à la disparition ou à la prolétarianisation par l'évolution industrielle dans le cadre d'un capitalisme saturé par sa propre production, et dont les plus clairvoyants défenseurs (Cf. Voir le rapport du Massachusetts Institute of Technology, la lettre de Mansholt, le numéro spécial du *Nouvel Observateur* sur l'écologie, etc.) reconnaissent eux-mêmes qu'ils ont produit à tel point l'irrationnel que "*les rapports de production et les forces productives ont enfin atteint un point d'incompatibilité radicale...*" (in *Thèses sur l'Internationale Situationniste et son temps*, Paris 1972, Ed. Champ Libre, p.52) »

Et cette remarque enfin, dont Nicolas Boulte connaissait d'expérience toute l'amère vérité.

p. 68 : « Il y a quelques mois, on a appris par la presse internationale que des "révolutionnaires" japonais avaient été retrouvés assassinés, à la suite d'un mouvement de purge dans leur organisation. Et, comme il se doit, tous nos "*révolutionnaires professionnels*" se sont contentés de hausser les épaules et chacun s'en est tiré en mettant cela sur le compte de l'exotisme. Au

mieux quelques-uns ont frémi, mais l'idée ne leur serait jamais venue que les Japonais n'avaient là-dessus aucun privilège spécial, **aucun droit particulier à l'aberration délirante**. Pas un qui voudrait seulement reconnaître que ce genre de choses pourrait fort bien en arriver à leur développement européen ; et que de toutes façons elles sont déjà en germe dans le terrorisme intellectuel qui règne chez les prétendus "marxistes". (...) »

Publié sur <http://archivesautonomies.org/IMG/pdf/ico/supplement/zorobabel.pdf>

Sommaire

I- Démontage d'un discours mécanique	2
II- Communisme : le ventre est encore fécond, etc	32
Pièces à conviction	
Alain Badiou : « Le capitalisme, seul responsable de l'exploitation destructrice de la nature »	60
Engels et la « révolution électrotechnique »	62
Engels, <i>De l'autorité</i>	63
Discours de Joseph Staline aux métallurgistes	65
Staline : « L'homme, le capital le plus précieux »	66
Kropotkine, <i>L'entraide, un facteur de l'évolution</i>	70
Nicolas Boulte, <i>Tentative de bilan du Comité de lutte Renault</i>	73